

**DIVINATION ET POSSESSION CHEZ LES MOFU
MONTAGNARDS DU NORD-CAMEROUN**

par

Jeanne Françoise VINCENT
Ethnologue CNRS

ORSTOM - CNRS YAOUNDÉ 1970

DIVINATION ET POSSESSION CHEZ LES MOFU,
MONTAGNARDS DU NORD - CAMEROUN

par

Jeanne-Françoise VINCENT
Chargée de Recherche au CNRS

A paraître au "Journal de la Société
des Africanistes" T.XLI. fasc. 1 - Sept. 1971

Yaoundé, décembre 1970 -

DIVINATION ET POSSESSION CHEZ LES MOFU, MONTAGNARDS DU
NORD-CAMEROUN

Souligner la situation privilégiée qu'occupe la divination dans une société africaine risque bien d'être banal. Nombreux en effet sont les observateurs qui ont montré comment la divination intervenait non seulement dans les moindres démarches de la vie quotidienne mais aussi lors des décisions engageant le groupe tout entier. Ce constat d'importance n'a pourtant pas suscité, comme on aurait pu le croire, de nombreuses études du phénomène en tant que tel.

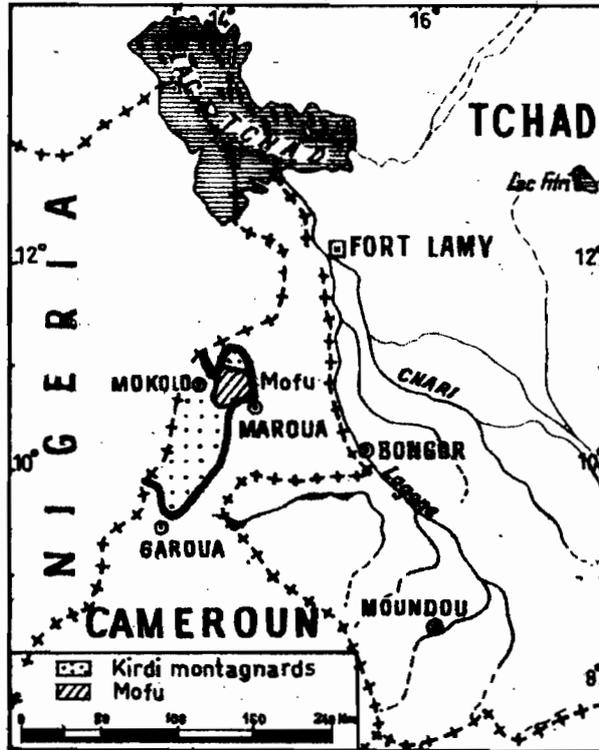
Sans doute la tâche peut-elle paraître ingrate puisqu'elle consiste d'abord à classer et comprendre : les divers domaines de la pratique divinatoire, les types de procédés utilisés - c'est bien là le plus ardu d'ailleurs - enfin les activités du personnel spécialisé. Ce premier stade est pourtant essentiel : il faut avoir démonté la technique qu'emploie le devin pour apprécier son objectivité ou plus exactement la liberté dont il dispose à l'intérieur du système.

A un niveau plus profond de compréhension la divination offre également un grand intérêt. Elle apparaît en effet comme le véritable "phénomène social total". Elle permet d'abord d'appréhender concrètement les conflits d'ordre familial ou social ainsi que les angoisses et tensions relevant du domaine religieux. Et aussi, de façon spontanée, elle révèle l'idée que se font les gens de l'organisation idéale de leur société tout en dévoilant leur conception du surnaturel.

C'est en fonction de cette double démarche que nous présenterons la divination propre aux Mofu, montagnards du Nord-Cameroun.

Nous nous préoccupons d'abord des procédés car les modalités de la divination méritent en elles-mêmes l'attention : les formes que prend cet art sont, on le sait, d'une extraordinaire variété qui ne fait que traduire la diversité des types de civilisation. Or, dans les études sur la divination, particulièrement celles qui ont trait à des civilisations disparues - babylonienne, ou romaine, voire celtiques par exemple - les auteurs regrettent de n'avoir pas assez de descriptions précises des procédés employés ni de renseignements con-

Service Carte ORSTOM de Yaoundé



Croquis de localisation des
Kirdi montagnards du Nord-Cameroun

cernant la place du devin dans sa société (1). Nous examinerons donc en détail les techniques Mofu - puisqu'il est encore possible de les étudier à loisir - techniques diverses, et souvent subtiles, les unes accessibles aux individus ordinaires, les autres réservées à quelques spécialistes inspirés par des génies particuliers. Nous nous attacherons particulièrement aussi à la personne et au statut des devins Mofu, ces interprètes des signes, figures abstraites, parfois presque mathématiques, et événements de tous les jours.

Enfin à partir des nombreuses consultations divinatoires que nous avons enregistrées nous essaierons d'exposer la représentation Mofu du monde naturel et surnaturel : ainsi serons-nous introduits au coeur même de la mentalité et des croyances de ces montagnards.

o

o o

I. PRESENTATION DES MOFU ET INVENTAIRE DE LEURS PROCÉDES DIVINATOIRES

Situons d'abord rapidement les Mofu dans le Cameroun ; le Nord du Cameroun se présente comme un triangle effilé d'environ 35.000 km² s'étirant entre le 10° et le 13° parallèle, densément peuplé puisqu'il ne compte pas moins de 1.010.000 habitants parmi lesquels on distingue des Foulbé et Islamisés, 270.000 environ, et des Kirdi, de loin les plus nombreux, 740.000 environ (2).

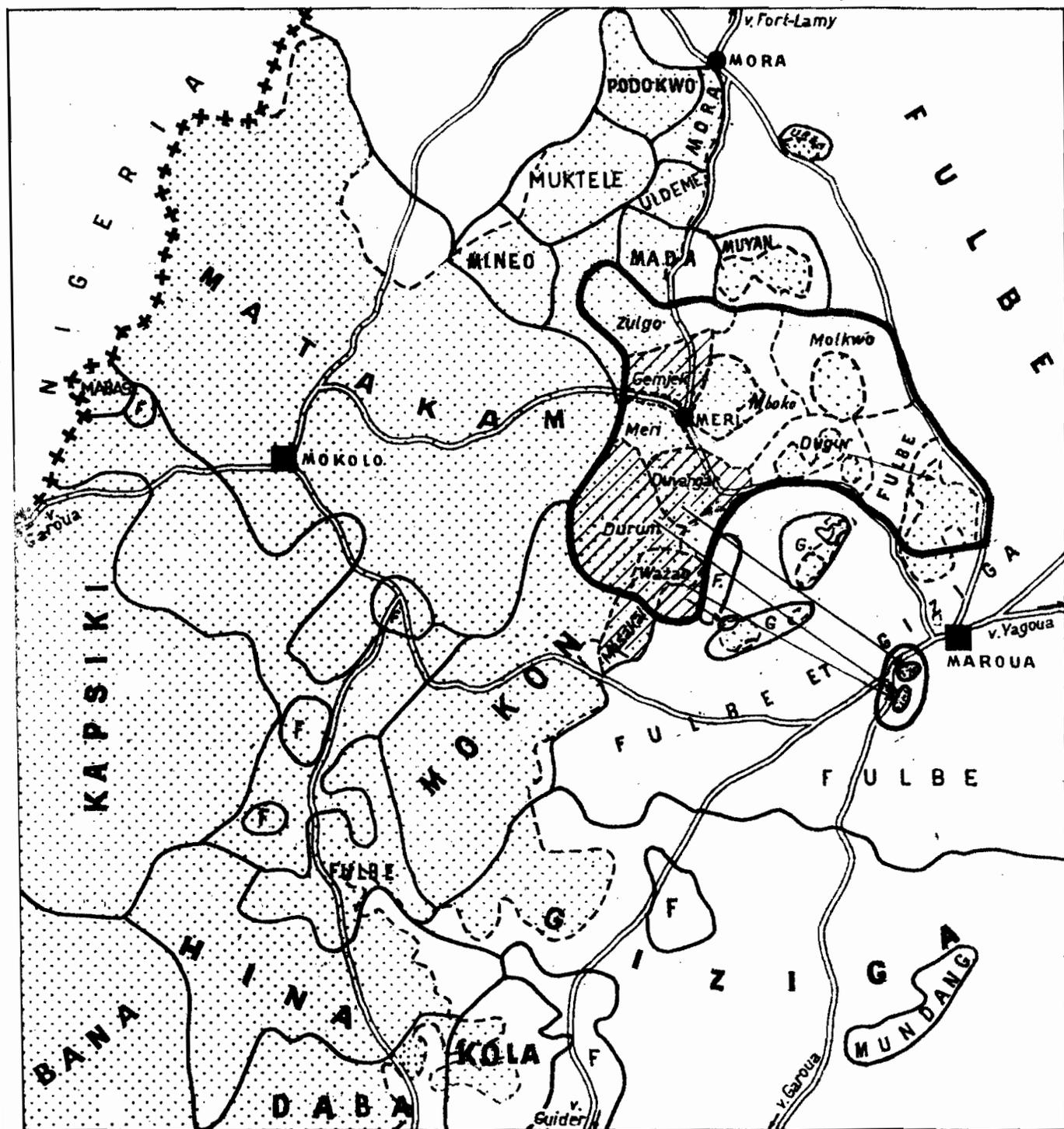
Le terme commode de Kirdi - ou "païens" - rassemble en fait des populations fort différentes par leur mode et leurs conditions de vie ; on peut introduire parmi elles une distinction essentielle en séparant les Kirdi de plaine des Kirdi de montagne. La partie Ouest du Nord-Cameroun - exactement l'angle Ouest de ce triangle soit 7.000 km² - est occupée en effet par un plateau montagneux de hauteur moyenne, 800 à 1.400 mètres, peuplé par environ 340.000 Kirdi (cf. croquis de localisation).

(1) cf. "La divination" ouvrage collectif publié sous la direction d'A. CAQUOT et M. LEIBOVICI - PUF 1968.

(2) Ces chiffres de 1968, communiqués par le Ministère du Plan, couvrent les quatre préfectures du Logone et Chari, Mayo-Danai, Margui-Wandala et Diamaré ainsi que la sous-préfecture de Guider dans la préfecture de la Benoué.

SITUATION DU GROUPE DIT MOFU

(d'après la carte ethnique d'AHALLAIRE et des enquêtes personnelles de JEVINCENT)



O.R.S.T.O.M. - YAOUNDE



- | | | | | |
|---|----------------------------|---|---------------------------|------------------------------|
|  | zone montagneuse (> 500 m) |  | limite de groupe ethnique | MAFA: nom de groupe ethnique |
|  | massif étudié |  | limite des Mofu | Masakal: nom de massif |
|  | route carrossable |  | limite de massif | → migration Mofu récente |

Parmi ceux-ci les Mofu représentent un groupe assez important de 30.000 personnes, le troisième par le nombre après les Matakam ou Mafa leurs voisins (qui sont, eux, plus de 100.000) et après les Fali (45.000) situés dans l'extrême sud de la zone montagneuse (cf la carte de situation du groupe Mofu). Les Mofu occupent le rebord est du plateau ainsi que quelques montagnes-îles s'avancent dans la plaine de Maroua ; ce sont donc des montagnards en contact direct vers l'est avec les Foulbé des plaines, au milieu desquels s'insèrent divers groupes Giziga, mais s'appuyant également à d'autres populations montagnardes, : groupes divers de la région de Mora au nord, bloc solide représenté par les Mafa ou Matakam à l'ouest, "Mokon" et "Giziga montagnards" enfin au sud.

Précisons tout de suite que ce terme de Mokon nous est propre. Nos enquêtes nous ont en effet amenée à conclure que sous l'appellation unique de Mofu étaient regroupées abusivement deux populations - représentant plusieurs ensembles de massifs - qui ne se reconnaissent quant à elles aucune parenté. Chacune ayant toujours dépendu administrativement d'une préfecture différente, on s'explique que cette confusion puisse se maintenir depuis quarante ans. Pourtant les points d'opposition sont nombreux : habitation et greniers, poteries et costume des femmes, conceptions et fêtes religieuses par exemple. Aussi, quant à nous, nous n'appelons "Mofu" que les Mofu du Nord peuplant la préfecture du Diamaré et c'est en ce sens que nous l'emploierons dans cette étude. Pour les "Mofu" du Sud dépendant du Margui-Wandala nous adoptons faute de mieux ce terme de "Mokon" employé par les Mofu du Nord pour désigner leurs voisins (1). Il n'est pas inutile non plus de signaler que le terme de "Mofu" est récusé par les intéressés, même ceux du Nord. Selon eux ce nom de "Mofo" concerne uniquement leur voisins Mafa et c'est par erreur qu'il leur a été appliqué par les premiers Administrateurs, le déformant légèrement en "Mofu". Eux se dénomment simplement "ndu ma ngwaay"(2), mot à mot "hommes des rochers" ou "montagnards".

(1) Il est intéressant de noter dans une étude récente des traditions historiques des Peuls du Diamaré que ceux-ci, voisins des Mofu, les divisent également en deux groupes entièrement distincts. Ils réservent aussi le terme de Mofu aux seuls Mofu du Nord déclarant : "Du côté de Goudour, ce ne sont plus des Moufou. Toutes les populations de la région (...) appartiennent à un même groupe ethnique" qu'ils désignent sous l'appellation de "Kora Dâba". E. MOHAMMADOU "Histoire des Peuls Feroobe du Diamaré. Doc. ronéot. Niamey - Yaoundé 482p. 1970 - cf. 174.

(2) en Mofu - ay est la désinence du pluriel.

Les observations qui suivent ont été effectuées au cours de huit missions d'un mois en 1968, 69 et 70 dans les massifs de Durum, Wazan et Duvangar, ces trois massifs contigus constituant un ensemble linguistiquement et culturellement homogène de 13.000 personnes. Des études comparatives ont également été menées dans le massif de Masakal (1000 personnes), et dans le massif de Gemjek (3000 personnes) l'un situé au Sud, l'autre au Nord des trois massifs-frères et parlant chacun sa propre langue (1).

Cette distinction en massifs laisse entendre que les Mofu n'ont pas d'eux-mêmes conscience de former un groupe unique. La seule unité sociale est pour eux le massif, la montagne, qui reconnaît l'autorité d'un seul chef, véritable prince disposant de divers privilèges et de pouvoirs étendus, judiciaires, économiques et aussi religieux : le chef est en même temps grand-prêtre pouvant seul faire tomber la pluie sur son territoire et donnant le signal des grandes fêtes annuelles et triennales ou quadriennales célébrées en même temps par tous les hommes adultes placés sous son autorité. L'étude de l'origine de la chefferie montre le caractère hétérogène du peuplement à l'intérieur même de chaque montagne : les divers clans sont venus de directions et à des époques différentes et, en déterminant parmi eux le caractère éminent d'un clan de "gens de chef" détenant la chefferie héréditaire, se sont fondus peu à peu en un même groupe social.

Cette diversité d'origine, jointe à une faculté d'assimilation et d'emprunt décelable également sur le plan religieux, permet de classer les procédés divinatoires Mofu de façon pour ainsi dire stratigraphique.

Il n'est pas possible en effet d'adopter à propos des Mofu la distinction classique entre une divination inductive ou objective utilisant des techniques éprouvées, qui permettent de décrypter la réalité, et une divination intuitive laissant certains individus entrer directement en contact avec une divinité ou un génie à qui ils ne font que prêter leur bouche. D. PAULME remarquait déjà que cette distinction, habituelle surtout dans les pays méditerranéens, était

(1) Dans le cours de notre étude les termes vernaculaires employés seront, sauf exception expresse, donnés uniquement en langue de Durum-Wazan-Duvangar.

sans objet dans les sociétés africaines (1). De même chez les Mofu on rencontre parmi les procédés utilisés deux techniques divinatoires complexes constituant une sorte de science mais si l'une répond bien aux critères de la divination inductive, l'autre, par contre, est associée à la possession par des génies. Aussi paraît-il plus simple d'énumérer les divers types de divination en commençant donc par ceux qui ont été employés de tout temps.

Le type de divination le plus ancien utilise l'examen de la position des pattes d'un poulet, égorgé pour la circonstance, une fois qu'elles ont été figées par la mort. Il y est fait allusion dans les traditions d'origine de certains clans. Ainsi le clan Erketse, actuel détenteur de la chefferie sur le massif de Wazan, raconte comment l'ancêtre fondateur venant de massifs lointains tua un poulet afin de savoir s'il pourrait s'installer sur cette terre neuve. Cette divination demeure la plus courante car elle présente le gros avantage de ne nécessiter aucun spécialiste. C'est une divination familiale, pratiquée par tout homme adulte responsable, et une divination uniquement masculine. On la retrouve dans les circonstances les plus diverses, chez le chef de massif et chez l'individu ordinaire.

Attesté également très anciennement est le jet d'une tige de paille repliée. Ce procédé est étroitement apparenté au précédent puisque les règles d'interprétation des diverses positions en sont les mêmes, et que selon les Mofu l'extrémité repliée de la paille représente la tête d'un poulet, le restant figurant les pattes. La paille peut être le cas échéant utilisée comme substitut du poulet, mais elle peut aussi être employée pour elle-même, dans des cas d'importance mineure.

Un autre procédé de divination considéré par les Mofu comme très ancien est d'usage plus rare puisqu'il n'a lieu qu'au moment d'un sacrifice : il utilise également un animal comme médiateur mais il s'agit cette fois du mouton ou de la chèvre offert à un génie de la montagne ou à un génie des plaines prenant possession d'un homme, ou encore à l'esprit d'un ancêtre. Avant d'être égorgée ou étouffée la bête est arrosée d'eau : le fait qu'elle se secoue ou non est ensuite interprété. Le niveau de vie très bas des Mofu explique

(1) D. PAULME, "Oracles grecs et devins africains". Revue d'Histoire des Religions 1956 T.CLIX - n.º 2 pp. 145-157.

peut-être que la divination par le mouton et la chèvre soit aussi spécialisée et son interprétation aussi restreinte. Là aussi c'est le sacrificateur, prêtre ou père de famille, qui se charge d'interroger le génie ou l'esprit.

Ces trois premiers procédés sont, on le voit, accessibles à tout homme suffisamment expérimenté. De ce que ces formes de divination soient individuelles il ne s'ensuit pas qu'elles soient simples. Si l'on met de côté la divination par l'aspersion de l'animal à sacrifier où effectivement les possibilités d'interprétation sont réduites, les divinations par la paille et surtout par les pattes de poulet, où les positions sont nombreuses et possèdent des significations complexes bien qu'étroitement codifiées, font appel à des connaissances poussées. Ceci montre bien à quel point le recours à la divination est fréquent dans la société.

Les Mofu ont pourtant leurs experts en divination, véritables professionnels consacrant une grande partie de leur temps à l'exercice de cet art. On peut distinguer parmi eux deux types de devins inspirés les uns et les autres, mais par des génies différents.

Les premiers, les plus renommés, appartiennent assez souvent aux clans particuliers qui fournissent également les forgerons et les fossoyeurs. Chaque massif n'en compte qu'un petit nombre, moins d'une dizaine. Les génies qui les possèdent sont nommés du même nom que celui servant à désigner les spécialistes eux-mêmes(1). On les considère comme des génies autochtones, montagnards au même titre que les Mofu eux-mêmes. Ces devins utilisent our à tour deux techniques : l'une, presque mathématique, consiste à mélanger et compter des petits galets **de quarts, ce qui permet d'obtenir des figures dont l'ensemble est** ensuite commenté et fournit au devin les éléments de sa réponse. L'autre technique laisse la place presque entière à l'inspiration. Cette fois le devin emploie une petitealebasse emplie d'eau dans laquelle "montent" les esprits qui l'aident à répondre.

(1) Ces termes -"mbiala" en langue de Duvangar-Durum-Wazan, "maharam" en Gemjek, Mboko, Zulgo et Méri - sont difficiles à traduire en français en raison de leur complexité. "Mbidla" ou "maharam" en effet ne signifie pas seulement "devin" ; il est susceptible de désigner également le "forgeron", et le "guérisseur". Nous le traduirons pour notre part des "spécialiste inspiré", ou "spécialiste". Les rares Mofu parlant français nous ont proposé quant à eux "magicien", "marabout" et "savant", termes assez divers traduisant leur hésitation devant les aspects principaux - et bien distincts - du rôle du devin (cf infra pp. 50 à 56). Aussi dans le cours de notre exposé nous emploierons parfois directement le terme vernaculaire, pour des raisons de commodité nous bornant toutefois à celui de "mbidla".

Parmi les massifs Mofu, seuls les massifs Mboko et Zulgo présentent des spécialistes en divination qui, outre les deux techniques citées, en utilisent une autre bien particulière, l'évocation des morts. Ce sont leurs génies, disent ces devins, qui capturent l'âme du défunt avec qui leur consultant désire s'entretenir, et l'enferment dans une petitealebasse renversée flottant à la surface d'une grandealebasse pleine d'eau. Contraint par le devin à répondre aux questions des vivants le défunt s'exprime à voix intelligible, quoique déformée, puis regagne son séjour. Dans ce cas de nécromancie, le rôle des génies de la divination est réduit. Quant au devin lui-même, il n'est théoriquement qu'un intermédiaire, assistant passivement à ce dialogue qu'il a seulement, grâce à ses génies, contribué à instaurer.

Les Mofu ont-ils toujours possédé des "spécialistes inspirés" ou bien leur apparition coïncide-t-elle avec l'apparition de clans étrangers ? Effectivement il nous a été expressément affirmé dans le massif de Durum par plusieurs informateurs différents dont certains étaient "mbidla" eux-mêmes, que la présence de ces devins était récente et ne remontait qu'à quatre générations. Ils seraient venus de chez les Matakam voisins, attirés par les libérations du chef (1). Toutefois dans tous les autres massifs où des devins-forgerons inspirés utilisent également galets de quartz etalebasses, les traditions font s'installer les uns en même temps que le clan du chef, les autres tout de suite après lui. A Dugur, et aussi à Masakal l'ancêtre des devins-forgerons est même présenté comme le propre frère du chef de massif. La situation varie donc de massif à massif. Il semble qu'on puisse conclure à une installation ancienne des devins-forgerons Mofu, tout en admettant que certains massifs retirés aient pu faire appel à des spécialistes étrangers avant de posséder les leurs. Les techniques utilisées par ces spécialistes auraient été alors empruntées mais rapidement assimilées au point d'apparaître aujourd'hui comme Mofu.

On rencontre d'autres "mbidla" inspirés par des génies différents, les génies "Facalao" qui sont dits habiter seulement les plaines. Selon les montagnards de tous les massifs leur apparition chez les Mofu est récente : elle ne remonterait qu'à une trentaine d'années et serait le

(1) Des investigations plus poussées nous ont permis de découvrir dans le gros massif de Durum (7.500 personnes environ) plusieurs "strates" de forgerons. Le clan le plus important aujourd'hui est d'origine Matakam et son installation est récente, ayant été négociée par le chef de Durum. Cependant à son arrivée, d'autres forgerons travaillaient déjà sur le massif, mais en nombre insuffisant pour l'importance de la population.

résultat du voisinage avec les Giziga, plus poussé qu'autrefois du fait de la paix coloniale qui a permis aux Mofu de descendre à leur gré et de circuler en plaine. Les premiers possédés auraient été en effet des femmes Giziga mariées chez les Mofu ; à leur suite des femmes Mofu firent les mêmes rencontres de ces génies de plaine, enfin dernier stade, les hommes Mofu furent eux aussi possédés

Ces phénomènes de possession sont maintenant extrêmement répandus (1). Mais la connaissance des génies par leurs fidèles est souvent assez vague : dans tout le massif de Wazan par exemple nous n'avons rencontré que deux possédés ayant poussé l'intimité assez loin pour parler avec leurs génies et interpréter grâce à eux les événements de l'existence d'autrui. La proportion de possédés-devins est aussi faible, nous a-t-il été dit, dans les autres massifs.

Cette fois nous sommes en présence d'un emprunt très net à une population voisine. C'est sans doute parce que cette nouvelle espèce de devins présentait des affinités avec leurs devins "mbidla", seuls connus jusque là, que les Mofu les désignèrent par le même terme.

L'originalité de ces devins est que ce sont des femmes : les génies "Facalao" utilisent exclusivement des femmes pour interprètes - alors pourtant que les hommes possédés sont un peu plus nombreux que les femmes - tandis que les génies "mbidla" choisissent principalement des hommes. Tout comme les devins "mbidla", les femmes devins de "Facalao" ne peuvent être considérées comme des devins purement inspirés, d'abord parce qu'elles n'entrent pas vraiment en crise, ainsi que nous avons pu le constater au cours des consultations auxquelles nous avons assisté, ensuite parce qu'elles ne se contentent pas de parler mais utilisent des haricots qu'elles jettent et examinent suivant des règles montrant l'existence d'une technique particulière.

(1) Entre février et avril 1969 nous avons effectué sur la totalité du massif de Wazan une enquête qui a porté sur 437 chefs de famille et leurs 552 femmes. 46% des hommes, 36% des ^{femmes} interrogés ont déclaré entretenir un autel dédié à un ou plusieurs génies Facalao. On peut ajouter à ce culte de Facalao celui des génies Sitene, génies de possession également, jadis honorés par les seuls Foulbé et Islamisés, mais adoptés aujourd'hui par certains Kirdi - en notant toutefois qu'il n'existe pas de devins parmi les possédés de Sitene. On constate alors qu'à Wazan 60 % de la population (62% des hommes, 59% des femmes) - pourcentage énorme - se considère comme possédée par des génies "étrangers". Dans les autres massifs Mofu cette proportion paraît moins forte mais ne semble pas tomber au-dessous de 40%

On rencontre chez les Mofu une dernière catégorie d'individus doués d'une lucidité qui peut les faire considérer comme des devins et c'est pourquoi il faut en parler même brièvement. En réalité ils apparaissent plutôt comme des magiciens bénéfiques en règle générale. Leur existence montre par ailleurs combien, dans certaines sociétés, la distinction entre divination et magie peut être ténue. Elle existe pourtant et les Mofu ne confondent pas leurs spécialistes en divination et leurs voyants ou "klen". Invités à préciser la différence entre les deux ils déclarent : "le devin voit ce qui se passe ou ce qui est passé ; le voyant, lui, dit ce qui va arriver". Cette distinction est intéressante et, statistiquement, elle est juste ; toutefois l'examen des motifs de consultation (1) montre que les interprétations des "mbidla" peuvent parfois porter sur des événements futurs. Notons en tout cas que les écoliers Mofu parlant français avec qui nous nous entretenions des "Klen" et essayions de traduire ce mot, nous ont spontanément proposé celui de "prophète", soulignant bien ce caractère de clairvoyance tournée uniquement vers l'avenir. Mais alors que les devins exercent leur activité au grand jour, les voyants ne s'avouent jamais en tant que tels : leur puissance en fait des êtres à part qui, même pour leurs parents et amis, ne veulent être que des individus ordinaires. Un homme pourtant connaît leur pouvoir et peut y faire appel ; c'est le prince du massif auprès de qui ils forment une sorte de conseil. Mais ce conseil reste secret et le chef ne trahit jamais l'identité d'un voyant.

Les voyants que l'on appelle aussi "ndu aray", "les hommes de tête", c'est-à-dire ceux qui ont des facultés supérieures, possèdent leur don de clairvoyance dès leur naissance : c'est même cette naissance qui la détermine puisque, disent les Mofu, tout enfant venant au monde les pieds en avant deviendra le plus souvent voyant. Ce caractère est souvent mais pas nécessairement héréditaire et il n'est pas non plus l'apanage d'un seul clan.

Les voyants sont au courant de tout ce qui va se produire dans le village. Ils voient si une maladie s'approche du massif : la méningite, la variole, la grippe - que les Mofu imaginent comme des êtres dotés d'une sorte d'existence - sont identifiées par eux et signalées au chef au cours de visites secrètes et toujours nocturnes. Le chef prend alors ses dispositions en ordonnant un sacrifice approprié - par-

(1) cf infra pp. 56 à 61.

fois indiqué par le devin cette fois. Les "klen" voient aussi qui empêche la pluie de venir et préviennent le chef : "tel homme dans tel quartier ferme la pluie !" "Fermer la pluie", "mangirley yam", est un acte de sorcellerie un peu à part mais néanmoins caractérisé. Or, c'est là un des attributs importants du voyant : il est l'anti-sorcier. Les Mofu sont persuadés en effet de la présence parmi eux de nombreux sorciers - sorciers cachés bien sûr - qui mangent l'âme d'autrui ou font périr leur victime en envoyant dans son corps diverses pierres et ferrailles, qui arrêtent la pluie, enfin qui connaissent le moyen d'attirer les maladies sur une montagne.

Les voyants ne peuvent pas d'eux-mêmes s'opposer aux sorciers et les empêcher de nuire et là encore ils ont recours au chef de massif, véritable médiateur entre les puissances surnaturelles et ses sujets dont il apparaît comme le protecteur par excellence. Le chef fait crier de nuit qu'il connaît les intentions des sorciers de tel quartier qui, s'ils réalisent leurs projets, seront punis sévèrement : l'action contre les sorciers est en effet difficilement préventive car personne, pas même le chef, ne peut accuser nominale-ment quelqu'un de sorcellerie avant qu'il ait commis son forfait. C'est seulement après qu'on peut tenter de le démasquer. Effrayer tous les futurs sorciers à la fois constitue donc la meilleure procédure.

Outre leur don de clairvoyance - le seul qui nous intéresse vraiment ici - les voyants possèdent un pouvoir que l'on pourrait qualifier de "fertilisateur". Ils peuvent apporter sur leurs massifs de belles récoltes en allant chercher un surplus d'abondance dans un endroit mythique appelé "bizirlam" c'est-à-dire "bout du ciel" (de "bizey", "racine, début", et "erlam", "ciel, haut", et parfois par extension Dieu) où ils peuvent rencontrer Dieu et lui parler. Les Mofu nous ont en effet expliqué qu'à la différence du restant des mortels les voyants montent au ciel où demeure Bi-Erlam (le "Chef du ciel") et le supplient de leur faire des dons. Ils réussissent souvent à le persuader; chargés de mil, de haricots et d'arachides, ils redescendent sur leur massif dont les récoltes se trouvent multipliées.

Ainsi donc si les voyants apparaissent comme des êtres véritablement inspirés - aucune technique n'est en jeu cette fois - ils tirent leur inspiration non plus de génies mais du Dieu créateur lui-même. Toutefois cette clairvoyance ne représente qu'un des aspects de leur rôle et ne peut être utilisée par personne d'autre que le

chef de massif. On ne peut donc les appeler véritablement des devins.

o

o o

II. DESCRIPTION DES DIVERS PROCÉDES.

Nous allons maintenant exposer les techniques Mofu mais en les situant par rapport aux procédés des ethnies voisines - que nous connaissons soit par étude bibliographique, soit par sondage personnel direct - afin de mieux apprécier le cas échéant l'originalité des Mofu.

1. La divination par le jet de pailles

Ce type de divination est connu également des voisins Sud des Mofu. Nous l'avons observé chez les Mokon du massif de Masakal et de rapides sondages chez les Giziga situés entre Wazan et Maroua nous ont montré que ceux-ci l'utilisaient dans les mêmes occasions et avec les mêmes significations que les Mofu. C'est à ce procédé que fait allusion G. PONTIE observateur des Giziga, lorsque sans décrire la technique elle-même il parle de "devin par le bâton" (1), "bâton" étant simplement une traduction assez impropre du mot Giziga "jol" qui, comme le terme Mofu "dzal", désigne une grosse paille servant à fabriquer les nattes de case ou seccos. Les Mafa ou Matakam utilisent également cette divination par jet de pailles - au moins les groupes Mafa voisins des Mofu de Méri - ainsi que nous l'avons constaté par de rapides sondages. C'est sans doute elle que désigne A.M. PODLEWSKI lorsqu'il signale l'emploi de "brindilles" parmi les procédés divinatoires des forgerons Mafa (2). Les Kapsiki chez qui nous avons également enquêté rapidement ne l'utiliseraient pas mais ils nous ont indiqué, tout comme les Mafa d'ailleurs, son emploi par les Hina. Cette divination par la paille nous a également été signalée par Ch. COLLARD chez les Gidar qu'elle étudie actuellement; (les Gidar constituent une population "Kirdi" de plaine voisinant avec les Daba montagnards et les Giziga et situés donc au Sud des Mofu). Les significations sont, semble-t-il, les mêmes (3). Enfin les voisins Nord des Mofu, Mada par exemple, que nous avons interrogés la connaissent également.

(1) G. PONTIE : "Les Giziga du Sud de Maroua (étude des structures sociales)" Doc. ronéot. ORSTOM Yaoundé - 1963 267 p.

(2) A.M. PODLEWSKI "Les forgerons Mafa" Doc. ronéot. ORSTOM Yaoundé - 1965 55p.

(3) Renseignement oral.

Nom des positions	ZUMAY (droite)	GULA (gauche)	ZUMAY (droite)	GULA (gauche)	Nom des positions
arta	1 ↓ consultant x	2 ↓ x	3 ↑ x	4 ↑ x	bizidar
duba	5 ← x	6 → x	7 → x	8 ← x	erev
biziwhat	9 ↗ x	10 ↖ x	11 ↙ x	12 ↘ x	bizifat
diatsot	13 ↘ x	14 ↙ x	15 ↖ x	16 ↗ x	maldingev

Croquis 1. Inventaire des positions possibles de la paille

La divination par jet de pailles est souvent liée, nous l'avons signalé, à la divination par examen des pattes d'un poulet. Comme elle en représente un stade simplifié elle permet de mieux l'éclairer aussi est-il préférable de l'étudier en premier.

L'homme dans l'embarras prend une paille de secco quelconque, en replie l'extrémité sans la casser et la lance devant lui, après avoir exposé à voix haute l'objet de sa demande. La paille tournoie et tombe il reste à interpréter sa position.

Le croquis 1 expose les diverses possibilités qui sont au nombre de seize, chacune possédant son nom. Le côté gauche, "gula", et le côté droit, "zumay", indiqué par la paille - l'extrémité repliée symbolisant le bec et la tête du poulet permet de déterminer ce côté - ont tous deux leur signification tandis que la partie de la paille présentée au consultant possède également la sienne. Les Mofu considèrent que la paille peut adopter huit positions différentes changeant à chaquefois de sens suivant qu'il s'agit d'une position droite ou gauche.

- 1-2 La paille est perpendiculaire au consultant mais se présente "tête" la première ; elle est dite "arta" (tête, vers") (1). On parlera donc de "arta zumay" et "arta gula".
- 3-4 La paille est perpendiculaire mais la "tête" est opposée au consultant, elle est dite "bizidar" ("queue tête") "zumay" ou "gula".
- 5-6 La paille est parallèle au consultant mais lui présente son "dos" d'où son nom de "duba" ("dos").
- 7-8 La paille est parallèle au consultant mais lui présente sa "poitrine" d'où l'appellation d'"erev" ("poitrine").
- 9-10 La paille est oblique et "tête" opposée au consultant, la "poitrine" légèrement tournée vers lui; elle est "biziwhat" ("queue, croupion").
- 11-12 La paille est oblique et "tête" éloignée du consultant mais elle présente davantage le "dos" ; on l'appelle "bizi fat" ("queue balayée").

(1) Pour ne pas trop alourdir cet exposé nous donnons les noms des positions en suivant uniquement les appellations de Wazan ; (Durum et Duvanger en possèdent parfois de différentes).

13-14 La paille est oblique mais cette fois son extrémité se trouve en avant, face au consultant et elle présente davantage la poitrine ; elle est appelée "diatsot".

15-16 La paille est oblique, "tête" face au consultant mais elle présente surtout le dos, elle est dite "maldingov" ou "gésier".

De ces diverses appellations on peut conclure à l'identification de la paille à un poulet, identification "soulignée par les Mofu qui parfois au lieu de dire, "mekley dzal, "jeter la paille", parlent de "mekley gogwoŋ" "jeter le poulet", appelant consciemment la paille "poulet".

On remarque aussi que la position est dite "droite" ou "gauche" non pas en fonction du consultant ou du côté sur lequel tombe la paille, mais uniquement en fonction de l'extrémité repliée - le "bec". On considère le côté indiqué par cette extrémité une fois pour toutes, quelle que soit la position de la paille.

Cette situation droite ou gauche a une grande importance car pour les Mofu, comme pour toutes les peuples de la terre, chaque côté est affecté d'une valeur particulière. Ce qui est intéressant à signaler c'est que chez eux c'est le côté gauche qui est valorisé. Le côté gauche est le côté du bonheur, de la prospérité tandis que le côté droit est celui du danger, ou au moins de l'inquiétude. Cette distinction est doublée d'une sexualisation que l'on retrouve constamment dans les circonstances de la vie et dans les rites religieux. A l'homme le côté gauche, à la femme le côté droit. C'est toujours la même explication qui nous a été donnée en premier lieu sur les divers massifs : "le côté gauche est le côté de l'homme parce que c'est avec la main gauche qu'il tient son bouclier ; le côté droit est le côté de la femme parce que c'est avec la main droite que la femme fait la boule". Certains informateurs ont développé cette explication de façon ingénieuse : si le côté gauche a été réservé à la femme, c'est parce que tout le monde, hommes et femmes, est, disent-ils, "faible de cette main là". Si le côté gauche avait été attribué aux femmes elles se seraient trouvées dans une situation doublement défavorable : leur infériorité physique naturelle étant renforcée par la maladresse de la main gauche. On leur a donc donné le côté droit. Côté de l'homme, le côté gauche est le plus favorable. Cette valorisation du côté

gauche est assez rare pour être soulignée. En effet la plupart des civilisations ont considéré le côté gauche comme néfaste, que ce soit les civilisations méditerranéennes de l'Antiquité ou celles de l'Amérique du Sud par exemple. En Afrique Noire on retrouve un peu partout la même signification attachée au côté gauche, côté qui est expressément présenté cette fois comme le côté de la femme (1). Au Cameroun même, dans tout le Sud, ("Pahouins", Basa, Douala) l'Ouest (Bamiléké, Bamoun) et le Centre (Baya) le côté gauche est considéré comme moins favorable que le droit et désigné comme le côté de la femme, ainsi que de rapides investigations nous ont permis de le constater. Cette valorisation originale de la gauche n'est pas particulière aux Mofu : elle paraît être un trait commun aux Kirdi montagnards du Nord Cameroun. Nous l'avons retrouvée à la fois chez les Mada les Mokou et les Kapsiki. Elle existe chez les Mafa ; enfin les Gidar, proches voisins des montagnards, la connaissent aussi (2).

La sexualisation des côtés gauche et droit entraîne une différence d'interprétation suivant que l'on interroge la paille - ou plutôt les ancêtres par le biais de la paille - sur l'issue d'une maladie concernant un homme ou une femme par exemple. (Parmi les femmes on compte également les jeunes gens et les hommes restés célibataires : "ils sont comme des femmes puisqu'ils ne font pas de sacrifices dans leur maison"). Si la paille tombe sur une position "femme" alors qu'il s'agit d'un homme, cette position même favorable en sera dévalorisée ou affaiblie. Il y a aussi des sujets qui seront considérés comme "féminins", les projets de mariage bien sûr, ou d'achat d'une vache ou d'une chèvre, et aussi la consultation d'un devin, même homme. Dans ces trois cas, une position "droite" sera considérée à priori comme plus favorable qu'une "gauche". Mais dans tous les autres cas, c'est la situation "gauche" de la paille qui sera la bonne. Il semble en effet que l'on ne recherche une position "féminine" de la paille que lorsque le motif de la demande concerne des problèmes familiaux se traitant à l'intérieur de la case. S'il s'agit d'une démarche vers l'extérieur comme un voyage par exemple, ou d'un problème concernant tout un groupe familial, voire un quartier comme la venue de la pluie, on pénètre dans un univers non sexualisé où l'interprétation ne se fait plus que suivant les critères "normaux", c'est-à-dire ceux valables pour les hommes.

(1) cf les intéressantes observations de G. CALAME-GRIAULE chez les Dogon et les rapprochements effectués par cet auteur avec les Bambara, les autres peuples d'Afrique Occidentales, enfin les Meru du Kenya et les Kaguru de Tanganika (G. CALAME-GRIAULE : "Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon". N.R.F. 1965 - 589 p.) cf. pp. 290-292.

(2) Renseignements oraux communiqués pour les Mafa par J.Y.MARTIN, Sociologue ORSTOM, et pour les Gidar par Ch. COLLARD.

Sans entrer dans le détail de l'interprétation de chaque position, signalons que les positions "arta" (1 et 2) sont très défavorables toutes les deux : le fait que la paille se présente "tête" en avant est interprété comme un refus systématique. Ce n'est pas la position perpendiculaire qui est en cause puisque les positions "bizidar" (3 et 4) sont au contraire franchement favorables (la droite étant néanmoins un peu moins bonne). Les figures "duba" (5 et 6) sont néfastes puisque la paille tourne à la fois le "dos" et la "tête" au consultant ; tandis que les figures "erev" (7 et 8) sont considérées comme ambiguës : elles annoncent l'abondance mais aussi la violence. Enfin les positions obliques sont à demi-favorables, lorsque la tête de la paille est éloignée du demandeur, surtout dans les positions 9 et 10 où c'est la "poitrine" qui fait face au consultant, à demi - néfastes lorsque la tête se présente la première particulièrement dans les positions 15 et 16 où la paille montre surtout son "dos".

Pour rendre plus attrayant cet exposé aride choisissons en illustration quelques unes des séances que nous avons observées et qui nous ont été expliquée ensuite par les participants.

En avril 1970 le chef de Wazan s'apprêtait à faire battre son mil - le dernier de tous les chefs de famille de son massif, clôturant ainsi les travaux de l'année agricole. Il se demandait auquel des six quartiers de son massif il devait faire appel. Pour chacun des quartiers il lança donc une paille en disant : "est-ce tel quartier qui doit battre mon mil ?" Ce furent les hommes du quartier Matsaray dont la paille tomba suivant la position 4 qui furent appelés. Parmi les autres quartiers, pour l'un la paille était tombée suivant la position 12 d'où l'interprétation ; "le chef de ce quartier répondra à la convocation du chef mais les hommes de son quartier feront la sourde oreille si bien que le mil ne sera pas battu à temps". Pour l'autre la paille tomba suivant la position 1, droite et opposition, d'où l'interprétation "il ne faut surtout pas faire battre le mil par ceux-là ! Car ce mil touché par eux fera mourir tous ceux qui en mangeront !" La paille du troisième quartier adopta la position 16 ; interprétation : "si le mil est battu par les hommes de ce quartier, il diminuera entre leurs mains". Pour le quatrième quartier la paille tomba suivant la position 5, doublement défavorable, droite et "dos". "La récolte battue par les hommes de ce quartier sera insignifiante ; toute la famille du chef souffrira de la faim". Le cinquième quartier avait vu tomber sa paille suivant la position 10 ; elle était assez favorable et l'on aurait fait appel à lui si la paille du quartier Matsaray n'avait adopté la position la meilleure de toutes.

Le lendemain il fallait cette fois rentrer le mil battu et choisir à l'aide de la paille quel homme allait verser dans les greniers du chef le premier panier de mil nouveau. Une fois le mil versé aurait lieu un sacrifice de remerciement aux ancêtres auquel nous avions été conviés. Le chef commença donc à lancer devant nous des pailles ; pour tous les noms qu'il proposa les pailles tombèrent suivant des positions 1 ou 2 ou leurs variantes 13-14-15-16. Devant cet échec le chef se fit remplacer successivement par deux vieux de son clan qui lancèrent la paille à leur tour : impossible d'obtenir une bonne position ! Le mil fut donc laissé en tas et la cérémonie remise au lendemain.

2. La divination par les pattes de poulet.

Cette forme de divination est beaucoup plus courante que la précédente. Le premier à la mentionner chez les Mofu et à tenter d'en démêler la signification fut, il y a trente ans, J. MOUCHET qui en entendit parler lors d'une enquête sur le massif de Duvangar (1). Cette divination est plus exigeante puisqu'elle oblige à tuer un poulet - la pauvreté des Mofu rend souvent difficile pareil sacrifice si banal ailleurs - mais elle est plus complexe et donc plus riche de détails dans l'interprétation, ce qui explique qu'elle soit plus appréciée. Comme la divination par la paille, elle n'est pas l'apanage des seuls Mofu. On la retrouve également chez leurs voisins Sud : Mokou, Giziga(2), Hina et Gidar (3). On la rencontre aussi chez leurs voisins Nord : Mada et Muyan, tout comme dans les groupes Matakam, leurs voisins Ouest.

On voit donc là aussi que le champ de cette divination dépasse largement le groupe 'Mofu'. Il se pourrait d'ailleurs qu'elle ait une beaucoup plus vaste extension que le Nord Cameroun lui-même. Car un peu partout en zone de sahel, les auteurs signalent que la position d'un poulet tué, particulièrement lors d'un sacrifice, est étudiée et commu-

(1) J. MOUCHET : "Duvangar, rites agraires et classes d'âge." Bull. Soc. Et. Camer. n° 6 - juin 1944 pp 51-61.

A la même époque, un autre ethnologue-amateur, appartenant également à l'Administration, s'intéressa aux Mofu du massif voisin de Durum (mais non à leur techniques divinatoires) G. MARCHESSEAU : "Quelques éléments d'ethnographie sur les Mofu du massif de Durum". Bull. Soc. Et. Camer. n° 10 - 1945 pp. 7-53). C'est à ces deux études rapides que se limitent les enquêtes consacrées exclusivement aux Mofu.

(2) G. PONTIE (op. cit.) cite pour sa part le "devin par la poule", "mi tirda kucukur", parmi "les spécialistes du "kuli" (que l'on pourrait appeler "les spécialistes du sacré") mais là non plus il n'explique pas comment procède le devin. Des sondages chez les Giziga voisins des Mofu de Wazan nous ont montré cependant l'identité des schématisations et des significations qui leur sont attachées.

(3) Renseignement oral communiqué par Ch. COLLARD.

tée (1).

On peut rapprocher cette forme de divination individuelle de celle pratiquée par les Zande d'Afrique Centrale telle qu'elle nous est rapportée en détails par E.E. EVANS-PRITCHARD (2). Chez les Zande aussi tout homme, pourvu qu'il possède bien les règles de la technique, peut pratiquer lui-même la divination, ici par poison administré à un poulet. Notons cependant que l'étude d'E.E. EVANS-PRITCHARD a été effectuée il y a trente-cinq ans et qu'une enquête récente chez les Nzakara, voisins des Zande et utilisant comme eux le poison d'épreuve donné à un poulet, note une "régression du nombre des individus pratiquant (cette) divination au profit du recours aux spécialistes" (3). Il est raisonnable de penser que cette régression apparaîtra également chez les Mofu car cette spécialisation correspond à une évolution de la société qui, en contact avec d'autres modes de vie et de pensée, sent moins vivement le besoin de se retremper constamment à ses propres sources. Or l'évolution de la société Mofu s'accélère : des mouvements de migration saisonnière entraînent chaque année des dizaines de montagnards à séjourner en dehors de leurs massifs. Par ailleurs, ainsi que nous allons le voir, la technique de la divination par les pattes de poulet est extrêmement compliquée. N'étant jamais associée à la possession elle apparaît comme une divination typiquement inductive qu'on s'attendrait plutôt à trouver pratiquée seulement par quelques techniciens et il est fatal qu'à échéance plus ou moins brève ses règles ne soient plus connues du grand public.

Voyons comment procède le consultant Mofu. Il peut égorger son poulet soit avant un sacrifice - la consultation divinatoire en constituant alors la première phase - soit en dehors de tout contexte religieux, simplement pour être éclairé. Dans les deux cas l'opérateur et les assistants s'adressent d'abord au poulet : "couche-toi bien ! même si quelqu'un d'entre nous doit mourir, ne te couche pas mal !" disait ainsi à Durum le vieillard qui procédait pour le compte de son jeune neveu paternel à un sacrifice familial auquel nous assistions. Il importe en ef-

-
- (1) Les Hadjeray, par exemple, montagnards du Centre Tchad, pratiquent d'après nos propres observations, une divination par le poulet mais en s'attachant uniquement à la position adoptée par l'animal en mourant : "sur le dos" ou "sur le ventre" (J.F. VINCENT "Cultes agraires et relations d'autorité chez les Saba, Hadjeray du Tchad" Doc. roneot. Yaoundé 141 p. 1967).
- (2) E.E. EVANS-PRITCHARD. "Witchcraft, oracles and magic among the Azande" Oxford - Clarendon Press - 2e éd. 1965 - 558p.
- (3) A. RETEL-AURENTIN. "Oracles et ordalies chez les Nzakara" Paris-La Haye Ed. Mouton 1969 418 p.

Nom des positions	ZUMAY (droite)		GULA (gauche)		ZUMAY (droite)		GULA (gauche)		Nom des positions
	skaba	skevene	skaba	skevene	skaba	skevene	skaba	skevene	
arla	1 x consultant	2 x	3 x	4 x	5 x	6 x	7 x	8 x	bizidar
duba	9 x	10 x	11 x	12 x	13 x	14 x	15 x	16 x	erev
biziwhat	17 x	18 x	19 x	20 x	21 x	22 x	23 x	24 x	bizifat
diatsot	25 x	26 x	27 x	28 x	29 x	30 x	31 x	32 x	maldingov

Croquis 2. Inventaire des positions possibles du poulet

fet que l'opérateur soit un homme adulte pleinement responsable : c'est si possible un homme âgé, ou tout au moins un homme n'ayant plus son père.

Pour égorger le poulet il lui entaille la tête à partir du bec avec une lamelle de tige de mil, moins souvent avec un couteau, fait couler une partie du sang à terre puis sur les autels familiaux puis il tranche la gorge cette fois : il importe de saigner l'animal juste assez pour qu'il lui reste un peu de force pour se déplacer. Il lance alors devant lui le poulet - d'où l'appellation de "mekley gogwor" "jeter le poulet" - qui sautille, tourbillonne, bat des ailes et finalement s'écroule, les pattes agitées de soubresauts. Il y a là un moment angoissant : alors que le poulet paraît avoir adopté une position favorable, il peut encore se relever et tomber cette fois beaucoup moins bien. Il arrive d'ailleurs que l'opérateur triche un peu et aide le poulet à se coucher. Lorsqu'on est sûr que la bête est bien morte, vient le moment de l'interprétation... et des discussions entre assistants.

Souvent, pour être d'accord au moins sur la position elle-même l'opérateur la représente au moyen de pailles quelconques. On s'explique facilement alors le lien entre la divination par la paille et la divination par le poulet car la schématisation est la même.

Une paille recourbée symbolise le corps et la tête du poulet. Comme les pattes ne restent jamais jointes, il est nécessaire d'indiquer la position de chacune : la même paille symbolisant déjà le corps désigne également la patte qui touche le sol. Cette symbolisation est assez déconcertante puisque dans la réalité cette patte fait toujours un angle avec le corps. En réalité si les Mofu ne cherchent pas à distinguer cette patte c'est qu'elle ne compte pas : ils s'attachent seulement à la patte supérieure ne touchant pas le sol et la représentent par une petite paille distincte. Placée devant la grosse paille repliée - dans le plan dessiné par la position du "bec" - elle signifiera que la patte supérieure est en avant et cela donnera la figure de base appelée conventionnellement "skevene" ou de façon plus explicite "sig davad" c'est-à-dire "patte devant" ou "patte dedans". Si la petite paille est placée à l'arrière de la grande, elle signifiera que la patte supérieure est en arrière et dessinera la figure "skaba" appelée parfois "sig daduba" "patte derrière" ou "patte dehors" . Contrairement à ce que nous avons d'abord pensé, le fait que ce soit la patte gauche ou la patte droite qui soit avancée n'est pas le plus important, ou plutôt cette position de la patte est liée au côté sur lequel tombe le poulet : s'il tombe sur le côté

droit, la patte "skaba" ou skevene" sera automatiquement la patte gauche; s'il tombe sur le côté gauche la patte prise en considération sera nécessairement la patte droite.

A partir des deux figures "skaba" et "skevene" les Mofu affectent les seize positions déjà notées lors de la divination par la paille de ce coefficient "patte supérieure en arrière" ou "patte supérieure en avant", ce qui donne trente-deux positions au total (cf croquis 2).

L'interprétation de ces positions est fort complexe puisqu'elle résulte de la conjugaison de trois éléments différents. La valeur attachée aux figures "skevene" et "skaba" vient en effet modifier ou confirmer les indications données par la situation du poulet par rapport au sacrificateur d'une part et par le côté droit ou gauche qu'il désigne en tombant d'autre part. Aussi ce n'est que petit à petit et avec bien du mal que nous avons inventorié et compris la signification de ces positions, soit en assistant à des consultations spontanées - lors de sacrifices généralement - soit en dessinant nous-même les figures et en nous les faisant expliquer par des hommes d'expérience. Nous totalisons à présent plus de cent observations complètes mais nous ne donnerons ici que les grands traits de ces interprétations sans nous attacher à chaque figure pour ne pas allonger démesurément notre exposé.

Voyons d'abord la signification générale des deux figures de base "skevene" et "skaba". Pour "skevene" la patte est en avant; la première signification sera donc "rapidité". Cette rapidité peut être souhaitable. Par exemple pour un sacrifice il faut que l'on tombe sur une figure "skevene", ce qui veut dire: les ancêtres acceptent tout de suite le sacrifice qu'on leur offre. La figure "skevene" peut indiquer aussi que "l'on marche vers ce que l'on cherche" et signifie donc "succès, prospérité". Lorsqu'un chef de massif fait des sacrifices pour demander la pluie et qu'il obtient une figure "skevene" celle-ci est à priori favorable la pluie viendra vite et en abondance. Le poulet égorgé avant de partir en guerre et tombant "skevene" encourage aussi à l'action: la guerre sera rapidement terminée; il détermine également la mise à feu du haut-fourneau: le fer sera obtenu facilement et sans incident. Mais s'il s'agit de voir l'issue d'une maladie, la figure "skevene" change de sens et la rapidité signifiée par la patte en avant devient funeste: le malade mourra rapidement! De même, au moment de l'entrée d'une jeune mariée dans le clan de son mari, "skevene" signifiera que la jeune femme ne restera pas longtemps chez son mari, soit qu'elle meure, soit qu'elle divorce. Enfin si l'on hésite à acheter un boeuf, une figure "skevene" vous découragera d'aller au marché ce jour

là : le boeuf acheté mourrait rapidement. Pour celui qui désire changer de maison - reprendre la maison de son père, descendre en plaine ou reconstruire une nouvelle habitation après une série de malheurs - la figure "skevene" sera également mauvaise : on ne resterait pas longtemps dans cette nouvelle case. Mieux vaut donc renoncer provisoirement à ce projet.

En cas d'accusation de sorcellerie la figure "skevene" est également défavorable. Si un homme prétend ne pas être sorcier mais si le poulet égorgé par le chef à son sujet tombe patte en avant il révèle clairement que l'homme est sorcier. Cette fois la valeur attribuée à "skevene" est légèrement différente : elle signifie "activité".

Des diverses significations attachées à "skevene" on peut déduire celles de la figure "skaba" qui traduira la lenteur à accepter un sacrifice d'où le mécontentement et l'insuccès, la pauvreté mais qui signifiera aussi l'inactivité, l'innocence dans les accusations de sorcellerie, et la permanence, la durée au moment de l'arrivée d'une nouvelle mariée, - ou d'un boeuf - lors de l'installation dans une nouvelle maison, ou enfin à propos d'une maladie; (tous les Mofu ne sont d'ailleurs pas d'accord sur le sens à donner à cette "durée" à propos d'une maladie. Pour la plupart le malade "durera" encore malgré cette épreuve passagère mais pour une minorité, la maladie durera et... le malade finira par mourir).

Ces indications générales données par la position de la patte du poulet ne touchant pas le sol sont les plus importantes car comme nous l'ont dit plusieurs informateurs "la patte parle plus fort que la position..." s'il s'agit toutefois de positions déjà favorables ou neutres. (La signification des diverses positions du poulet étant la même que celles de la paille nous ne revenons pas dessus). Mais lorsque la position est franchement défavorable en soi, même un bon coefficient "skevene" ou "skaba" est impuissant à en atténuer l'effet. Par contre les figures "skevene" et "skaba" l'emportent sur la situation "droite" ou "gauche" du poulet.

Tout comme nous l'avons signalé à propos de la paille, on ne peut classer une fois pour toutes les 36 figures illustrant les positions possibles du poulet figé par la mort, en allant des plus favorables aux moins favorables. Suivant le sujet considéré, telle position sera faste ou néfaste.

Là aussi il est nécessaire de donner quelques exemples. Le mariage, l'achat d'un boeuf et l'installation dans une maison sont considérés on l'a vu, comme des sujets féminins : une position "droite" sera donc nécessaire pour favoriser l'entreprise, affectée toutefois du coefficient "skaba", durée. La position idéale pour le mariage est à travers tous les massifs Mofu la position 5 : les trois éléments d'analyse - position par rapport au sacrificateur, côté indiqué par le bec, et signification de la patte - concordent : position "bizidar" idéale, côté droit caractéristique des femmes (on en conclut également que le premier-né de la femme sera une fille), patte "skaba" donc durée : la femme restera longtemps chez son mari. La position 5 est également très favorable pour le jeune homme s'apprêtant à reprendre la case de son père.

Par contre la même position dans un sacrifice pour la pluie par exemple est peu favorable : la position a beau être théoriquement bonne, affectée de "skaba" lenteur, et "zumay" insuccès, elle conduit à l'interprétation : "la pluie viendra mais ... il ne tombera que quelques gouttes et elle s'arrêtera aussitôt".

Dans tous les cas de sacrifices par contre, la position idéale est la position 8, "bizidar gula skevene". Elle signifie "le père - ou l'esprit à qui est offert le sacrifice - accepte très volontiers les offrandes"; de même elle signifie une venue rapide et sans danger de la pluie ; les autres positions "gula skevene" (20-24-28-32) expriment diverses réticences dans l'acceptation d'un sacrifice par les esprits, réticences qu'un examen attentif des récents événements familiaux finit par justifier.

Le caractère volontiers néfaste des figures "erev" nous a été souligné à propos de la pluie. Lors d'un sacrifice de demande de pluie auquel nous assistions on nous expliqua que si le poulet tombait suivant la position 16 ou, pire, 14, cela signifierait que la pluie tomberait immédiatement mais en torrents accompagnés de nombreuses chutes de foudre. En fait il adopta la position 18 moins redoutable. De même en cas de guerre "erev" signifiait qu'il y aurait beaucoup de morts. Le jeune marié qui voit le poulet de sa femme tomber "erev" en conclut que la dot sera lourde et les beaux-parents exigeants. Les positions "arta" (1-2-3-4) sont par contre si mauvaises qu'on ne s'occupe plus de droite ou de gauche, de patte en avant ou en arrière ; de toute façon il faut renoncer. Pour un mariage par exemple on renvoie la jeune fille chez son père et

les pourparlers de mariage s'arrêtent net ; pour un sacrifice, l'esprit à qui on offrait le poulet est mécontent ; on ne lui a pas offert assez : il faudra recommencer si on ne veut pas qu'il se venge. Pour la pluie il faudra attendre très longtemps même si c'est la position 4 "skevene", la moins défavorable. "La patte dit : "allons vite mais la tête dit "attends"!" ; ainsi un de nos informateurs nous a-t-il commenté cette figure dans ce cas précis. Les positions "duba" (9-10-11-12) sont également franchement mauvaises. Parfois même elles peuvent signifier la mort : celui qui offre un sacrifice et voit son poulet lui tourner le dos suivant la figure 10 sait qu'il mourra dans l'année car tous les éléments lui sont défavorables : "duba zumay skevene". Pour la pluie cette même figure annonce une grande sécheresse et la famine. En un seul cas, au moment de la mort, les positions "duba", qui traduisent donc une opposition résolue, deviennent favorables. Dès qu'il se produit un décès on égorge en effet un poulet pour savoir si on frappera ou non les tambours de deuil : la position 12 est alors la position optimum car elle indique que la mort va quitter rapidement et complètement cette famille : il n'y aura pas d'autres décès dans un avenir proche.

Les positions 17 à 32 sont susceptibles d'interprétations souples - influencées par leur caractère oblique. Au sacrifice de demande de pluie évoqué plus haut les vieux du clan du chef commentèrent la position 18 du poulet de la manière suivante : "la pluie va venir vite ; aujourd'hui même et sans danger" (s'appuyant sur la patte "skevene" et la position presque droite du poulet) ; mais comme le poulet présentait tout de même "un peu de poitrine" et qu'il désignait le côté droit néfaste pour la pluie ils ajoutèrent "cependant si on n'offre pas rapidement un mouton aux ancêtres il y aura plus tard du danger et des orages avec de la foudre !".

Avec ces trente-deux positions possibles des pattes du poulet les Mofu n'ont pas encore épuisé toutes les possibilités d'interprétation offertes. D'autres éléments d'observation entrent encore en jeu. Si par exemple le poulet meurt couché sur le ventre de telle façon qu'on ne peut distinguer ses pattes, ou si au contraire il meurt complètement sur le dos les pattes tendues en l'air, dans les deux cas, surtout dans le premier, c'est très mauvais signe, "on attend alors le malheur ! On est complètement désespéré". Lorsque le poulet déploie son aile en mourant, on appelle cette position "makapo" ou "natte" et c'est là aussi un présage néfaste car l'aile déployée est assimilée à la natte sur laquelle on couche celui qui vient de rendre

le dernier soupir. Si le poulet enfonce un de ses ongles dans la terre on parle de "zugwoy" ou "bâton pour creuser les tombes", ce qui bien sûr n'est pas favorable. Enfin on observe la position de la paupière - le fait qu'elle reste ouverte étant de mauvais augure - et aussi le bout de la queue qui peut ou non être étalé. Ces signes secondaires sont, on le voit, néfastes dans l'ensemble mais seuls les plus âgés, sont les plus expérimentés, des devins occasionnels sont capables de les interpréter et surtout de voir s'ils renforcent ou non la sentence déjà rendue par les pattes.

3. La divination par le mouton et la chèvre

Cette dernière forme de divination individuelle est d'une pratique et d'une interprétation des plus simples et a toujours lieu au moment d'un sacrifice. Avant d'être mis à mort - égorgé s'il s'agit d'un sacrifice aux esprits familiaux ou villageois, étouffé s'il est offert aux génies de possession - l'animal debout devant le sacrificateur est arrosé d'eau sur la tête et les épaules ; on le masse pour que l'eau pénètre dans la toison puis tous attendent qu'il se secoue. Il le fait dans presque tous les cas : cela signifie que le sacrifice va être accepté par les esprits, mais le délai peut être plus ou moins long et possède lui aussi sa signification. S'il y a attente il faut comprendre que l'esprit est content qu'on lui fasse un sacrifice mais qu'il n'est pas satisfait de l'animal qui lui est offert : généralement il le trouve trop petit.

Une seule fois nous avons vu augurer l'avenir de la famille au moyen du mouton qui venait d'être tué : c'était lors d'un sacrifice important à Façalao : l'initiatrice et la possédée soulevèrent la bête morte et la laissèrent retomber ; elles ne se préoccupèrent que des pattes arrière : la patte ne touchant pas le sol était en avant et adopta donc la position "skevene" favorable pour les questions de prospérité familiale. Mais il s'agissait là d'une forme de divination calquée sur celle utilisant le poulet et qui, selon tous nos informateurs, demeure rarissime.

4. La divination par les cailloux.

La divination à laquelle les Mofu attachent aujourd'hui le plus de prix est celle pratiquée par des experts spécialisés, tout particulièrement celle des devins "mbidla" ou "maharam". Des deux techniques que

ces devins utilisent, nous commencerons par celle qui laisse le moins de part à l'imagination, la technique par les cailloux, que nous avons pu observer dans le détail à maintes reprises (1). Ce procédé est réservé aux consultants-hommes, et plus particulièrement aux cas sérieux. C'est ainsi qu'il est employé systématiquement après chaque décès. Seuls des devins-hommes peuvent le pratiquer alors que la divination par la calébasse est utilisée par des devins-femmes - "mbidla" ou "maharam" elles aussi - exactement de la même façon que par les hommes.

Là aussi il nous faut souligner que cette technique par les cailloux n'est pas particulière aux Mofu. Les Mokon pratiquent une divination de même type quoique plus simple et c'est à une technique identique que fait allusion G. PONTIE (2) lorsqu'il parle du "mi pi dahas", "celui qui manipule les cailloux". Le procédé Mafa, à base de cailloux également, tel qu'il est sommairement décrit par A.M. PODLEWSKI et J.Y. MARTIN (2) paraît lui aussi apparenté à la technique Mofu. Comme chez les Mofu il est particulièrement employé après un décès, observe A.M. PODLEWSKI. Il nous paraît intéressant de signaler que les montagnards Hadjeray du Tchad, à 400 km à l'Est des Mofu, utilisent un procédé divinatoire incontestablement apparenté à cette technique mais nettement plus complexe qu'elle (3).

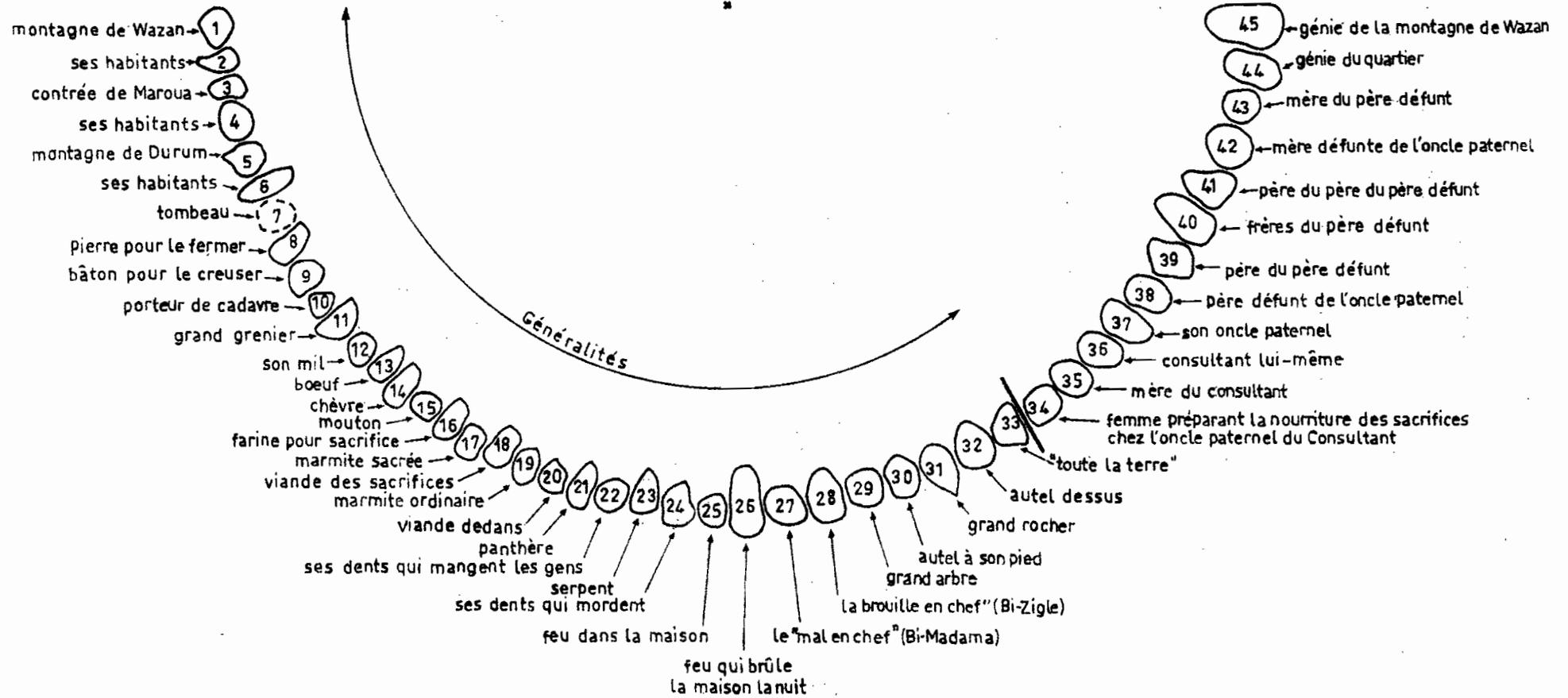
Chaque devin Mofu possède un ou plusieurs emplacements réservés à ses consultations ; généralement c'est une dalle polie située non loin de son habitation où il reçoit ses consultants. Mais le chef qui habite tout au sommet de la montagne et y convoque le spécialiste, a lui aussi son propre emplacement, en dehors de l'enceinte de sa maison, pouvant être utilisé par des devins différents. On reconnaît l'usage de ces dalles aux rangées de grosses pierres qui y demeurent en permanence. Toutefois le devin utilise également des emplacements de fortune lors du décès d'un chef de case quand il se rend le lendemain des funérailles dans la maison du mort et y procède à une consultation spéciale. On voit donc que si chaque devin possède certaines places attitrées il n'y a chez les Mofu, comme d'ailleurs la plupart du temps en Afrique

(1) 22 séances ont été enregistrées et photographiées chez 7 devins (dont 2 devins "Mokon") appartenant à 5 massifs différents.

(2) op. cit.

(3) J.F. VINCENT : "Techniques divinatoires des Sabá, Hadjeray du Tchad" in Journ. Soc. African. Vol XXXVI - 1967 fasc. 2 - pp. 44-63.

DEVIN



Croquis 3 : exemple de disposition de chambres avant consultation (devin du massif de Wazan)

- généralités et applications particulières -
 ici cas d'un célibataire (orphelin de père)

Noire, nulle "sacralisation" de l'espace divinatoire comparable à celle des civilisations de l'antiquité méditerranéenne ou de l'Amérique du Sud par exemple (1).

Le matériel employé par le devin Mofu est simple : une série de grosses pierres est disposée en un demi-cercle ou un fer à cheval au milieu duquel il vient s'asseoir. Le sens de la consultation est immuable et part de la droite à la gauche du devin.

Chaque pierre de la rangée correspond à une "chambre" : le nombre de ces chambres varie considérablement. Lors des consultations de funérailles le devin peut introduire 90 à 100 chambres suivant l'importance de la famille du défunt. Pour les consultations ordinaires ayant lieu chez lui il retient entre 15 et 40 chambres, en commençant par interroger son consultant afin de connaître la composition de sa famille et sa propre situation.

Dans la majorité des cas observés les devins font débiter leur tracé de chambres par des généralités, représentées chacune par une pierre, dont le nombre peut varier entre 20 et 35. Le schéma d'ensemble est en ce cas : généralités, le consultant et sa famille proche : sa ou ses femmes et ses enfants (si ceux-ci sont mariés on fera figurer également femmes et enfants) ; vient ensuite le monde surnaturel : tous les esprits, esprits d'ancêtres ou génies, susceptibles d'influer sur la vie de la famille concernée, sont représentés un par un.

Chez un seul des devins observés (sur le massif de Duvangar) le schéma de disposition était différent : il était divisé en deux grandes parties ; d'abord le monde des vivants représenté par le consultant et sa famille puis le monde des esprits auquel était adjoint l'ensemble des "généralités".

Le relevé des diverses séances auxquelles nous avons assisté montre d'assez nombreuses variations de détails dans le choix de ces généralités, d'une part entre les devins eux-mêmes, d'autre part entre les consultations données par le même devin. Chacun possède son stock de généralités dans lequel il puise selon ce qu'il a retenu de l'exposé rapide de son cas fait par le consultant (2). On trouve généralement le

(1) cf "La divination" op. cit.

(2) Une des premières consultations auxquelles nous avons assisté concernait... notre propre cas, car les devins Mofu étaient peu enclins au début de nos enquêtes à nous laisser observer les consultations d'autrui. Dans les dangers le devin fit figurer d'autorité "la mer" - dont les Mofu connaissent l'existence et qu'ils désignent par un mot particulier, "blay" - imaginant que pour regagner le Sud-Cameroun nous devions la traverser.

massif du demandeur et ses habitants, le massif voisin et ses habitants, le tombeau, c'est-à-dire la mort en général, la nourriture-grenier à mil, animaux domestiques, farine, viande et bière - enfin les divers dangers menaçant les montagnards - panthère, serpent, feu, épidémies, sorcier et aussi brouille et impureté puisque, nous le verrons plus loin (1), celles-ci sont considérées comme des causes fréquentes de maladies à l'intérieur d'une famille (cf croquis 3 : exemple de disposition de chambres).

Lorsque le devin est pressé - si plusieurs consultants attendent ou s'il a hâte de s'occuper de ses propres affaires - il peut sauter ces généralités et passer tout de suite aux chambres intéressant directement le consultant : la maison de l'homme, le maître de la case lui-même, et chacune ses femmes avec ses enfants ; même l'enfant en gestation a droit à sa chambre. Remarquons qu'un célibataire ne peut figurer seul dans une consultation : le devin place à côté de lui l'aîné dont il dépend, père, voir oncle paternel.

Les dernières chambres sont consacrées aux puissances invisibles : de façon révélatrice celles-ci sont généralement confondues avec les autels entretenus par le consultant - ou par son père - autels dédiés aux esprits ancestraux et éventuellement autels consacrés aux génies de possession qui sont représentés chacun par leur propre chambre. Cependant les génies de quartier et de massif figurent très souvent en fin de tracé que le consultant leur rende directement un culte ou non (cf croquis 3 et 4). Un seul des devins rencontrés fait figurer systématiquement "Bi-Erlam", le chef du Ciel, Dieu, tout à la fin de ces puissances du monde invisible car, dit-il, "c'est lui qui commande toute la terre". L'ordre suivi par les devins montre bien comment se traduit l'importance chez les Mofu : on part "du moins digne au plus digne". De même que le chef de massif habite l'escarpement le plus élevé de sa montagne, de même les génies de montagne, éventuellement le Dieu du Ciel, sont considérés comme au-dessus des esprits des ancêtres et des génies de possession importés.

Toutes ces pierres sont placées les unes à côté des autres sans interruption dans la rangée et elles ont à peu près la même taille : de cinq à dix centimètres de diamètre. Même doté d'une mémoire et d'un coup d'oeil remarquables le devin doit donc individualiser ses chambres afin de les reconnaître au passage à coup sûr. Aussi existe-t-il de petits trucs mnémotechniques propres à chaque devin. Lorsqu'ils font figu-

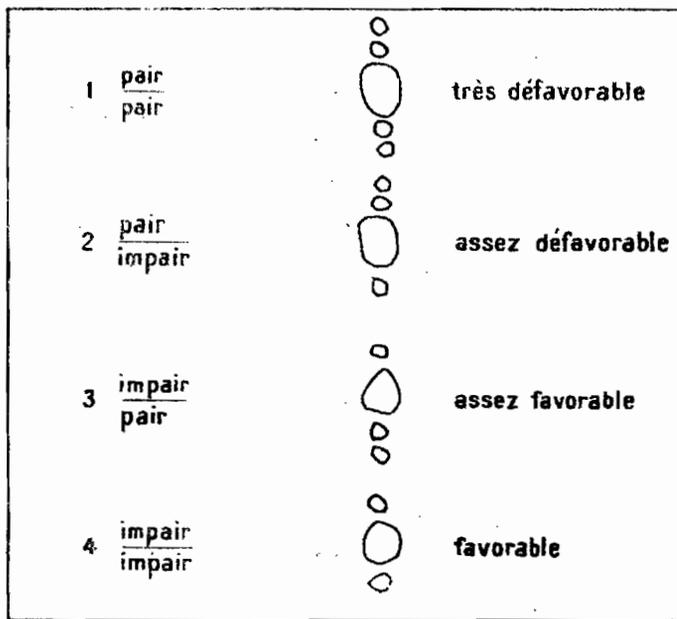
(1) cf infra pp. 69 à 74 .

rer quelqu'un dans la consultation les devins de Wazan et Durum comptent d'abord sa maison et terminent par l'esprit gardien de la porte, le "mbolom a mambo" (1) ; la maison est toujours représentée par un creux dans le sable ; le consultant lui-même correspond à une longue pierre mise debout. Un enfant dans le sein de sa mère est désigné par un petit tas de sable ; quant à la pierre correspondant à l'esprit du père du père du père, elle est dotée d'un petit chapeau de quartz. L'esprit de la porte qui vient en dernier est figuré par une grosse pierre surmontée d'une petite. Ainsi le devin peut-il individualiser facilement la séquence de chambres correspondant à un homme. A Duvangar toute chambre figurant une personne vivante, représentée donc par une pierre distincte, est flanquée d'un caillou plus petit représentant "le bras" de la personne évoquée. Ceci permet au devin d'embrasser d'un coup d'oeil l'ensemble des vivants.

Les appellations de ces chambres montrent bien que même si cette divination par les cailloux a, dans un passé lointain, été empruntée à des voisins, elle a été totalement adoptée par la société Mofu qui y a intégré son propre système de valeurs et de croyances. Au fur et à mesure que celui-ci se transforme le schéma des chambres divinatoires se modifie lui aussi : les génies de possession, jadis inconnus, ont à présent leur place au même titre que les esprits des ancêtres, combien plus vivants et actifs cependant.

Une fois terminées la mise en place et la détermination des chambres, il reste au devin à attribuer une valeur propre à chacune d'entre elles. C'est ici qu'intervient le sort : cette signification est donnée en effet par le résultat du brassage de petits galets de quartz, (une quarantaine environ : le nombre n'en est pas fixé). Ce sont ces cailloux qui "parlent". Pour cela le devin assis au centre du demi-cercle dessiné par les chambres mélange les galets en les faisant rouler sous ses mains. Puis d'un geste brusque il les sépare en deux tas de taille inégale. Seul le plus petit est décompté en paires. S'il reste un ou trois cailloux, résultat impair, le devin annonce "mukwa" (c'est-à-dire "six"); s'il reste deux cailloux, le devin annonce "fat" (c'est-à-dire "quatre". Tous les devins utilisent cette façon de s'exprimer qu'ils n'ont pas réussi jusqu'ici à nous expliquer de façon satisfaisante sinon en disant qu'"eux, devins, possédaient leur propre langage et leur propre façon de compter".

(1) Pour une rapide présentation du culte des ancêtres cf infra pp. 63-64.



Croquis 4 : figuration graphique et valeur des combinaisons

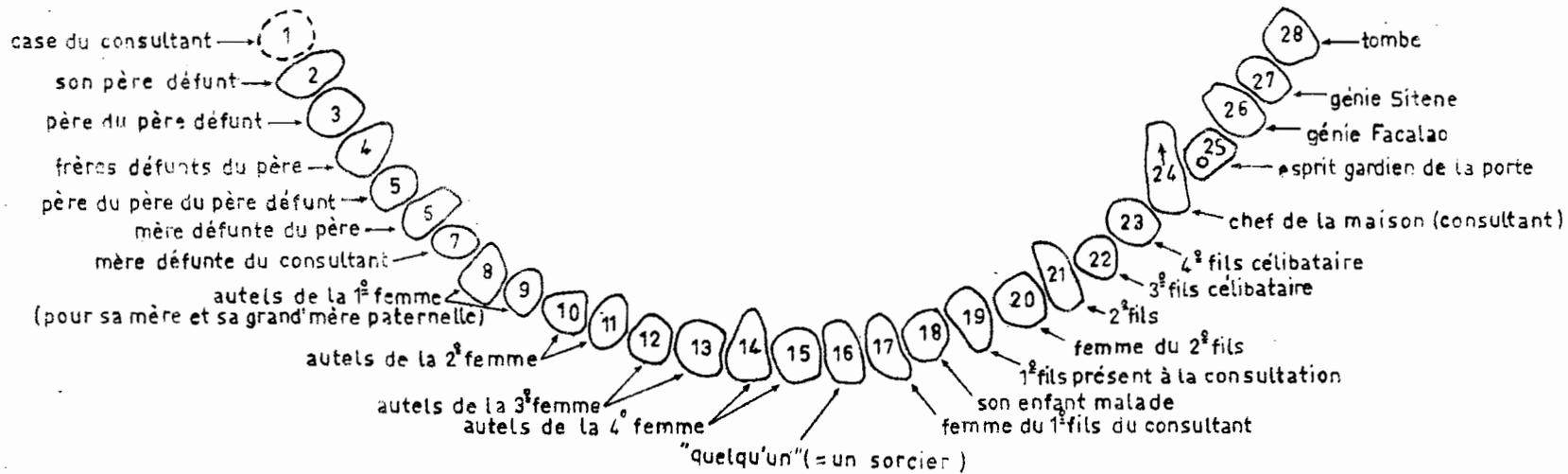
Pour chaque chambre le devin interroge deux fois les cailloux et les deux résultats figurés par une ou deux petites pierres ordinaires sont reportés au-dessus et au-dessous de la "chambre" correspondante, (les devins disent "au dehors" et "au dedans", parlant par rapport à eux qui sont placés face aux chambres). Deux opérations permettent de remplir une chambre et constituent une figure possédant sa signification. Ces résultats pouvant figurer à deux places différentes permettent la formation de quatre combinaisons figurées par quatre sortes de fractions (cf. croquis 4 : figuration graphique et valeur des quatre combinaisons) (1). La plupart des hommes adultes connaissent la signification attachée à chacune : deux cailloux de part et d'autre de la chambre : très défavorable ; deux cailloux "dehors", un caillou "dedans", néfaste encore mais moins ; un caillou "dehors", deux cailloux "dedans", assez bon mais avec certaines réticences ; un caillou de part et d'autre de la chambre, résultat bon ou au moins neutre. D'une façon générale un résultat impair est considéré comme meilleur qu'un résultat pair.

Lorsqu'il interroge les cailloux, le devin reste assis à bras-ser, compter et crier ses résultats qui se succèdent à une cadence accélérée. C'est un des assistants, parfois le consultant lui-même, qui reporte les deux résultats dans chaque chambre en commençant par l'extérieur. Cet aide du devin doit nécessairement être un homme adulte n'ayant plus son père. Si un homme se livrait à cette opération alors que son père est encore vivant il aurait l'air de vouloir prendre sa place et donc de souhaiter sa mort.

Théoriquement il serait possible au devin de se laisser guider par sa fantaisie et de combiner des figures favorables ou défavorables. En réalité comme ce n'est pas lui-même qui dessine les combinaisons et qu'il ne sépare pas les résultats deux à deux en les annonçant, le devin ne sait pas exactement à quelles chambres se rapportent ses chiffres : c'est seulement plus tard qu'il "lit" et décompose l'ensemble, lorsqu'il a terminé le remplissage des chambres, au bout d'un quart d'heure à une demi-heure suivant les consultations.

(1) Les Mokon utilisent le même procédé mais très simplifié. Après avoir disposé leurs chambres les devins Mokon n'effectuent qu'un décompte de cailloux pour connaître la signification de chacune. Ils ont donc le choix qu'entre deux possibilités.

DEVIN
x



Croquis 4: autre exemple de dispositions de chambres avant consultation (devin du massif de Wazan)
- généralités supprimées -
ici cas d'un polygame et son fils marié

A l'aide d'une canne de mil, il nomme alors lentement chaque chambre - sans annoncer la signification de la figure qu'il découvre alors - de façon à ce que lui-même et ceux qui s'y connaissent se pénétrant de la signification de chacune.

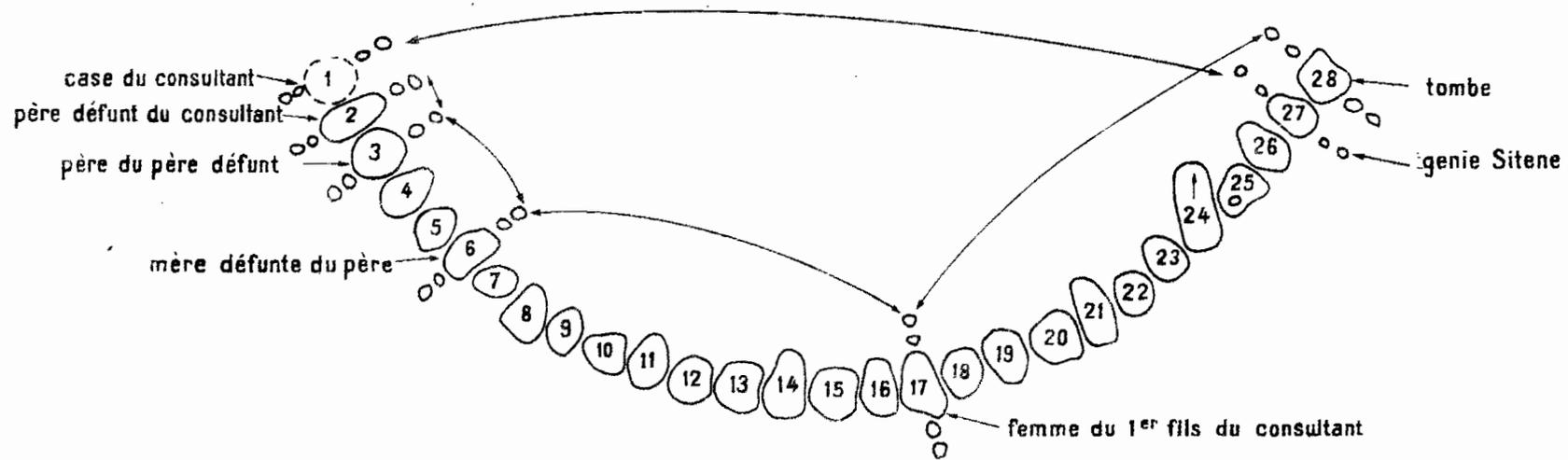
Il arrive assez souvent alors que le nombre des chambres ne lui paraisse pas suffisant. Il en rajoute donc quelques unes à part au centre du demi-cercle et brasse les cailloux pour déterminer leur signification.

Puis il commence à tisser ses correspondances entre les chambres, en rapprochant les figures identiques entre elles. Ainsi que nous l'a dit expressément un devin de Wazan, résumant la position de tous ses collègues : "je m'occupe uniquement des signes qui sont mauvais". Les bonnes figures sont tout simplement laissées de côté puisque ce n'est pas chez elles que le devin peut trouver la cause des désordres ou des malheurs qui frappent ou frapperont son consultant. A la différence de ce que nous avons observé chez d'autres montagnards de sahel (1) cette mise en correspondance est silencieuse ; elle n'est pas systématique non plus : nous avons constaté plusieurs fois que le devin avait passé sous silence des figures peu favorables. Toutefois celles qui sont franchement défavorables (croquis 4, fig. 1) sont toujours commentées. Lorsqu'il a terminé son examen le devin réclame son cadeau - une calebasse de mil, du tabac, parfois une pièce de 10 Frs voire de 25 F CFA - puis il résume son appréciation de la situation en quelques phrases.

Le cas exposé par les croquis 5 et 5bis nous donne un bon exemple de ces commentaires du devin. Il s'agissait d'un homme assez âgé venu consulter pour son fils : celui-ci, après un premier mariage terminé par un divorce, s'était remarié à une femme qui lui avait donné plusieurs enfants mais tous étaient morts successivement : il ne lui en restait qu'un seul qui venait de tomber malade. Le père et le grand-père s'inquiétaient des causes de cette maladie. Après avoir sélectionné les chambres adéquates et déterminé leur valeur en brassant les cailloux, le devin mit en parallèle cinq des combinaisons obtenues (négligeant par ailleurs deux combinaisons identiques, portant sur les autels de deux des femmes du consultant). "Tu vois, c'est ton père et le père de ton père (croquis 5bis - fig. 2 et 3) qui ont causé cette maladie. La mère de ton père (ibid. fig. 6) les aide également ! Ils sont contre la femme de ton fils ! Il faut qu'elle prenne vite du mil, qu'elle l'écrase en farine que tu offriras avec de la viande. Plus tard, vous chercherez une chèvre. Mais pourquoi tous les

(1) J.F. VINCENT "Techniques divinatoires des Toba," op. cit.

DEVIN
x



Croquis 5^{bis} mise en correspondance de figures identiques
(seules les chambres intéressées ont été représentées)

esprits de la famille sont-ils fâchés contre cette femme ? Parce que toi aussi tu as dans ton ventre des paroles contre elle... qu'est-ce qu'elle t'a fait ? "Le consultant expliqua de bonne grâce que quelques années auparavant il avait donné à sa bru de la viande à préparer et qu'elle l'avait refusée, disant qu'il y en avait trop peu, (il s'agissait en fait d'une oreille de boeuf). Une autre fois elle avait pris du mil dans la plantation de mil de son beau-père avant même qu'il ait pu le goûter. Enfin, ayant bu de la bière de mil, elle l'avait un jour injurié.

Le devin utilisa immédiatement ce qu'il venait d'apprendre : "Ton père et le père de ton père sont pleins de rancune contre cette femme qui t'a offensé ! Pour lui rendre sa santé à elle et à son enfant, offre leur ce sacrifice avec une chèvre que tu partageras entre eux et la mère de ton père !" Puis il découvrit de nouvelles causes à ces maladies : "En plus cette femme a enfoncé trois fois le pied dans une vieille tombe (croquis 5bis fig. 28). Vous voyez ! Faites un petit sacrifice pour ça avec de la bouillie de farine de mil. Mais attendez d'abord que le père et son père l'aient laissée guérir avec son enfant. Quand elle sera enceinte, aussitôt après faites ce sacrifice. Puis tout ira bien !". Enfin il trouva une dernière personnalité dérégulée : un génie de possession "Sitene". (croquis 5bis fig. 1 et 27) "Il est fâché contre votre maison parce que vous le méprisez ! Vous ne lui donnez rien. Lui aussi doit avoir son sacrifice, et tout ira bien chez vous".

Lors d'une grande consultation de lendemain de funérailles - où tous les hommes du clan du défunt se réunissent pour voir les causes du décès et tenter de prévenir d'autres morts - le devin rapprocha également plusieurs signes défavorables : mil, et boeuf, parmi les généralités - car dans ces importantes consultations les généralités figurent en plus grand nombre possible - puis parmi les puissances invisibles hostiles il nota le père, l'esprit de la porte, le génie Facalao et la mère du père. Il déclara alors : "Le père du défunt dit : "C'est moi qui l'ai tué !" Mais le génie Facalao l'avait arrêté le premier et serré au cou. Aussitôt le père, son père et sa mère se sont mis d'accord pour le tuer. Le frère du père a bien essayé de le défendre, vous voyez, (signe favorable) mais il n'avait pas assez de force. Le mort demande à son père "Tu m'as tué mais qu'est-ce que j'ai fait ?" Le père répond "c'est à cause du mil et de la viande de boeuf !" Là-dessus arrêtant son commentaire, le devin demanda "Mais qu'avait fait le mort avec le mil ? En avait-il laissé manger par les souris ? Et la viande ? Ces deux choses ne vont

pas !" (1). Les frères du défunt ressortirent des histoires vieilles de plusieurs années ; l'une où le grenier à mil du mort avait été souillé par un talisman maléfique déposé par un inconnu, l'autre où le mort s'était laissé berner dans un achat de boeuf. Là aussi ces données furent immédiatement intégrées au discours et déclarées cause du décès : les esprits familiaux s'étaient irrités contre leur enfant négligent. Le devin conclut en avertissant les frères du défunt : "Faites votre sacrifice à votre père et à son père sinon ils tueront encore quelqu'un chez vous !".

Il arrive parfois que les résultats de la consultation - même après adjonction de chambres nouvelles - ne paraissent pas clairs au devin. Au milieu de son commentaire il commence alors à réinterroger les cailloux : pour cela il brasse simplement ses galets et les décompte par paires tout en posant de nouvelles questions. Si le résultat est pair, la réponse est négative ou défavorable. S'il est impair, la réponse est positive.

La valeur de ces résultats est donc la même que celle indiquée par les figures complexes. Mais elle ne correspond pas du tout à la symbolisation habituelle du pair et de l'impair rencontrée souvent en Afrique et aussi sur d'autres continents (2). Comme pour la valeur attachée à la gauche et la droite les Mofu sont donc à contre-courant des tendances habituelles. Mais là non plus ils ne sont pas seuls : leurs voisins Mafa considèrent également le pair comme défavorable ; l'impair - plus souvent considéré sous la forme du chiffre trois - étant favorable. Nos dernières missions nous amènent à penser que les Mofu lient à cette symbolisation du pair et de l'impair, celle attachée aux chiffres trois et quatre. En effet, comme bien souvent en Afrique, trois est pour les

(1) cf infra pp.

(2) cf par exemple R. JAULIN "Sur la géomancie" in "La divination" op.cit. T II pp 473-551 cf p. 496.

H. FAVRE. "Les pratiques divinatoires des Mayas" in "La divination" op. cit. T.II pp 191-246 cf p 225.

F. VYNCKE "La divination chez les Slaves" in "La divination" op. cit. T. I pp 303-321 cf p. 318.

H. LEROUX "Animisme et Islam dans la subdivision de Maradi (Niger) " Bull. IFAN - Dakar T. X - 1948 pp 595-697 cf p. 655.

J. FAUBLEE : "Présages et divination à Madagascar" in "La divination" op. cit. T. II pp. 373-391 - cf. 389.

Toutes les populations étudiées par ces auteurs considèrent en effet le pair soit comme explicitement favorable soit au moins comme "plus puissant que l'impair" (R. JAULIN).

Mofu le chiffre de l'homme, quatre, parfois deux, celui de la femme (1). On s'explique alors que l'impair, lié à la masculinité, soit considéré comme supérieur au pair, attaché à la féminité. On se trouve donc devant une série d'associations :

favorable	défavorable
ou puissant	faible , neutre
masculin	féminin
gauche	droite
impair	pair

Le brassage simple des galets permet au devin d'obtenir rapidement une réponse précise à un problème, les questions et les réponses s'enchaînant les unes aux autres. Nous avons entendu par exemple le devin demander : "l'enfant qui est malade est-il tué par les esprits familiaux de son père ? " le résultat fut pair, impliquant une attitude négative, hostile des esprits. Le devin posa alors d'autres questions : "sont-ils fâchés contre sa femme ? "le résultat fut à nouveau pair ce qui fit interroger le consultant par le devin : "Ta femme est-elle allée dans la cuisine de ta mère où l'on prépare la nourriture des sacrifices ?" "Ma mère et ma femme n'ont qu'une seule cuisine pour elles deux". Le devin expliqua : " c'est pour cela ! Tu sais bien que la belle-fille normalement ne va pas dans la cuisine de sa belle-mère où se trouve des esprits familiaux qui ne la connaissent pas ! Ils l'ont prise pour une voleuse et ont rendu malade son enfant (2). Qu'elle offre de la boule de mil avec de la viande de boeuf à l'esprit de la mère de ton père, et aussi au chef des esprits, au père lui-même. Ton enfant sera vite guéri après".

Nous pourrions multiplier ces exemples de commentaires ; dans tous nous retrouverions le même schéma : à partir des signes défavorables le devin s'ingénie à découvrir avec l'aide du consultant lui-même et de sa famille des raisons possibles au courroux des esprits, esprits ancestraux le plus souvent mais aussi génies individuels de possession ou génies de la montagne.

Les moyens d'apaiser cette colère sont, eux aussi, peu variés. Il suffit de faire un sacrifice à l'esprit concerné ; encore faut-il

(1) La liturgie familiale en particulier fait constamment appel à cette notion : beaucoup de rites sont à exécuter trois ou quatre fois suivant que le premier-né de l'officiant est garçon ou fille. Dans la vie courante également, lors de la culture du mil par exemple, on retrouve cette importance du sexe du premier-né qui "voue" en quelque sorte son père au chiffre trois ou au chiffre quatre. Nos observations sur ce point recourent donc celles qu'expose G. NICOLAS dans une étude nourrie et instructive concernant une société Hausa du Niger : "Un système numérique symbolique : le quatre, le trois et le sept dans la cosmologie d'une société Hausa (vallée de Maradi)" Cah. d'Et. Afric. n° 32 - 1968 pp 566-616.

(2) cf. infra p.

qu'il veuille bien accepter, "manger", ce sacrifice. Les modalités de préparation et d'offrande diffèrent d'un esprit à un autre et le devin les répète plusieurs fois pour être sûr que son consultant ne se trompera pas : le fait d'égorger par exemple, au lieu d'étouffer, le mouton offert au génie Facalao peut l'irriter davantage encore.

Cette conclusion : "il faut offrir un sacrifice", est si normale que certains montagnards nous ont même présenté la divination essentiellement comme le moyen de savoir quels sacrifices offrir et à qui. On sait par là combien dans la divination les consultants - et pas seulement les consultants Mofu - facilitent la tâche au devin. Presque toujours eux-mêmes ont déjà un diagnostic prêt et, consciemment ou non ils viennent d'y amener le devin ... qui souvent ne demande qu'à emprunter cette piste.

La technique par les cailloux apparaît finalement comme assez simple puisque le devin privilégie quelques signes seulement, aussi ne peut-on la considérer comme purement géomantique : malgré des apparences rigoureuses de déductions et corrélations presque mathématiques elle laisse une place importante à l'imagination alerte du devin, à sa connaissance de la vie des montagnards, à son sens de la psychologie, à sa faconde aussi : tous les devins que nous avons rencontrés sont capables d'improviser longuement à partir d'une unique corrélation entre deux signes défavorables... Les montagnards font eux aussi ces mêmes observations : "bavard comme un devin" disent-ils ; mais il n'y a là nulle nuance péjorative ; ce que les devins disent, ils ne le tirent pas d'eux-mêmes mais des génies qui les inspirent.

5. La divination par laalebasse

Les devins "mbidla" emploient en même temps que la divination par les cailloux une autre technique, la divination par laalebasse emplie d'eau. C'est avec laalebasse que les devins-hommes répondent toujours aux femmes, et parfois aux hommes lorsqu'une interdiction momentanée de leurs génies les empêche d'avoir recours aux cailloux ou lorsqu'ils jugent le problème du consultant peu important. C'est à ce seul type de divination qu'ont accès les devins-femmes "mbidla". Ce procédé est moins prisé parce que, nous a dit Mangalay, le vieux devin de Durum, "avec les cailloux on peut savoir beaucoup plus clairement quels sont les esprits fâchés et les sacrifices à offrir". En utilisant laalebasse le devin procède en effet par tâtonnements et réajustements successifs, un peu comme avec le brassage simple des cailloux. Mais cette fois il ne s'appuie même plus sur un nombre donné par le hasard - "par

les génies !" diraient les Mofu. La seule technique consiste à frapper et soulever à intervalles irréguliers unealebasse emplie d'eau.

Le devin utilise une minusculealebasse, tout à fait ordinaire mais réservée à ce seul usage et gardée par lui dans sa propre case. Il s'assied à terre, rassemble devant lui de la poussière, la tamise entre ses doigts et y ménage un creux où poser laalebasse (1). Avant d'y mettre de l'eau, prise dans la réserve familiale, le devin la goûte, en verse un peu à terre, en jette dans différentes directions et casse une grosse paille de chorganier qu'il tient dans sa main droite. Le consultant expose alors les motifs de sa venue et touche laalebasse. Ce geste est essentiel : il établit le contact entre consultant et consulté : "celui qui vient doit toucher laalebasse pour que les génies de divination le connaissent". Puis le devin trempe sa paille dans l'eau, la secoue et trace des signes sur laalebasse. Il nomme à haute voix chacun des esprits familiaux - les traces sont alors à l'intérieur de laalebasse - et tous les génies de possession ou de la montagne - les traces sont à l'extérieur-susceptibles d'avoir troublé la vie du consultant. S'il s'agit d'une femme il peut nommer non seulement ses mère et grand-mère paternelle défuntes mais encore les ascendants de son mari.

A chaque nouvel esprit, le devin frappe saalebasse : "il l'appelle !" disent les Mofu. "Est-ce toi, le père, qui as fait cela ?"

En même temps ce bruit attire l'attention des génies. "Je tape pour qu'ils se réveillent et viennent dans ma tête" nous a expliqué un devin.

Selon les devins c'est l'eau dans laalebasse qui sert aux génies de la divination à se manifester : "c'est par là qu'ils montent." nous a dit le vieux devin de Durum," sansalebasse et sans eau ils ne peuvent apparaître". Toutefois ces génies ne se montrent que s'ils en ont été priés par un des esprits concernés : "ce que l'esprit familial ou le génie de la montagne a à dire, il le dit à mes génies "mbidla" qui montent dans cette eau pour me le répéter".

Tout en posant ses questions le devin soulève laalebasse et regarde dessous. "Si la poussière fait une petite bosse sous laalebasse je saurai que celui qui est malade va mourir ; cette terre montre une autre terre : celle que l'on retire pour creuser une tombe". En

(1) Nous établissons ce schéma général d'après douze consultations avec laalebasse que nous avons enregistrées et photographiées chez quatre devins différents.

oscillant à chaque coup reçu laalebasse imprime sur le sol de légères marques, mais on ne voit pas bien comment celles-ci pourraient se transformer en monticules. Il faut donc admettre que son apparition n'est décelable que par les yeux du devin.

La consultation par laalebasse se poursuit par questions et réponses jusqu'à ce que le devin ait fini d'exposer au consultant les sacrifices à faire. Il souffle alors sur l'eau, par deux fois en jette à terre et en boit une gorgée pour signifier la fin de l'entretien.

Ce type de divination est, on le voit, nettement plus inspiré que les précédents : le rôle joué par les génies de la divination est cette fois déterminant. Dans la divination par les cailloux et des figures, mais là ils lui dictent ses réponses.

6. La divination par évocation directe des morts

Parmi les Mofu, les Mboko et Zulgo ont l'exclusivité d'une pratique divinatoire particulière, l'évocation des défunts.

Sans doute cette apparition des morts a-t-elle été utilisée à des fins divinatoires depuis des temps très anciens : l'Ancien Testament y fait allusion à diverses reprises. Saül lui-même n'a-t-il pas recours dans son embarras aux services d'une femme-devin afin de consulter sur son avenir l'esprit du défunt Samuel (1) ? Les Germains eux-aussi employaient couramment cette pratique (2). Enfin, à une époque plus récente, au temps de la splendeur Inca, certains spécialistes parvenaient à faire parler les âmes des personnages importants que l'empereur, l'Inca, désirait interroger (3).

Sur le continent africain les témoignages de nécromancie sont beaucoup plus difficile à découvrir. Pour notre part nous n'avons encore trouvé aucune référence bibliographique à cette pratique en Afrique noire ni même dans le restant du Cameroun, où des sondages personnels n'ont donné nul résultat. Après une étude bibliographique il nous avait semblé que cette évocation directe des morts était également inconnue des autres habitants du Nord-Cameroun, montagnards et habi-

(1) Premier livre de Samuel - XXVIII - 3-20.

(2) P. DEROLEZ "La divination chez les Germains" in "La divination" op. cit. T I pp. 257 - 302.

(3) E.J. de DUPAND "Aperçu sur les présages et la divination de l'ancien Pérou" in "La divination" op. Cit. T II pp. 1 - 67.

tants des plaines. Toutefois selon certains témoignages récents qui nous ont été apportés par des Gemjek et des Mafa, voisins Ouest des Mofu, les Mafa la connaîtraient également, leurs devins utilisant une corne de boeuf d'où sortirait la voix des défunts.

La technique Mofu nous avait d'abord été connue par simple oui-dire. A diverses reprises les Gemjek nous avaient parlé de cette évocation des morts à laquelle ils avaient recours dans les cas importants, en nous signalant que cette divination était pratiquée par des hommes, Zulgo ou Mboko donc. Nous avons trouvé également mention de ce procédé dans les compte-rendus du Tribunal Coutumier de Mora de 1969 et 1970. Finalement nous avons pu observer directement et enregistrer une séance de nécromancie en décembre 1969, profitant du déplacement d'une quinzaine d'habitants de Wazan partant consulter un devin mboko établi à Méri.

Il est intéressant de noter à propos de ce cas précis la confiance que les montagnards accordent à des spécialistes et à des procédés étrangers, jugés même, semble-t-il, plus efficaces que ceux de leur propre culture. On retrouve d'ailleurs le même recours à des techniques appartenant à des groupes ethniques différents dans les cas graves d'accusation de sorcellerie.

Le devin que nous avons observé opère habituellement de jour en un endroit de brousse écarté, toujours le même, "pour être à l'abri des curieux". Le matériel employé est simple : dans une très grandealebasse (70 cms de diamètre) remplie au point d'eau le plus proche qu'il place à terre devant lui il fait flotter une autrealebasse toute petite (10 cms de diamètre) dos en l'air. Puis il procède à une liturgie spéciale, posant des grains de mil et de haricots sur les bords de la grandealebasse, aspergeant l'eau de farine à six reprises, y émiettant du tabac et faisant des libations de bière d'abord à terre puis dans l'eau, sans toutefois prononcer une seule parole. Pourtant le sens de ces offrandes est clair, il s'agit d'attirer puis de se concilier grâce à elles les esprits des défunts. Enfin avec une canne de mil il frappe la petitealebasse à coups redoublés avant de confier cette tâche à une assistante et de saisir un hochet -alebasse qu'il ne cessera d'agiter durant la consultation. Apparemment ce sera là son rôle principal : ses interventions parlées seront brèves : il se bornera à inviter les participants à s'exprimer chacun leur tour après les avoir exhortés à ne pas pleurer ni manifester d'émotion trop vive lorsqu'ils entendront la voix de leurs disparus, "sinon le mort sera si triste qu'il n'arrivera pas à parler et partira sans vous avoir répondu". La consultation débute donc

dans le plus grand silence, troublé par le bruit monotone de la canne frappant la petite calebasse au rythme du hochet : on attend que l'âme se manifeste. Soudain le devin lâche son hochet et se précipite sur la calebasse animée de soubresauts : "L'âme est montée !". "Il faut qu'elle se repose d'abord !" déclare avec autorité le devin, en tenant la calebasse d'une main et reprenant son hochet de l'autre. Après une pause, on entend une toute petite voix semblant partir de la calebasse flottante : "qui m'appelle ?" et le premier consultant engage la conversation déclinant son identité : "C'est moi un tel, fils d'un tel. Je t'ai appelé pour telle raison". La conversation a donc lieu directement entre le consultant et son parent défunt. Elle se déroule paisiblement : le défunt ne s'irrite pas d'avoir été tiré de son silence ainsi que le faisaient, paraît-il, les Germains morts qui commençaient par couvrir d'injures les vivants ayant eu l'audace de les appeler (1). Il explique posément les causes des malheurs frappant son parent, donnant des solutions pour les limiter, dévoilant parfois lui-même les causes de sa propre mort, rassurant éventuellement le consultant. Mais il ne cite jamais de nom précis lorsqu'il parle de sorciers et que son parent le presse de dévoiler l'identité du coupable. Au bout d'une vingtaine de minutes de conversation il finit par déclarer qu'il est fatigué, ou qu'il a faim ou qu'il a le rhume, et va s'en aller : la calebasse flottante, jusque là immobile, tressaute entre les mains du devin tentant de la maintenir : trop tard, le mort est reparti. Le devin reprend donc son hochet ; on reffappe la calebasse pour qu'un nouveau défunt vienne y prendre place, ce qui ne tarde pas.

Quels que soient leur sexe et leur âge supposés les morts parlent tous avec la même voix de fausset, une petite voix suraiguë paraissant plutôt appartenir à un enfant (2), une voix de ventriloque, concluons-nous pour notre part. Cette identité de voix ne paraît pas semer le doute chez les consultants qui reviennent chez eux bouleversés par cette confrontation avec leurs morts.

Dans ce dernier type de divination la possession n'est plus qu'un prétexte, une couverture destinée à replacer dans un contexte extra naturel une technique ailleurs banale, pour ne pas dire un "truc".

(1) R. DEROLEZ op. cit.

(2) "une voix d'oiseau" note de son côté le greffier du Tribunal Coutumier de Mora.

7. La divination par les haricots

Avec la divination par les haricots nous retrouvons une divination nettement inspirée mais cette fois uniquement féminine. Les génies possédant les femmes-devins ne sont plus, on s'en souvient, des génies autochtones, mais des génies des plaines, les génies "Facalao", et c'est peut-être à leur caractère d'étrangers qu'ils doivent d'être beaucoup moins consultés que les génies "mbidla" (1).

En rencontrant pour la première fois cette technique nous avons été surpris par cette utilisation des haricots. Une étude bibliographique nous a montré depuis que cet emploi de graines divinatoires courant en Amérique du Sud, à la fois à l'époque ancienne et moderne, où le recours à des graines de maïs et de haricots est bien attesté (2) se retrouve également en Afrique Noire et à Madagascar ; mais cette fois il n'est plus fait mention expressement de haricots, seulement de graines diverses, voire de cauris (3).

Les haricots constituent donc le support matériel qui appuiera les paroles de la femme-devin. Avant de commencer sa consultation elle apporte une minusculealebasse contenant quelques dizaines de haricots secs, s'assied à terre et dégage dans la poussière sur sa droite une surface plane balayée avec les doigts puis le consultant lui expose ses problèmes. Elle secoue alors laalebasse, y prend quelques haricots qu'elle balance longuement et jette deux par deux en étendant ensuite les doigts. Ces grains ne tombent pas au hasard. Les devineresses nous ont expliqué en effet que toutes les puissances surnaturelles susceptibles d'intervenir dans la vie du consultant avaient chacune leur place dans la poussière - "le nombre des esprits varie avec celui qui vient" - et que pour donner leur réponse elles regardaient si les haricots y tombaient ou non. Il importe que les deux haricots restent groupés en tombant. Si l'un d'eux se sépare nettement, ou, pire si, au lieu de tomber à plat, il se dresse tout droit dans la poussière, c'est signe d'une grave contrariété ou d'un malheur imminent.

Le déroulement de ces consultations ne diffère guère dans le détail des autres séances précédemment décrites. Sans doute la femme-devin

(1) Nous avons toutefois rencontré trois femmes-devins et enregistré sept consultations différentes.

(2) E.J. de DURAND - 1968 cf. p. 34 - J. de DURANT-FOREST - 1968 cf. p. 165 - H. FAVRE - 1968 cf. p. 222

(3) J. FAUBLEE - 1968 - cf. pp. 382-383.

déclare-t-elle "ce sont les Facalao qui parlent dans ma bouche. Quand ils sont partis c'est fini ; eux savent ce qu'ils ont dit, moi pas". Toutefois dans le courant de la séance elle se comporte comme les devins utilisant cailloux et calebasse : elle aussi interroge son consultant sur les motifs de sa venue et recherche des compléments d'information. Elle aussi cherche à identifier les esprits irrités et à déterminer quelle offrande peut les apaiser. Mais à la fin de sa consultation elle tremble, parfois esquisse une transe, puis baille, s'étire et, se passant la main sur les yeux, semble sortir du sommeil, affirmant par toute son attitude le côté inspiré et involontaire de ses paroles précédentes.

o

o oo

III. STATUT ET ROLE DES DEVINS

Les descriptions des quatre derniers types de divination ont fait une place grandissante à l'inspiration du devin et ont souligné son caractère de spécialiste. Il est temps à présent d'examiner de quelle façon le devin acquiert son pouvoir, quel statut lui est réservé par la société Mofu et en quels domaines s'exerce son activité.

A. LES FEMMES-DEVINS DE FACALAO

Voyons d'abord le cas des femmes-devins de Facalao (1). Leur initiation à leur fonction se fait par étapes. Au début, rien ne distingue ces possédées de la masse des autres : c'est à l'âge adulte qu'elles font, elles aussi, leur première expérience de la possession. Elles commencent par être malades, en particulier à éprouver de violents maux de tête. Consultés, les devins "mbidla" diagnostiquent la présence d'un génie Facalao rencontré en plaine qui s'est emparé de l'esprit de la femme pour être honoré, "nourri" par elle. La femme, aidée par une initiatrice, la "femme-chef de Facalao", procède à un premier sacrifice, appelé "mohurkwey" ou "commencer". Elle guérit alors mais ne sait encore rien de ses Facalao. Un deuxième sacrifice offert un an environ après le premier toujours avec l'aide de l'initiatrice - il est appelé "membedey har" ou "changer la main" - ne fait que consolider la guérison : le génie Facalao possède une "maison", un autel ; il est satisfait mais il ne se fait toujours pas connaître de sa fidèle.

(1) Nous avons rencontré en tout six femmes-devins qui nous ont fait le récit détaillé de leur vie.

Une étape décisive, qu'un nombre infime de possédées parvient à franchir - une sur cent environ - est représentée par les "dances de Facalao", "megrivey ma Facalao". Plusieurs années après son deuxième sacrifice la possédée organise en l'honneur de ses génies et à leur demande expresse de grandes danses auxquelles participent tous les possédés voisins. A l'issue de cette cérémonie elle connaît enfin les Facalao "qui sont dans sa tête".

Il arrive que certains initiés accèdent directement à la connaissance des Facalao grâce aux ... danses organisées par leur père. Les génies ne sont pas en ce cas découverts par la femme elle-même. Un homme possédé peut en effet faire passer définitivement ses Facalao de sa propre tête dans celle d'une de ses filles - en aucun cas il ne peut les transmettre à un fils. Nous avons ainsi assisté à deux de ces danses où toutes les filles assises en ligne attendaient que les Facalao paternels élisent l'une d'entre elles...

Les "dances de Facalao" permettent à la possédée de se transformer plus tard en devin. C'est là une possibilité, non une obligation. Cependant c'est l'organisation de ces danses qui la laisse accéder à ce stade ultime de la connaissance des génies Facalao. Une possédée - qui n'avait pas encore dansé - nous a même présenté ces danses comme "la prise de pouvoir "et" le signe de l'indépendance". Jusque là en effet la possédée se contente de subir ses génies ; après les danses elle peut prendre ses distances par rapport à eux au point de les utiliser en les interrogeant pour le compte d'autrui. Comme nous le disait une possédée : "les Facalao sont très contents des danses et disent : "vraiment, cette femme m'aime beaucoup !" c'est pourquoi la femme qui a dansé peut devenir devin". A chaque consultation la femme devin convoque, peut-on dire, ses génies qui se substituent alors à elle et parlent par sa bouche. Elle n'est pas à proprement parler un intermédiaire, elle est à elle seule les génies eux-mêmes : elle parle en disant "nous". A la fin de la consultation elle déclare par exemple au consultant : "maintenant que nous t'avons répondu, nous rentrons" et le consultant suivant prend la parole précipitamment ; "non, ne partez pas, grands chefs, car j'ai quelque chose à vous demander". Pourtant on n'assiste pas à une orise véritable, ou tout au moins à une crise spectaculaire : la femme ne tremble pas durant la séance, elle jette ses haricots avec calme et attention, tout comme si elle était dans son état habituel; elle parle avec sa voix normale, souvent très doucement : cependant une fois qu'elle s'est étirée pour marquer la fin de la consultation elle assure avec conviction qu'elle ne sait plus ce qu'elle a dit.

Comment les femmes-devins ressentent-elles cette possession par leurs génies ? Ont-elles de ceux-ci une connaissance précise ? Elles savent effectivement combien de génies elles ont dans la tête (entre deux et neuf chez les femmes rencontrées), s'ils sont hommes ou femmes (les deux sexes sont généralement représentés), quel est leur nom car chacun possède le sien. "Chaque génie vient à son tour en s'annonçant : "c'est moi Dirzele !" ou "c'est moi Mobar !" mais il n'y a que moi l'entends !" nous a dit Anderley femme-devin de Wazan. La grande possédée connaît aussi les goûts ou les répulsions de ses génies. L'un l'empêchera d'aller pleurer un mort : "Je ne veux pas que tu ailles là bas. Ca sent le pourri !". L'autre lui défendra de trop manger : " nous ne sommes pas des ânes pour avoir un gros ventre comme ça !".

Invitées à décrire leurs génies les femmes-devins s'en sont déclarées incapables. Elles ne voient pas à proprement parler leurs génies. Elles les connaissent surtout par leurs voix et elles les ressentent lorsqu'ils s'emparent de leurs personnalités et se substituent à elles. Aussi ne peuvent-elles dire avec précision quand et comment elles ont appris la manipulation de leurs haricots : "ce sont les Facalao eux-mêmes qui m'ont dit comment faire ! Ce n'est pas mon initiatrice qui me l'a montré !". En effet l'indépendance à laquelle accède la femme ayant dansé pour ses Facalao lui permet aussi de s'affranchir de la tutelle de la "femme-chef" qui l'avait aidée au début de sa carrière. Non seulement elle n'a plus besoin de personne mais elle peut devenir elle-même "femme-chef de Facalao". Mais il faut pour cela qu'elle reçoive une sorte d'investiture d'une autre "femme-chef" sur le point de mourir qui la choisit pour successeur. Il n'y a pas nécessairement parenté ou alliance entre ces deux femmes ; des relations de voisinage ou d'amitié peuvent y suppléer. Chaque massif Mofu possède entre une et cinq femmes-chefs mais il n'existe entre elles aucun lien, aucune hiérarchie. Certaines sont plus renommées que d'autres mais nulle ne peut se présenter comme la "cheftaine du massif", encore moins comme la cheftaine d'un ensemble de massifs.

Ces grandes possédées de Facalao ne forment donc pas un véritable collège de femmes-devins comme ailleurs en Afrique. Leur rôle de femmes-chefs consiste essentiellement à guider les nouvelles possédées lorsqu'elles offrent leurs premiers sacrifices. Ce ne sont d'ailleurs

pas les femmes-chefs qui proposent leurs services : c'est le "mbidla" par les cailloux ou la calebasse qui indique à la nouvelle possédée le nom de la "femme-chef" à qui elle doit désormais s'adresser et qui crée donc l'importance de la clientèle de cette femme.

Dernière caractéristique des "femmes-devins" : elles ne peuvent transmettre leurs génies à leurs enfants. Elles nous ont dit qu'à leur mort ceux-ci retourneraient errer en brousse jusqu'à ce qu'ils rencontrent un nouveau fidèle.

Les compétences des femmes-devins par Facalao sont assez restreintes : d'abord elles ne sont consultées que par des gens ordinaires, généralement des proches voisins, et assez peu souvent : une fois par semaine à peu près. Ensuite, elles ne peuvent que déterminer les génies ou les esprits à se concilier pour mettre fin au désordre exposé par le consultant : elles savent analyser les causes et indiquer des remèdes ; elles ne peuvent les fournir elles-mêmes. Enfin elles n'organisent aucune cérémonie, aucun rite pour venir en aide à leurs consultants.

Par ailleurs elles ne tirent de leur état de femme-devin aucune satisfaction : "je ne suis pas contente d'avoir des "Facalao" ! si j'avais pu choisir, je n'en aurais pas voulu ! Puisqu'il n'y a pas moyen de les faire sortir de ma tête, je suis bien obligée de les garder ! Pourtant avec eux je peux être devin, mais ça ne me plaît pas !" nous disait l'une d'entre elles, tandis qu'une autre s'enquerrait auprès de nous de l'existence éventuelle de cachets ou de piqûres pour "renvoyer les Facalao". Ces deux positions résument bien l'opinion des femmes-devins et à plus forte raison des simples possédés.

B. LES DEVINS "MBIDLA"

Toute autre est l'attitude des devins "mbidla". Eux éprouvent de l'amitié et même de l'affection pour leurs génies : "ce sont nos enfants !" disent-ils. Ce n'est pas là le seul trait qui différencie les spécialistes inspirés des femmes-devins par Facalao. Leur statut et leur rôle apparaissent également beaucoup plus importants et beaucoup plus complexes(1).

(1) Nous synthétisons ici les entretiens détaillés avec douze devins "mbidla" et "maharam" : neuf hommes et trois femmes.

Alors que chez les Matakam, leurs voisins, les devins appartiennent presque toujours à des clans de forgerons (1) rigoureusement endogames, la situation varie chez les Mofu de massif à massif. D'Est en Ouest, on assiste à l'apparition d'une liaison entre divination, art de la forge et responsabilité des funérailles ; ces spécialistes étant alors progressivement tenus à l'écart puis castés. Ce fait est sans doute dû à l'influence Matakam : chez les Gemjek et les Duvangar les forgerons peuvent épouser qui ils veulent et ils ne détiennent ni le monopole de la divination ni celui de l'enterrement ; à Durum et Wazan on constate une nette répugnance à épouser les filles de forgerons -- il existe même à Durum un clan spécialisé dans la forge, l'enterrement et la divination (clan d'origine Matakam d'ailleurs) bien que l'on rencontre également quelques devins dans des clans ignorant l'art de la forge. A Masakal, par contre, chez les Mokon, les forgerons exercent seuls la divination ; ils ne peuvent se marier qu'entre forgerons et on éprouve à leur égard une répulsion si vive qu'on ne partage avec eux ni les repas, ni même la bière...(2).

1. Initiation du devin

Forgerons ou non les devins inspirés le sont dès l'enfance, alors que la possession par Facalao est le fait d'adultes. De plus il s'agit d'une possession transmissible en ligne directe : on est devin inspiré de père en fils, de mère en fille. Cependant tant que les parents sont vivants leurs enfants ne peuvent vraiment "avoir tous leurs génies dans la tête". Divers détails montrent pourtant lequel parmi les fils du devin a été élu pour prendre la succession de son père : tout petit, vers 4-5 ans, il a souvent mal à la tête ; il tremble ; quand quelqu'un le prend dans ses bras, il le bat. Le père sait alors qu'un génie "mbidla" est en train de prendre possession de son enfant. Mais il ne s'agit que d'une possession temporaire. "A ce moment là, les génies n'étaient pas encore dans ma tête ; ils venaient seulement de temps en temps" a conclu Derka devin de Duvangar, après nous avoir décrit des symptômes

(1) A.M. PODLEWSKI (op.cit. p.7) remarque : "sur plus de 300 forgerons visités, 79 % pratiquent la divination". Ceci signifie donc que les forgerons sont pour la plupart devins mais n'entraîne pas que les devins soient automatiquement forgerons. Nous pensons éclaircir ce point lors de nos prochaines enquêtes.

(2) Sur la liaison entre le rôle de forgeron et d'ensevelisseur et l'endogamie de ces spécialistes voir A.M. PODLEWSKI op. cit. pp 4 à 9.

analogues. Le père du futur devin se contente de "gronder les génies et l'enfant va bien à nouveau" ; il attend que son fils soit devenu adulte. Pour les devins-femmes, le schéma est le même. Kandulbok, femme-devin du massif Gemjek, nous a ainsi déclaré : "Je suis "maharam" comme ma mère, et comme la mère de ma mère. Quand j'étais toute bébé j'avais déjà mes génies ! je pleurais, je criais ! Il n'y avait pas moyen de m'arrêter !".

Puis vient le signe décisif : une maladie grave. Elle peut intervenir après - cas le plus fréquent - ou avant le mariage du jeune homme ou de la jeune fille. Elle peut être aussi de plus ou moins longue durée : pour Kandawom, devin "officiel" de Durum, cette maladie n'a pas duré moins de trois ans. Enfin elle affecte des formes diverses, maux de tête ou d'yeux, dépérissement, catalepsie même. Tous les devins interrogés font ainsi état d'une maladie, signe du changement qui se faisait en eux. Toutefois ils demandèrent confirmation à un devin-autre que leur père car un devin ne peut interpréter ni ses propres problèmes, ni ceux de ses proches-et ils apprirent que c'était bien les génies "mbidla" qui leur avaient envoyé cette maladie. La maladie en plusieurs cas se doubla de rêves. Pour Mangalay, devin de Durum, il vit ainsi un génie "mbidla" lui remettre unealebasse et des cailloux. Pour Marlamsa, jeune fils de Bletey, l'actuel devin de Wazan, il vit plusieurs fois en rêve les "mbidla" lui dire : "si tu fais comme ton père, nous te laisserons", c'est-à-dire "nous ferons cesser ta maladie". Kandawom, devin de Masakal, eut bien lui aussi un rêve décisif où il se voyait remettre unealebasse, une paille de chorganier pour la frapper et trois cailloux, mais tout en sachant que c'était les "mbidla" qui les lui donnaient, il ne les vit pas en personne. Kandulbok, femme-devin Gemjek, ressentit elle aussi ce mélange de maladie et de rêves. "J'ai su que j'avais les génies en moi parce que j'ai eu une maladie, comme des épines dans tout le corps ! Et en rêve les génies me parlaient : "nous voici !" (1).

Ces manifestations des génies peuvent intervenir avant la maladie : Gilver, jeune forgeron de Durum en passe de devenir devin, a déjà senti plusieurs fois leur présence mais de façon uniquement auditive. La première fois, il y a cinq ans environ, il entendit les génies

(1) Cette association maladie - élection, rêves, présence de génies familiaux se transforment en conseillers ne fait que suivre un schéma général fort répandu, tant en Afrique subsaharienne que dans les autres continents (cf par exemple l'étude de H. FAVRE sur les Mayas, op. cit.).

lui dire : "Nous sommes venus à côté de toi ; nous sommes les enfants des "mbidla". Nous sommes venus pour te demander de faire le "mbidla"; est-ce que tu veux bien ?" Et Gilver répondit "oui, je suis d'accord". Son père était alors vivant ; lui-même était marié et père d'un enfant. Depuis, son père est mort (l'événement vient de se produire) et Gilver attend la maladie qui lui donnera le signal pour franchir la dernière étape : "je ne vois pas encore mes génies mais je les verrai bientôt. Ils sont déjà là. Pour l'instant je ne suis jamais malade ; quand ils viendront me faire du mal, là je ferai mon sacrifice".

La maladie du futur devin, marque en effet le moment où offrir un sacrifice aux génies pour les inviter à se manifester davantage... Deux sacrifices successifs et la présence d'un initiateur sont indispensables. L'initiateur est un devin expérimenté, venu parfois d'un autre massif, mais ce peut être aussi le propre père, la propre mère de l'apprenti-devin. Le premier sacrifice s'appelle, comme pour les possédés de Facalao, "mohurkwey", "commencer". Il comporte l'offrande d'un poulet avec lequel l'initiateur fait le tour de la tête du futur devin en disant "laissez-le !" ou encore "on m'a dit que c'est vous qui avez rendu malade cet homme. A présent laissez-le ! Regardez : il vous a cherché tout ce qu'il vous fallait !". Au cours de son premier sacrifice, Mangalay s'adressa lui-même à ses génies : "Tenez, mes génies "mbidla", puisque vous avez volé dans ma tête, je vous donne cette viande. Quand quelqu'un viendra me voir, dites moi la vérité, ne mentez pas. S'il vient avec un enfant malade, dites moi s'il mourra ou non. Et moi aussi, gardez-moi en bonne santé !". Puis l'initiateur égorgea à moitié un poulet et procéda à l'examen de ses pattes qui fut favorable: la carrière du nouveau devin s'annonçait sous de bons auspices.

Le premier sacrifice marque un nouveau stade dans la formation du devin. C'est à ce moment là que le jeune homme s'il appartient à une famille de forgerons peut commencer à forger pour de bon. "Avant que les génies "mbidla" viennent dans ma tête, j'apprenais seulement à forger" nous a dit l'un d'entre eux tandis que, plus explicite, un autre affirmait : "On ne peut pas forger si on n'a pas de génies "mbidla" dans la tête !". Le père du jeune homme peut aussi l'envoyer faire de petites purifications dans les maison souillées par le "madama" le mal l'impureté (1). Il peut enfin se mettre à "coudre les morts" c'est-à-dire à coudre les peaux dans lesquelles le cadavre est enseveli.

(1) cf. infra p.

Le jeune homme dont le père est vivant commence à ce moment là à avoir un génie "mbidla" dans la tête mais un seul seulement. Comme nous l'a dit Marlamsa, fils de Bletey, "tant que mon père sera vivant, je n'aurai qu'un seul "mbidla" dans la tête ; après sa mort seulement j'en aurai plusieurs !". La présence d'un seul "mbidla" ne suffit à lui donner une totale lucidité aussi ne peut-il tirer les cailloux. D'ailleurs il ne faut pas qu'il essaie : "Si je regardais dans les cailloux avant qu'on m'ait dit de la faire, mon père pourrait mourir car j'aurais l'air de vouloir prendre sa place !" nous a dit le même Marlamsa. L'issue serait semblable si le neveu tirait les cailloux du vivant de son oncle paternel : le principe semble être que deux parents proches ne peuvent être en même temps devins inspirés.

L'ordre chronologique dans lequel les devins-forgerons accèdent à leurs diverses tâches correspond à l'ordre de préférence dans lequel ils les classent : celle qui leur plait le moins et qu'ils n'accomplissent que poussés par la contrainte sociale est l'ensevelissement des cadavres ; viennent ensuite le travail de la forge et la purification des gens ; mais la tâche la plus estimée est la divination, particulièrement à l'aide de la technique réservée aux hommes, la divination par les cailloux. Aussi ayons-nous rencontré des spécialistes qui ne forgeaient plus et n'ensevelissaient les cadavres qu'à l'occasion du décès de grands personnages ; ils laissaient ces tâches à des fils ou des parents plus jeunes, mais gardaient l'exclusivité des consultations divinatoires.

Entre le premier et le deuxième sacrifice s'écoule un délai assez long : il faut d'abord, on l'a vu, que le père du futur devin, devin lui-même, ait disparu. Même s'il est déjà décédé, on compte deux à trois ans. Pour le deuxième sacrifice, appelé encore "membedey har" ou "changer la main", l'initiateur vient à nouveau aider son protégé. Outre le poulet dont les pattes sont bien sûr examinées, une chèvre est cette fois égorgée .

La présence à ces deux sacrifices d'un devin plus âgé et plus expérimenté souvent étranger au massif peut laisser croire à l'existence d'un collège de devins étendant ses ramifications sur tout le pays Hofu. En réalité, comme pour les femmes-devins de Facalao, il n'en est rien. Une fois parvenu à la connaissance de ses génies, un devin ne se distingue en rien d'un autre et ne se reconnaît aucun supérieur. Le lien qui s'est tissé entre initié et initiateur peut se maintenir au long

des années si l'aîné revient assister son cadet à l'occasion du sacrifice annuel particulier aux devins "mbidla", juste avant la Fête des Récoltes. Il n'implique pas une véritable allégeance. Tout au plus cette présence peut-elle s'interpréter comme le signe de la continuité d'une tradition.

2. Les génies de divination : origine, personnalité et présence

A partir de son second sacrifice le devin peut entrer en communication avec ses génies qui ne s'éloignent plus beaucoup de lui et accourent dès qu'il entreprend un travail nécessitant leur aide. Cette présence lui est si familière qu'il en parle très volontiers. C'est ainsi que nous fîmes la découverte de l'existence de ces génies dès notre première mission en pays Mofu où un devin de Durum nous parla spontanément de ses "enfants" et nous expliqua le premier en détail en quoi consistait cette possession.

D'où viennent ces génies ? L'origine proche est simple ; ils viennent aux enfants de leurs parents, passant à sa mort dans leur tête. L'origine plus lointaine est assez vague : l'opinion emportant le plus de suffrages est que ce sont des esprits de devins morts sans descendance.

Etant dans l'intimité de leurs génies, les devins peuvent en parler avec précision. Chacun en a plusieurs ; six hommes par exemple chacun avec son nom pour Kandawom de Durum ; un homme et une femme pour Bletéy de Wazan ; six hommes et quatre femmes pour le vieux Mangalay ; trois hommes et pas de femme pour Kaltsam de Durum. Chacun a sa physionomie : "ils ont toujours le même visage" et son caractère : "l'un est très méchant, les autres non". Ces génies, comme le devin lui-même, vieillissent : "quand j'ai commencé à être devin ils étaient jeunes ; à présent ils sont vieux comme moi, "nous a dit Bletéy. Leur tenue varie : "Autrefois ils ne portaient que la peau de chèvre comme les gens des montagnes. Maintenant que la vie change, ils viennent souvent avec des habits". Selon d'autres devins "ils viennent avec la peau lorsque je dois faire un sacrifice ; autrement avec des habits". Certains pour être agréables à leurs génies leur achètent des habits qu'ils conservent à leur disposition.

Hommes et femmes, les génies ne peuvent pourtant se marier entre eux. "Ils sont comme des frères et des soeurs". Ils ne sont jamais malades. Ils se nourrissent mais n'ont pas besoin de cultiver puisque leur

fidèles leur font des offrandes. Ils partent se promener de temps à autre mais sont toujours là quand le devin a besoin d'eux. Leur présence lui est en effet indispensable : si les génies ne sont pas là le spécialiste ne pourra pas tenir de consultation et le cas échéant il ne pourra pas non plus coudre les peaux pour un mort ni forger. "Mes génies sont toujours à côté de moi. Ils me montrent comment faire le travail. S'ils ne sont pas là je ne peux rien faire ! S'ils ne sont pas contents de moi ou s'ils sont partis en promenade et ne sont plus dans ma tête, je ne peux rien voir !" Il arrive parfois que ce soit eux qui prennent l'initiative des opérations et déclarent à leur fidèles : "aujourd'hui, nous ne répondons à personne ; nous allons forger". "Ils ne veulent pas en effet que le devin "mélange les travaux". S'il tire les cailloux, tâche noble par excellence, il ne peut ce jour là ni ensevelir, ni forger. Aussi les génies conseillent-ils au spécialiste de forger lorsqu'ils savent qu'il ne viendra personne ou seulement des gens de peu d'intérêt. Les devins non forgerons se contentent, eux, d'éviter le travail du mil - couper les tiges, battre les épis par exemple - le jour ils doivent tenir des consultations. Enfin les génies demandent aux devins de ne pas boire de bière lorsqu'ils doivent regarder dans les cailloux.

Qu'entendent les devins par "voir" leurs génies ? Les comparaisons qui reviennent le plus sont celles du rêve ou de la bière de mil. "Quand les génies sont dans ma tête, ils me tournent la tête comme la bière !". Quand ils me parlent c'est comme un rêve". De plus il arrive que les génies envoient des rêves à leur fidèle pour lui demander un sacrifice ou pour lui donner un ordre précis.

Les génies de la divination sont ressentis, parfois même décrits par les devins comme des êtres humains, cependant il semble bien que comme les femmes-devins de Facalao, les devins "mbidla" aient une perception plus souvent auditive que visuelle de leurs génies. Un détail comme le vieillissement des génies par exemple peut s'expliquer uniquement par le changement de la voix.

Toutefois les génies peuvent prendre une apparence animale. Celle-ci, assez surprenante de prime abord, nous a été confirmée par tous les spécialistes sans exception : leurs génies se transforment en essaim d'insectes, "mouches colorées", "guêpes", dans un cas bien précis ;

lorsqu'ils partent à la demande de leur maître rechercher l'âme capturée ou cachée par un sorcier.

Cette présence constante des génies ne se traduit pourtant pas par un comportement anormal du spécialiste. Lorsqu'on assiste à une consultation divinatoire où le "mbidla" interroge constamment à voix haute ses génies (1) on n'a pas l'impression d'avoir affaire à un homme passé dans un état second... Sa voix, ses réactions, ses rires sont normaux. A la différence des femmes-devins de Facalao qui s'identifient avec leurs génies au point de dire "je", "nous", à leur place, les devins "mbidla" se comportent seulement comme s'ils avaient à leurs côtés un conseiller invisible auquel ils se réfèrent constamment et dont parfois ils répètent les explications. "Pendant les consultations le chef de mes "mbidla" s'approche des cailloux et me parle ensuite. Les autres ne montrent les cailloux du doigt, "dit Kandawom de Durum. "Quand je mélange les cailloux, les génies me parlent dans la tête et me conseillent "dis ça ! explique comme ça !". De plus, après la consultation, les devins se souviennent de ce qu'ils ont dit : ils nous ont souvent expliqué ainsi des points obscurs.

Les femmes-devins de Facalao et les devins "mbidla" représentent donc malgré un comportement extérieur identique deux types différents de possession divinatoire. Les premières peuvent être considérées comme en transe - une transe bien modeste - à chaque consultation ; elles ne sont que les médiums des génies. Pour les seconds au contraire il n'y a plus de transe : la possession est un état permanent, donné une fois pour toutes et qui n'empêche pas une certaine lucidité ; le devin raisonne et peut se rappeler ses raisonnements.

Notons à ce propos combien la divination africaine qui déploie une infinie variation de possibilités aussi bien en ce qui concerne les techniques que le statut du devin se prête mal aux essais de systématisation théorique. Toute classification est limitée au cadre des seules sociétés envisagées et difficilement transposable au dehors. C'est ainsi que les distinctions proposées par E. BOURGUIGNON dans une intéressante tentative de synthèse portant sur huit sociétés différentes (2) ne nous

(1) cf supra p.32.

(2) E. BOURGUIGNON : "Divination, transe et possession en Afrique trans-saharienne in "La divination" op. cit. T II pp. 331-358.

sont d'aucun secours pour qualifier les divers états de possession dans lesquels opèrent les devins Mofu. Impossible par exemple de décider si les femmes-devins de Facalao sont en "transe simple" ou en "transe accompagnée de possession", les deux états n'en faisant qu'un en leur cas précis. De toute façon pour les devins "mbidla" il faudrait souligner une association de la possession sans transe et de la "manipulation" - terme désignant chez E. BOURGUIGNON toute forme de divination ayant comme support matériel des objets - association qui ne semble pas avoir été rencontrée par l'auteur dans les huit sociétés sélectionnées (1).

3. Rôle du devin

Après avoir expliqué le mécanisme intérieur de la possession en montrant comment elle était ressentie par les devins eux-mêmes, nous voudrions examiner les divers aspects du rôle des spécialistes "mbidla".

a/ Conseiller des montagnards et du chef de massif.

Leur rôle le plus apparent est d'être le conseiller privé de n'importe quel montagnard désirant les consulter pour les motifs les plus divers. On peut dire que tout Mofu, homme ou femme, est un client en puissance du devin professionnel et qu'il est impossible de rencontrer un montagnard n'ayant jamais eu affaire à lui. Un devin d'âge mûr voit ainsi venir à sa case presque chaque jour au lever du soleil de une à quatre personnes, ce qui lui procure, outre la satisfaction de se sentir indispensable, une aisance appréciable : le grenier d'un spécialiste n'est jamais vide... en effet comme le dit plaisamment un proverbe Mofu : "Ka ma darawa dao day mbidla dow ?" "Rapporte-t-on son mil de chez le devin ?", entendant par là que le devin ne pourra pas ne pas trouver une explication ingénieuse au problème soumis par son consultant afin de lui soutirer du mil en paiement. Les devins sont à la fois avides et habiles, c'est bien connu, aussi citerait-on ce proverbe à celui qui s'ingénie à vous prendre ce que vous avez...

(1) Cette étude pose également un autre problème : celui de la sélection des éléments jugés caractéristiques de la société. Cette sélection qui laisse nécessairement de côté certains traits parvient-elle à donner une image fidèle de la société envisagée ? Cela n'est pas sûr. Parmi les huit groupes ethniques retenus par E. BOURGUIGNON figurent par exemple les Hadjeray, montagnards du Centre Tchad chez qui nous avons effectué quatre missions entre 1960 et 1966. Pour E. BOURGUIGNON "les devins hadjeray sont toujours des femmes" car l'auteur considère que la divination oraculaire est la forme de divination la plus caractéristique de la société. Cependant l'enquête sur le terrain montre que cette forme de divination - qui peut dans quelques rares cas passer par le canal d'hommes "montés" eux aussi par les génies - demeure exceptionnelle ; la divination la plus courante est une divination géomantique aux règles complexes pratiquée uniquement par des hommes.

Toutefois cette confiance du montagnard dans le devin est limitée par une certaine prudence. Il n'est pas rare d'entendre un consultant déclarer qu'il a été déjà voir pour le même sujet un autre devin, parfois sur un autre massif. Il ne retiendra en ce cas que les interprétations convergentes.

Mais la fonction dont le devin tire le plus d'orgueil est celle de conseiller attitré du chef de massif. Celui-ci le consulte en effet beaucoup plus souvent qu'un homme ordinaire puisqu'à chaque fois qu'il doit prendre une décision il le fait monter chez lui. Bien sûr lorsqu'il est sollicité au même moment par un individu ordinaire et par le chef de sa montagne, le devin n'hésitera pas et se rendra à la convocation du chef. Il n'en demeure pas moins que le chef de massif Mofu ne détient pas l'exclusivité des consultations : la divination n'est jamais un art royal.

Chez les Mofu, aucune phase du travail de mil ne peut se faire avant que le chef en ait donné le signal. Semailles, sarclage, récolte, battage, enfin engrangement commencent généralement sur les plantations du chef avant de pouvoir être entamés par un individu ordinaire ou éventuellement se terminent chez lui, de toutes façons avec l'aide symbolique de toutes les familles du massif. Mais le chef lui-même ne convoque ses travailleurs ou ne fait crier que le moment de tel travail est venu que s'il s'est assuré grâce à une consultation des cailloux que la date fixée sera propice.

C'est le chef de massif encore qui fixe la date des grands sacrifices collectifs : fête de coupe du mil ou "Zom Erlam", "bière de Dieu", grande fête des récoltes ou "Mogurlom", sacrifice quadriennal du taureau claustré ou taureau "maray". En réalité on peut dire que c'est le devin qui a ce privilège puisqu'il est à nouveau consulté et que s'il découvre dans les cailloux que tel ancêtre, tel génie doit d'abord être apaisé, il peut retarder les cérémonies de plusieurs jours, voire plusieurs semaines comme nous avons eu l'occasion de le constater à nos dépens... Il joue ainsi mais de façon indirecte un rôle important sur le plan religieux apparaissant comme le véritable interprète des esprits de l'au-delà, qu'il décrit et met en scène de façon vivante, souvent même amusante pour l'observateur étranger. C'est vraiment un spécialiste du sacré qui se meut avec aisance dans le domaine surnaturel.

b/ Magicien et guérisseur anti-sorcier.

Ce rôle religieux devient plus explicite lorsque le devin s'oppose à l'action du sorcier. Sans doute le véritable adversaire du sorcier est-il, on l'a vu, le voyant "klen", mais celui-ci ne peut agir que secrètement, au contraire la lutte du devin - spécialiste est ouverte. Chacun peut avoir recours à ses services. Il apparaît alors comme un véritable magicien anti-sorcier, une sorte de guérisseur spécialisé dans les maladies causées par la sorcellerie.

Les Mofu pensent en effet que tout homme possède au moins deux âmes : l'une est visible et se déplace en même temps que son possesseur ; c'est l'ombre portée, ombre qui peut parfois dédoubler, voire se diviser en trois parties et qui disparaît, disent les Mofu, au moment de la mort. Selon eux un cadavre ne laisse pas d'ombre et le fait serait vérifiable. A vrai dire, il ne l'est pas si facilement car lorsqu'au bout de deux jours le défunt est sorti de sa maison et assis pour présider une dernière fois ce qui se passe chez lui, il est installé à l'ombre. Et quand l'ensevelisseur hisse le cadavre sur ses épaules et part en courant vers la tombe, il ne le fait que lorsque le soleil vient de se coucher...

L'autre âme, "mejek", est la plus importante. "C'est elle qui, après la mort, devient un "kuley", c'est-à-dire un être sacré, un des esprits qui, de la salle des greniers, veillent sur leur descendant(1). C'est à cette âme, située tout partout dans le corps, diffusée en lui, peut-on dire, que s'attaquent les sorciers. Pour tous elle est invisible sauf pour eux. Il n'est pas lieu ici de décrire en détail l'activité des sorciers. Indiquons simplement que l'âme ayant la propriété de quitter temporairement le corps pendant le sommeil peut rencontrer durant la nuit des sorciers faisant leur ronde eux aussi sous la forme de leur "mejek". Ces mauvaises rencontres peuvent également se produire de

(1) A cette conception de l'âme, principe multiple à la fois visible et invisible, les Gemjek et Zulgo en ajoutent une autre, celle du double, ignorée absolument des Duvangar - Durum - Wazan. Selon eux toute créature humaine possède sa réplique exacte dans le ciel, toutes deux procédant de la même vie, la partageant en quelque sorte. Chaque homme a donc son double dont toute action effectuée dans le ciel est immédiatement répercutée par le vivant qui ne fait en somme qu'imiter scrupuleusement son autre lui-même. "Le jeune homme qui épouse une femme le fait parce que son double épouse là-haut le double de sa femme". En effet l'initiative de tout acte vient du double invisible : "tout commence là-haut dans le ciel". On retrouve des idées assez semblables sur le double chez les Muktele étudiés par B. JUILLERAT (op. cit. cf. pp. 42-43).

jour alors pourtant que corps et âme sont bien unis : si l'on se promène souvent on rencontrera tôt ou tard, disent les Mofu, un sorcier transformé en animal (serpent, panthère ou mouton), parfois en arbre, ou encore en tourbillon de poussière. Le sorcier capte alors l'âme de l'imprudent, à l'insu de celui-ci bien sûr. Dans un premier temps il ne la mange pas : il la cache seulement dans un endroit à lui, arbre, trou, cailloux, l'enterrant parfois dans le lit d'un cours d'eau à sec. La victime souffre mais ne meurt pas puisque son âme n'a pas été mangée. Elle s'aperçoit toutefois de l'action néfaste d'un sorcier si elle maigrit très rapidement ou si elle a une grande plaie qui ne veut pas guérir.

Cette plaie peut encore être causée par un sorcier mais agissant cette fois de façon différente : il ne s'attaque plus à l'âme mais insuffle dans le corps de sa victime des cailloux, des os, des morceaux de fer et d'autres substances. On nous a cité le cas récent d'un gendarme envoyé sur le massif de Durum, à qui un sorcier aurait mis un caillou dans le bras pour se venger de mauvais traitements. Le sorcier peut aussi déposer des morceaux d'os dans le ventre d'une femme ou les reins d'un homme si bien qu'ils ne pourront plus avoir d'enfants ; il peut mettre également de la terre ou du sable dans les yeux de son ennemi pour le rendre aveugle. Enfin il peut nuire à quelqu'un en lui volant un peu de lui-même : rognures d'ongles ou de cheveux, fragment de peau ou de vêtement, objets divers grâce auxquels il aura prise sur le propriétaire lui-même qui tombera malade ou sera frappé d'impuissance.

Une dernière façon de nuire du sorcier est assez particulière : cette fois il n'attaque plus l'homme directement mais il cherche à attirer sur lui la maladie en enterrant dans sa maison - vérandah d'entrée, chambre à coucher ou, pire, salle des greniers - des substances impures visibles - matières fécales par exemple - ou invisibles qui la souilleront : l'impureté ainsi dégagée empêchera les ancêtres de protéger la case et les maladies s'abattront sur la famille.

Dans tous les cas de maladie persistante le patient va trouver un "mbidla" qui détermine d'abord s'il y a vraiment là l'action d'un sorcier et diagnostique en ce cas la cause exacte de la maladie : âme cachée, vol ou présence de corps étrangers qu'il voit distinctement. Il renvoie alors le malade à un autre confrère car jamais il ne peut guérir la maladie qu'il a reconnue. Lui-même sera parfaitement capable de se transformer en "medecine-man" le cas échéant mais à la demande d'un autre devin.

Pour rendre la santé à son malade le spécialiste a le choix entre plusieurs moyens : il peut d'abord utiliser l'action directe visible : il attire le mal à l'extérieur en suçant la partie douloureuse et en recrachant des substances présentées comme l'essence de la maladie. Nous avons ainsi assisté à une séance de guérison où une femme "mbidla" aspira longuement la joue d'un patient et cracha des tortillons noirâtres à l'aspect vermiforme ; à la suite de quoi le patient se déclara soulagé. Le spécialiste peut aussi enlever à distance les principes mauvais volés par le sorcier. Cette fois il réclame l'aide de ses génies qui sous forme de "guêpes" partent à leur recherche et les rapportent au "mbidla", redonnant par là même la santé au patient. Là encore nous avons assisté à une de ces opérations, appelée "mekeley megildey" ou "enlèvement des choses cachées" : le consultant, stérile depuis douze ans de mariage, avait appris d'un autre devin qu'un sorcier ennemi l'avait "noué" et qu'il lui fallait se faire "désenvouter". Au cours de la séance coupée d'exhortations aux génies : "venez ! rapportez tout ça vite !" apparut subitement dans unealebasse de bière placée à l'écart un petit paquet contenant des fragments divers : le sorcier avait dû céder au spécialiste et les génies "mbidla" venaient de lui arracher ce qu'il avait volé depuis si longtemps. Le paquet fut remis au patient par le spécialiste qui s'assura du succès de sa cure en tuant un poulet. Les pattes révélèrent que toutes les "choses cachées" étaient revenues au complet et que le consultant engendrerait bientôt une fille.

Lorsque c'est à l'âme que se sont attaqués les sorciers, le spécialiste a d'abord recours à son grand remède : le "mejevel", l'euphorbe. Il en coupe de petits morceaux dans de l'eau ou de la bière que boit le malade. La présence de cette euphorbe agit suivant un processus assez peu clair ; elle colmate l'âme à l'intérieur du corps semble-t-il. On peut d'ailleurs aussi la porter sur soi pour prévenir l'action du sorcier. Le spécialiste peut encore masser le corps du malade avec une substance animale, de la graisse de chèvre le plus souvent, dans laquelle il fera passer le mal du corps du malade, opération à laquelle nous avons aussi assisté. Le "mbidla" guérit enfin par simple friction : une femme ne parvenant pas à accoucher, frottée par lui à main nue cette fois, accouche ensuite normalement.

Ces onctions, ces administrations de plantes pourraient faire considérer le spécialiste comme un guérisseur, un véritable médecin tra-

ditionnel. En réalité il n'en est rien : le "mbidla" n'a aucune connaissance botanique en dehors des euphorbes qu'il utilise d'ailleurs beaucoup plus comme des talismans que comme des remèdes aux propriétés précises. Le "mbidla" ne joue un rôle médical que lorsqu'il s'agit de maladies extra-naturelles. Pour toutes les autres affections, bronchite, dysenterie, maladies infantiles, abcès et fractures diverses - qu'ils savent fort bien discerner et nommer - les Mofu vont trouver un "ndo sidem", un "homme de remèdes", chacun possédant sa spécialité - secret souvent transmis de père en fils - à laquelle il n'attribue aucun caractère inspiré.

Dans les cas précédents de guérison par le "mbidla" l'âme avait été seulement endommagée, mais lorsqu'elle a été volée et cachée le spécialiste s'en remet à ses génies en leur confiant la mission de "meki mejek", rappeler l'âme. Les génies encouragés par le devin : "ça y est! ne la laissez pas !" sont censés poursuivre l'âme, la capturer et la rapporter dans unealebasse pleine d'eau avec laquelle le spécialiste masse ensuite longuement le patient : "l'âme revient alors dans le corps".

c/ Purificateur

Le spécialiste peut enfin enlever d'un seul coup le mal qui contamine toute une famille : averti par ses génies de sa localisation précise, il vient solennellement creuser une certaine portion du sol de la maison ou des champs et met de côté la terre enlevée qu'il jettera à part, éventuellement il enferme dans le trou ainsi formé des fragments d'épineux qui retiendront à l'intérieur les bribes de "madama", d'impureté, qui lui auraient échappé ; enfin il verse de la bière à l'intention des ancêtres et referme le tout. La cellule familiale, l'"ay", est grâce à lui remise sous la protection directe de ses ancêtres.

Le passage en revue des activités du "mbidla" montre quelle place essentielle il occupe dans la société Mofu : aussi bien sur le plan religieux que sur le plan social il est indispensable. Cependant son statut est assez mal défini. Faut-il en conclure que son insertion dans la société Mofu est relativement tardive et que celle-ci a connu un stade où la divination n'était pas spécialisée ? D'autres indices donnent à le penser.

Quoiqu'il en soit l'expert en divination est un rouage essentiel de la société actuelle. Il ne s'ensuit pas que sa situation soit uniquement privilégiée. Le "spécialiste inspiré" par sa position aux charnières du visible et de l'invisible, du pur et de l'impur, est un être ambigu

suscitant respect sans doute mais aussi crainte, crainte alliée parfois à une sorte de répulsion, surtout lorsque le "mbidla" ajoute à ses fonctions de devin celles de forgeron et d'ensevelisseur. Aussi, sur aucun massif, ne peut-on rencontrer de devin dans le lignage du chef.

o

o

o

IV MOTIFS ET INTERPRETATIONS DES CONSULTATIONS

Pour un observateur étranger assistant à des consultations divinatoires le premier problème à résoudre est technique : il s'agit de décomposer et comprendre le procédé employé. Mais cette étude limitée ne saurait lui faire oublier l'autre intérêt de ces séances : elles révèlent de façon spontanée, sans qu'on ait à poser de questions - ces questions qui parfois assimilent fâcheusement l'enquête ethnologique à l'accouchement au forceps - les préoccupations et les motifs d'inquiétude des Mofu.

A INVENTAIRE DES MOTIFS DE CONSULTATION

Cet inventaire est déjà en lui-même significatif : R. BASTIDE souligne dans une stimulante étude présentant le sens profond de la divination et sa place, dans les sociétés traditionnelles et industrielles, (1) que la divination repose sur un premier principe, celui de la classification : les événements de la vie individuelle même si leur suite est apparemment aléatoire "peuvent être classés en un certain nombre de catégories qui ne sont pas en nombre infini". Aussi en exposant les types de problèmes posés par les Mofu à leurs devins serons-nous amenée à une systématisation déjà révélatrice de la société.

Remarquons au départ que les techniques Mofu correspondent à une certaine spécialisation. Alors que la divination par la paille ou le poulet répond le plus souvent à des questions concernant l'avenir, la divi-

(1) R. BASTIDE : "La connaissance de l'événement" in "Perspectives de la sociologie contemporaine" PUF 1968 - pp 159-168.

nation par les cailloux, celle par la calebasse et les haricots se préoccupent plus généralement de trouver une solution ou une explication à des faits en train de se passer, ou même des faits passés. La distinction n'est pas absolument rigoureuse mais elle est assez nette.

On voit donc que chez les Mofu, comme chez bien d'autres peuples africains, la divination n'est pas nécessairement tournée vers le futur. Elle est plutôt orientée vers l'inconnaissable et peut être considérée comme un moyen de connaître ce qui est caché. Elle dévoile aussi bien ce qui s'est produit ou est en train de se produire que l'avenir proprement dit. On peut même avancer que la divination Mofu se préoccupe surtout de l'avenir dans la mesure où il permet de remédier à des difficultés présentes.

Par ailleurs on remarque que les différents procédés divinatoires se relaient assez souvent les uns les autres. L'homme dans l'embarras commencera par exemple par jeter des pailles ; des pailles il passera au poulet puis il se décidera à consulter le devin par les cailloux s'il n'arrive pas à se faire une opinion claire sur l'action à mener.

Quels sont les problèmes que les Mofu cherchent à résoudre par la divination ? Entre les problèmes précis concernant l'avenir on peut distinguer ceux qui nécessitent une consultation spéciale, problèmes laïques en quelque sorte, de ceux qui sont posés à l'occasion de sacrifices. Parmi les premiers nous avons relevé surtout celui de la construction d'une maison. Il est toujours posé par l'intéressé lui-même au moyen d'un poulet. Le vieux Nduoger de Wazan, désirant abandonner sa maison sur la montagne pour s'installer en plaine aux côtés de ses fils déjà descendus, tua un poulet en lui demandant : "l'emplacement auquel je pense est-il bon ? y resterai-je en bonne santé avec ma femme ?". Les pattes du poulet adoptèrent une position favorable (1) et Nduoger habite en plaine depuis deux ans. La question posée peut simplement être : "le fils aîné sera-t-il en bonne santé en reprenant la case de son père ?" C'est là un des principes du droit Mofu : l'aîné hérite de la maison et de la plus grande partie des champs paternels. La question paraît donc être pure formalité. En réalité l'homme est prêt à laisser la case paternelle

(1) cf. supra p.20.

à l'un de ses frères si, à diverses reprises, le poulet ne tombe pas comme il faut, et on nous en a cité un exemple. Mais le plus souvent, on se contente de renouveler la demande après quelque temps - et éventuellement après l'offrande de sacrifices indiqués par le "mbidla" - jusqu'à ce que le poulet tombe bien.

Un autre problème purement personnel est celui de l'achat d'un boeuf à l'occasion de la fête des récoltes "Mogurlom" ou du grand sacrifice quadriennal aux ancêtres, le sacrifice "Maray" : un Mofu veut savoir si c'est à tel marché ou à tel autre qu'il doit acheter l'animal, si le boeuf acheté ne se montrera pas rétif, si sa conduite jusqu'à l'étable par les petits chemins escarpés de montagne sera possible - il arrive qu'un animal se casse la patte et qu'il faille l'abattre - enfin s'il mangera bien pendant les mois de sa claustration et atteindra heureusement le jour du sacrifice. A toutes ces questions la divination par le poulet permet de donner une réponse simple.

Autre question concernant l'avenir, celle du mariage. Le schéma traditionnel prévoit en effet que lorsqu'une jeune fille entre pour la première fois chez son mari - parfois c'est encore une petite fille et elle vient seulement "attacher le mariage" - elle reste enfermée sous la surveillance de deux gardiennes dans la case-chambre à coucher jusqu'à ce que les vieux du clan de son mari égorgent un poulet pour en augurer l'avenir de cette union. Le jeune mari peut assister à cette consultation qui, nous a-t-on dit, indique la volonté des ancêtres, tout particulièrement celle du père défunt du père du nouveau marié (s'il s'agit d'un premier mariage le jeune homme n'a alors guère plus de 18 ans et est généralement assisté de son père). La nouvelle mariée, elle, reste enfermée et entend seulement les vieux discuter. Un envoyé ira prévenir les parents de la mariée de l'issue de la consultation. Si la position adoptée est franchement néfaste le mariage n'aura pas lieu sauf si "le garçon tient vraiment à sa fille" : il essaiera alors de fléchir la volonté des ancêtres par des sacrifices indiqués par le "mbidla" au cours d'une consultation spéciale. Mais le plus souvent il n'ose pas braver cette opposition formelle et laisse les siens renvoyer la jeune fille dans sa famille : plusieurs cas de retour de la mariée nous ont ainsi été cités. Cependant les positions nettement défavorables n'étant qu'une minorité il reste une riche gamme d'interpré-

tations possibles permettant de bien augurer de la fécondité, la durée, bref le bonheur de cette union.

Il arrive souvent qu'en cas de maladie on cherche à savoir par les pattes du poulet si une issue fatale est à craindre. La famille peut ensuite, dans un second stade, consulter le devin par les cailloux afin de connaître avec précision les causes de la maladie et déterminer les moyens de la faire cesser.

Mais la plupart des questions concernant l'avenir sont posées à l'occasion d'un sacrifice personnel. La position du poulet a alors deux significations. D'une part elle dit si le sacrifice est accepté par l'esprit auquel il est offert - la consultation concerne alors le temps présent - d'autre part elle laisse augurer de la santé et la prospérité du sacrificateur.

Lors de sacrifice de jumeaux auxquels nous assistions l'examen des pattes des poulets permit d'affirmer que les jumeaux étaient satisfaits et que les récoltes de leurs parents seraient excellentes. A un sacrifice familial offert à l'esprit de l'arrière - arrière-grand-père, le "mbolom a mambo" - qui dans chaque maison joue le rôle de dieu lare chargé tout particulièrement d'en surveiller la porte (1) - le sacrificateur exposa ainsi les motifs de son interrogation : "mon "mbolom" garde-moi des sorcières et fais-moi trouver beaucoup de mil ! que mon enfant épouse une autre femme et que je trouve beaucoup de choses !". Mais la position des pattes ne donna qu'une réponse à demi favorable : oui pour la santé, non pour la richesse... Le poulet tué au moment des sacrifices d'intronisation du devin a également pour mission de dire si le futur devin trouvera succès et prospérité dans sa tâche et si ses génies "mbidla" accepteront son offrande. De même lors des sacrifices aux génies Facalao, le sacrificateur peut savoir par la position du poulet si les génies "mangeront" ou non la nourriture présentée. Avant les semailles, chaque cultivateur se doit d'offrir un sacrifice à l'esprit qui veille sur ses champs et qui y possède un autel : de la position des pattes du poulet sacrifié il en déduira l'abondance de sa récolte.

(1) cf. infra p. 64.

Tous les problèmes évoqués jusqu'ici sont des problèmes strictement personnels. En certains cas pourtant la réponse cherchée dans la position du poulet sera valable pour un groupe social, un clan par exemple, ou même pour tout le massif. Ainsi nos vieux informateurs nous ont-ils signalé qu'autrefois avant de procéder à une des fréquentes incursions guerrières chez les voisins - Mofu et non-Mofu - le chef de massif faisait toujours tuer un poulet : suivant la position des pattes l'expédition avait lieu ou était repoussée, voire suspendue. De même avant les chasses collectives précédant les premières pluies - autrefois très fructueuses paraît-il, aujourd'hui décevantes du fait de la dense implantation humaine - l'examen des pattes montrait si le jour était ou non bien choisi. Enfin l'allumage des hauts-fourneaux ne se faisait pas si les pattes du poulet n'adoptaient pas une position favorable.

Nous avons même trouvé dans les archives du Cameroun un rapport de tournée militaire - de 1929 - où le lieutenant commandant le détachement n'avait pu, malgré un "accueil cordial de la population" rencontrer le chef de massif de Duvangar : celui-ci dans son embarras l'avait fait attendre tandis qu'il faisait égorger un poulet . "Le poulet avait encore répondu "non" et sans explications !" notait, furieux, le chef de détachement qui, en partant, avait fait brûler plusieurs cases (1). En ce cas précis c'était la conduite de tout un massif vis-à-vis de l'étranger qui avait été déterminée par cette consultation du poulet.

Avec l'instauration d'une administration centralisée étrangère - et sa principale conséquence l'obligation de paix entre voisins - c'est seulement à l'occasion de sacrifices ayant valeur pour un clan ou pour le massif que le poulet égorgé permet d'augurer de l'avenir d'un groupe. Ainsi en décembre 1969 nous assistions au sacrifice quadriennal offert en commun par tout un clan à ses ancêtres. La position du poulet mort permit aux vieux d'affirmer d'abord que les ancêtres étaient satisfaits que la périodicité du sacrifice ait été maintenue - dans certains clans elle se perd - et donc qu'ils acceptaient les offrandes : il fallait tuer sans hésiter le mouton acheté avec la contribution de tous.

(1) "Rapport de tournée du Lieutenant BELMONDO : 14 - 21 février 1929 - Archives Nationales du Cameroun - Yaoundé,

La position du poulet signifiait aussi succès et abondance. S'adaptant aux temps nouveaux les vieux déclarèrent : "c'est très bien ! Tous, nous avons cultivé du coton : ce poulet nous montre que nous allons gagner beaucoup d'argent au marché de coton de cette année ! (1)".

Lorsque les sacrifices sont offerts chez le chef de massif, le poulet montre cette fois si la montagne toute entière connaîtra la prospérité : ainsi durant les sacrifices de demande de pluie de mai 1969 auxquels nous étions présente le poulet permit de prédire des pluies irrégulières et violentes. De même les sacrifices offerts chaque année aux génies de montagne, "mbolom ma ngwa", sont l'occasion de voir si les maladies s'abattront ou non sur le massif.

Cet inventaire des questions portant sur l'avenir ne doit pas faire oublier que les consultations divinatoires privées concernant le présent ou le passé proche sont encore plus nombreuses. Cette fois nous retrouvons le deuxième principe de la divination relevé par R. BASTIDE (2) celui de "signification", qui veut que tout ce qui arrive ait un sens, qu'il faudra déchiffrer. "En effet", souligne l'auteur, "il n'y a pas de hasard, c'est-à-dire d'irrationnel : l'irrationnel disparaît dès que l'on a trouvé les lois ou la codification de l'événementiel". Les Mofu eux aussi pensent que la réalité quotidienne sera "décodée" par le devin.

Le signe qui déclanche leur inquiétude est presque toujours une catastrophe : fuite ou maladie d'un boeuf, sécheresse ou mauvaise croissance du mil, maladie, avortement, stérilité, folie, incendie de la case, mort enfin : un décès peut et doit toujours être expliqué. Il s'agit là de malheurs survenant à l'intérieur d'une famille déterminée mais certains peuvent prendre une plus grande ampleur et s'étendre à tout le massif : sécheresse, rixes violentes, épidémies enfin.

B. INTERPRETATION DES CONSULTATIONS

Si les motifs des consultations sont déjà intéressants en eux-mêmes, l'interprétation en est encore plus riche, spécialement celle des consultations concernant le présent ou le passé proche. Cette fois les liens de cause à effet sont mis en évidence par les consultants éventuellement mais surtout - et très longuement - par le devin. Aussi

(1) La culture du coton a été introduite en pays Mofu à partir de 1961.

(2) R. BASTIDE op. cit.

l'analyse des consultations divinatoires nous révèle -t-elle, par le dedans peut-on dire, la spécificité des croyances Mofu.

On remarquera que ce sont les diverses divinations inspirées qui offrent le contenu le plus riche d'enseignements pour l'observateur étranger. En effet les divinations par la paille et par le poulet n'aboutissent chacune qu'à une figure dont les commentaires, si ingénieux soient-ils, n'excéderont pas quelques minutes. Au contraire les divinations inspirées, spécialement celles qui s'accompagnent de "manipulation" - par les cailloux et par les haricots - instaurent un long dialogue entre le devin et ses génies et aussi entre le devin et le consultant. Ce dialogue s'appuie le cas échéant sur les signes tangibles que sont la position des cailloux ou des haricots, signes qu'il faut rapprocher ou éliminer et de toutes façons expliciter à l'intention du consultant.

La gamme des interprétations proposées n'est pas indéfinie. Leur passage en revue confirme bien la remarque de R. BASTIDE selon qui toute société possède sa propre "formalisation", "celle des "contenus" même des coups divinatoires" (1).

Cette "formalisation" est si bien établie que souvent, surtout dans une consultation traitant d'événements déjà survenus, c'est le consultant qui propose au départ au devin une ou plusieurs raisons, se plaçant ainsi spontanément dans un système fermé d'explications divinatoires. Un jeune serviteur du chef de Wazan désirant savoir pourquoi il souffrait de fréquents maux de ventre précisait au devin : "Regarde bien dans les cailloux ! Pourquoi ai-je mal comme ça ? Est-ce à cause de mon père ? ou à cause du génie du quartier ?".

1. Action, personnalité et rôle des ancêtres

On est dès l'abord frappé de constater que c'est à la colère des esprits familiaux que les devins attribuent le plus souvent les malheurs exposés par leurs consultants. Ainsi peut-on se faire une idée assez précise de la personnalité de ces esprits, de la hiérarchie qui existe entre eux, enfin du rôle qui leur est reconnu.

Nous avons déjà vu (2) qu'avant de commencer une consultation les devins énumèrent les esprits auxquels le consultant rend un culte ; dans

(1) R. BASTIDE op. cit.

(2) cf. supra pp. 25 , 34 , 38.

la divination par les cailloux, chacun d'eux est même représenté par une pierre, une "chambre" spéciale.

a) Nature du culte des ancêtres

Le culte des ancêtres est en effet poussé très loin par les Mofu (1) : un homme adulte rend un culte non seulement à son père, mais aussi au père de son père, et à ses ancêtres paternels situés trois, quatre et cinq générations au-dessus de la sienne. L'esprit du père est appelé "baba" du même terme que celui dont l'homme désignait son père de son vivant. Par contre le père du père est appelé "magamza", et cette fois ce nom ne s'applique qu'à l'esprit d'un grand-père défunt.

Le père du père du père est désigné par la périphrase "mbolom mavom kuley" ou "esprit à côté des autres". Ces trois esprits, auxquels il faut adjoindre le ou les "gaola kuley" ou "jeune esprit" représentant un ou plusieurs frères du père décédés sans enfants, et la "may baba" ou mère du père se trouvent rassemblés dans la salle des greniers. Chacun possède son propre autel dont l'apparence extérieure est codifiée par l'usage : au père un petit pot sans ornement, si le chef de case est fils aîné, au "gaola kuley" une pierre plate etc... La salle des greniers constituant le cœur de l'habitation Mofu - où un étranger, surtout un non-montagnard, n'est jamais admis à pénétrer - ces cinq esprits familiaux sont les plus importants ; ce sont eux qui surveillent directement la conduite des habitants de la case. Dans la cuisine de la première femme réside encore l'esprit de la propre mère du chef de famille qui est séparée dans la mort de la mère de son mari (2) comme elle l'était dans la vie. Enfin, juste à l'entrée de la case, au-dessus du linteau de la porte, se trouve l'autel du "mbolom a mambo", ou "esprit de la porte" représentant le père du "mbolom mavom kuley", ancêtre paternel situé quatre générations au-dessus du maître de maison.

(1) Nous exposons ici les grands traits du culte des ancêtres à Duvangar - Durum - Wazan qui présente des différences assez sensibles avec celui qui est rendu sur les massifs de Gemjek - Méri - Mboko - Zulgo.

(2) La belle-fille a en effet avec ses beaux-parents, ses "mesey", beau-père surtout mais aussi belle-mère - des relations de respect matérialisées par une communication réduite et codifiée. Lorsque bru et belle-mère cohabitent, chacune a sa propre cuisine, son ou ses propres greniers (cf. supra p. 32)

Ce culte des ancêtres ne s'arrête pas aux esprits honorés dans la case. L'esprit du père du "mbolom de la porte", ancêtre paternel de la cinquième génération donc, possède encore un autel mais cette fois situé au milieu des champs du chef de case. On l'appelle "mbolom a meli do" ou "esprit du champ de mil". Toutefois cet esprit est déjà bien éloigné de son descendant, aussi ne figure-t-il qu'exceptionnellement dans les consultations, lorsqu'on soupçonne qu'il pourrait avoir un rôle à jouer dans l'événement que l'on cherche à expliquer.

Pour les Mofu tous ces esprits habitent véritablement la maison ou la terre de celui qui leur rend un culte, chacun à l'endroit où se trouve son autel, qui constitue en quelque sorte son poste d'observation.

b) Personnification des ancêtres.

Parmi ces esprits celui qui joue le rôle le plus important est incontestablement le "baba", le père. En effet il est censé commander les autres esprits de la salle des greniers, non seulement parce qu'étant le plus proche par le sang du maître de maison il le représente le mieux, mais aussi parce qu'il montre plus de réflexion que les autres esprits. C'est lui qui les empêche par exemple d'être trop exigeants. A un homme cherchant la raison de la maladie de son fils, le devin répondit ainsi : "Ton fils est malade parce que ton père est parti de la salle des greniers. Il l'a quittée en voyant que tu ne lui offrais rien. Comme tu l'as abandonné, lui aussi il t'abandonne; il ne te protège plus : il se repose; il te regarde. Il est sorti dehors ; il est seul et s'ennuie ; il écorce des tiges de mil. Comme leur chef n'est plus là, les autres esprits font tout ce qu'ils veulent. Ils demandent beaucoup de nourriture sans réfléchir et ils rendent malade ton enfant parce qu'on ne leur en donne pas. C'est surtout la mère de ton père qui fait cela ! A cause d'elle, ton enfant a beau manger , il maigrit !".

Ce texte montre bien de quelle façon les esprits familiaux sont personnifiés. Leurs réactions, leurs occupations sont presque celles qu'ils avaient de leur vivant. Les Mofu les voient sous une apparence mystérieusement humaine. Un devin ne parlait-il pas des "mains" de "l'esprit du champ de mil" mécontent du sacrifice qui lui avait été offert, mains avec lesquelles il maintenait fermées celles du consultant et l'empêchait de s'enrichir ? Impossible donc pour lui de saisir la richesse, le mil ou les chèvres. Un autre devin parlait de même de l'esprit de la mère défunte qui avait chassé l'enfant du consultant hors de la case de son père : "Elle l'a rejeté et mis à la porte. C'est

pour cela qu'il est malade !". Une femme-devin expliquant que les ennemis du consultant venaient du grand-père défunt, le "magamza", déclarait : "Je vois le "magamza" qui hésite. Il a son bâton en mains mais il se demande : "Faut-il les tuer ou leur faire seulement mal aux yeux ?". Un autre devin montrait encore comment le défunt avait été "serré au cou" par une coalition des esprits familiaux.

Habitant les mêmes lieux, ces esprits peuvent en effet se parler ; ils se concertent pour nuire à leurs descendants lorsqu'ils sont irrités par leur conduite. Les devins montrent souvent un des esprits familiaux prenant l'initiative d'une maladie et invitant les autres esprits à agir avec lui. Inversement ils peuvent se désolidariser : les devins expliquent parfois comment un des esprits a pris la défense du chef de la case et tenté de le soustraire à ses compagnons. "Pour l'instant, tu es encore un peu protégé par ton père défunt, sinon tu serais déjà tué !".

C) Irritabilité des ancêtres.

En effet les devins insistent beaucoup plus souvent sur la sévérité des ancêtres - on serait tenté de dire leur cruauté - que sur leur clémence. La mort a changé la personnalité des défunts. Ils sont désormais devenus des censeurs redoutables guettant la moindre défaillance de leurs descendants qu'ils punissent de maladie, parfois de mort. Combien de fois n'avons-nous pas entendu le devin déclarer : "le père, (ou la mère du père, ou tout autre esprit) dit "oui, c'est moi qui l'ai tué !" ou tout au moins" "c'est moi qui ai envoyé cette maladie", ou encore "c'est moi qui ai mis le feu à la case !".

Pourquoi donc les esprits se fâchent-ils contre les vivants ? Les causes de leur colère sont multiples ; elles sont parfois surprenantes. Elles permettent en tout cas de préciser le rôle des ancêtres et aident à comprendre ce qui pour les Mofu est faute. Ces fautes, nous le verrons, ne sont pas seulement des fautes personnelles, mais aussi des fautes contre la collectivité, la famille surtout, et éventuellement le clan.

Les esprits se fâchent d'abord, comme on pouvait s'y attendre, lorsqu'ils n'ont pas reçu de sacrifice depuis longtemps. La maladie qu'ils envoient alors est un rappel à l'ordre : dûment nourris ils laisseront le malade guérir ou tout au moins arrêteront de frapper la

cellule familiale. Ils peuvent aussi être jaloux de voir que tel esprit à côté d'eux reçoit de la nourriture et eux rien. La stérilité d'une femme s'expliquait ainsi par la colère de sa mère défunte qui n'avait pas eu son sacrifice à elle depuis bien longtemps : "Ta mère dit : "je veux ma chèvre ! pourquoi ma fille ne pense-t-elle pas à moi ! ". Ou bien les ancêtres peuvent réagir de façon violente devant une offrande trop modeste. C'est ainsi que le chef de Wazan alarmé par la mort successive de plusieurs de ses enfants apprit du devin que ses ancêtres avaient été vexés de ce qu'il leur avait offert un unique taureau "maray" lors du sacrifice de 1968. En tant que chef de massif il se devait de sacrifier plusieurs bêtes...

En effet les ancêtres accordent une importance toute particulière à ce sacrifice "maray". Ils veulent qu'on le leur offre et qu'à peine le "maray" célébré, leur descendant achète immédiatement un veau et le mettent à l'engrais pour quatre ans. La vue de l'étable vide les révolte et ils le font savoir. Un homme vint un jour consulter pour son frère aîné, si gravement malade qu'il ne pouvait se déplacer. Le devin repéra immédiatement que les chambres "viande", "étable" "boeuf" étaient affectées du même signe défavorable. En questionnant le consultant il apprit que les deux frères avaient bien acheté en commun un veau en vue du "maray" mais... qu'ils l'avaient vendu ensuite d'un commun accord. L'aîné n'ayant pas fini de payer la dot de sa seconde femme et menacé de se la voir arracher avait acheté un bouc pour ses "mesey", ses beaux parents, et le plus jeune sommé par un autre devin d'offrir une chèvre pour obtenir la guérison de la mère et de sa femme avait dépensé le restant. La maladie du frère aîné était évidemment liée à cette insulte faite aux ancêtres qu'il fallait réparer rapidement en achetant un nouveau veau.

Les ancêtres surveillent aussi avec attention la façon dont leur nourriture est préparée. Pour montrer le caractère véritablement sacré de leur offrande les Mofu réservent normalement à cette préparation des ustensiles de cuisine spéciaux. Que la cuisinière fasse la boule de mil des sacrifices avec laalebasse utilisée tous les jours - erreur involontaire qui lui est révélée par le devin - la réaction ne se fera pas attendre : l'esprit du père - le censeur en chef - rend malade un des membres de la famille. Il agira de même si un enfant entre dans la cuisine au moment où la préparatrice est au travail et s'il touche la farine écrasée ou, pire, une des marmites du sacrifice. C'est parce que

sa grande fille avait touché laalebasse appartenant aux ancêtre qu'elle avait si mal aux yeux, expliqua le devin à une consultante. Dans un autre cas, le toucher de la farine du sacrifice par une filleette imprudente avait, selon le devin, entraîné la formation d'une grande plaie qui ne voulait pas guérir.

La personne même de la cuisinière n'est pas indifférente : les ancêtres ne veulent pas manger une nourriture préparée par une étrangère. C'est la mère du chef de case, lorsqu'elle est vivante, qui doit écraser la farine et faire la bière, ou bien c'est l'aînée de ses petites filles. C'est seulement lorsque ces femmes de la famille font défaut que l'épouse du chef de case les remplacera. S'il y a deux co-épouses la première ne pourra jamais aider dans cette préparation sa belle-mère devenue vieille : elle aurait l'air de vouloir la remplacer et donc de souhaiter sa mort. La deuxième épouse servira d'aide provisoirement. Mais après la mort de la belle-mère ou le mariage des filles du maître de maison la première femme, "la grande femme", se charge enfin de cette tâche. Toutefois, avant qu'elle prépare la nourriture des sacrifices pour la première fois, il faut que son mari égorge une chèvre à l'esprit de son père pour lui présenter la préparatrice et faire accepter le "changement de cuisine". Si cette petite cérémonie n'a pas été accomplie, le père peut à nouveau se fâcher. C'est par le mécontentement du "baba" de voir une "inconnue" lui préparer sa nourriture que le consultant devait expliquer la maladie de son fils, déclarait par exemple un devin.

Enfin l'esprit du père accorde une attention toute particulière au mil récolté par son fils. Il est vraiment le "gardien du mil". Ce mil est son mil, produit par les champs qu'il lui a laissés en héritage et il en surveille la qualité avec attention. Si le chef de case laisse des souris s'installer dans ses greniers - ennui maintes fois évoqué dans les consultations - le père indigné peut envoyer une maladie. Aussi dès qu'il s'aperçoit de la présence des rongeurs dans le mil le devin conseille-t-il d'offrir un peu de boule au père. Cette boule doit être préparée avec du mil que le chef de case va acheter dans un autre clan "pour bien montrer qu'il a réparé le mal et remplacé le mil perdu". Il peut aussi faire un geste moins symbolique mais plus spectaculaire en offrant une chèvre. Le mil peut encore être souillé de façon magique au moyen d'un charme déposé par un ennemi et l'esprit du père ne

l'accepte pas ! Il ne supporte pas non plus que son fils "gaspille" le mil. Malheur à celui qui a versé du mil en vue d'un mariage qui n'a pas eu lieu et qui n'est pas parvenu à se faire rembourser ! Qu'il n'ait pas l'imprudence d'offrir par la suite, comme si de rien n'était, un sacrifice avec son mil diminué ! Il lui faut d'abord s'excuser auprès de son père. La négligence ou l'incapacité à se faire rembourser son mil après une mésaventure de ce genre constituait une des raisons pour lesquelles le père avait tué son fils révéla ainsi le devin lors d'une consultation de lendemain de funérailles. "Gaspiller le mil" peut également se comprendre d'autres façons. Ainsi le beau-père qui ne s'entend pas avec sa bru peut penser dans le secret de son coeur que son fils a "gaspillé le mil" en payant une dot pour cette femme, si bien que son père défunt prenant fait et cause pour lui frappera de maladie les enfants de cette femme...

Si le père - et aussi, à un moindre degré, les autres ancêtres - ont droit de regard sur le mil c'est parce qu'ils en ont favorisé la croissance. C'est en effet à la bienveillance des ancêtres - dont le rôle n'est donc pas entièrement négatif - que les Mofu attribuent l'abondance de leurs récoltes et ils les en remercient expressément à l'occasion de deux séries de sacrifices ; l'une a lieu au moment de l'"ouverture des greniers", lorsque le mil des femmes a été terminé et qu'on entame le grenier du chef de famille ; l'autre se place quelques mois après, lors de "la fermeture des greniers". Les femmes aussi de leur côté offrent leurs propres sacrifices d'"ouverture des greniers" mais cette fois c'est l'esprit de leur mère qu'elles remercient.

Ces témoignages de reconnaissance ne sont pas entièrement spontanés : tout Mofu sait bien que si ces sacrifices sont oubliés les ancêtres manifesteront leur mécontentement par quelque maladie. Ils les en excusent d'ailleurs car comme disait le devin à un consultant : "Tu n'as pas fait ton sacrifice d'"ouverture des greniers" ; tu ne t'es pas fait connaître aux ancêtres. Aussi quand tu vas chercher ton mil dans le grenier, ils te confondent avec un voleur...".

Les ancêtres ne laissent pas en effet n'importe qui descendre dans "leurs" grenier pour y prendre le mil. Descendre dans le grenier est déjà un acte sacré, aussi seul le propriétaire lui-même peut l'effectuer ainsi qu'un remplaçant accrédité par lui, un parent proche, parfois un frère de clan ou un enfant, une fille ou un fils pourvu qu'il ne soit pas l'aîné et qu'il ne soit pas d'âge pubère. Jamais

une femme n'a le droit de descendre dans le grenier de son mari et inversement : nous avons assisté une fois à une consultation où un homme consterné venait à titre préventif voir le devin. Il venait de s'apercevoir qu'un de ses femmes, enfuie depuis chez son père, était descendue dans son grenier à son insu et il demandait les moyens de parer aux catastrophes qu'un tel acte manquera pas de déclancher.

Si les ancêtres surveillent surtout le mil, nourriture sacrée par excellence, ils se préoccupent aussi de la viande qu'ils ne laissent pas "gaspiller" son plus. La perte de viande - parce que son fils s'était laissé voler sa part de boeuf par un associé peu scrupuleux - expliquait en partie la colère du père qui l'avait poussé à tuer le fils trop confiant, déclara le devin lors d'une consultation de funérailles évoquée plus haut... (1). Si les ancêtres veillent déjà sur la viande ordinaire, à plus forte raison s'intéressent-ils au sort de la viande du taureau "maray". La viande "maray" est d'abord préparée par la cuisinière attitrée puis une partie est mise en réserve tout en haut du grenier du chef de famille, chez les personnages importants il existe même un grenier spécial pour les sacrifices. Si quelqu'un, un enfant inconscient par exemple, ou même un voleur de l'extérieur, prend de cette viande, la colère des ancêtres est terrible. Cette fois on leur retire ce qui leur appartenait directement ! Lors d'une consultation la femme-devin annonça au consultant que pareil vol de viande "maray" avait été commis chez lui l'année précédente : le vol avait eu lieu dans la cuisine et les ancêtres considérant la femme du consultant comme responsable l'avaient frappée de maladie. Malgré le scepticisme et les timides dénégations du consultant la femme-devin lui intima l'ordre d'offrir une chèvre à l'ensemble des esprits de la salle des greniers pour réparer le tort subi.

d) Contrôle social des ancêtres

Le rôle des ancêtres ne se borne pas à guetter - de façon assez mesquine - les défaillances dans l'exécution de leurs sacrifices et le gaspillage de la nourriture. Il possède un aspect plus positif : les ancêtres apparaissent en effet comme les garants de l'ordre social et les gardiens de la coutume. Ils se considèrent d'abord comme responsables de la bonne entente à l'intérieur de la famille restreinte aussi notent-ils toutes les manifestations de "zigue", brouille, rancune, prenant suivant les cas parti pour l'un ou l'autre. Il peut y avoir d'ailleurs conflit entre les ancêtres eux-mêmes, ceux du mari

(1) cf. p. 31.

et ceux de la femme par exemple. Mais en ce cas la lutte est inégale ; le mari l'emporte nécessairement puisqu'il a derrière lui tous les esprits de la salle des greniers et celui de la porte - ses ascendants directs - tandis que la femme n'a pour la défendre que ses mère et grand-mère défuntés.

Le recours des devins au "zigle" comme principe d'explication de maladies ou de contrariétés est extrêmement fréquent puisque la "brouille" peut survenir entre tous les membres de la famille, la plus grave étant celle qui oppose le mari à sa femme ou inversement... Citons au hasard quelques cas. A un jeune homme ne parvenant pas à se marier une femme-devin déclara : "C'est parce que tu as volé une chèvre à ton père pour l'offrir à la fille que tu voulais épouser. Ton père s'est fâché contre toi mais ta mère, elle, est pour toi. A présent il y a "zigle" entre ton père et ta mère. Ton père est bien content que tu n'arrives pas à trouver une fille. Ta mère, elle, veut que tu te maries car elle veut être aidée. A cause de cela les deux grands-mères (défuntés) se battent ! la mère de ton père soutient son fils ; celle de ta mère, sa fille : elle voit qu'elle est fatiguée". Seul remède préconisé : la fin de la brouille à obtenir par le jeune homme, responsable indirect. Autre cas de brouille : entre deux demi-frères cette fois. L'aîné, ayant quelque trente ans de plus que son cadet, avait reçu tous les champs paternels, le second frère n'étant qu'un bébé à la mort de son père. Le frère spolié refusait depuis d'entrer chez son aîné et d'assister à ses sacrifices d'où colère du père défunt qui frappa d'une enflure au cou la mère du jeune frère habitant chez son fils : le cas se compliquait aussi car après son veuvage, cette femme, toute jeune alors, avait été durant quelque temps la femme de son beau-fils, puis l'avait quitté après avoir refusé plusieurs fois de préparer le mil qu'il lui donnait. Le père défunt devait donc sanctionner une double brouille. Notons encore les cas très fréquents de brouille entre beau-père et bru. A un homme se plaignant de la maladie fréquente de ses enfants le devin répliquait : "Ta femme ne va pas porter de bière à ton vieux père lorsqu'elle en prépare. Aussi ton père est plein de rancune et son "magamza" (grand-père défunt) se fâche contre toi en disant : "Tu as gaspillé des tas de choses pour la dot d'une femme qui n'est pas bonne avec ton père!". Aussi rend-il malade tes enfants".

Lorsque le devin a diagnostiqué la brouille et ses motifs il importe d'y mettre fin par une réconciliation solennelle dans la salle des greniers car non seulement le "zigle" peut entraîner la

mort mais cette mort peut frapper successivement tous les proches du coupable, le "zigue" agissant comme une sorte de chancre contagieux. Le responsable de la brouille apporte donc un poulet et une branche de tamarinier que l'offensé accepte et offre à ses ancêtres en faisant l'historique de la mésentente ; il affirme que tout est oublié et invite les esprits des défunts à retrouver leur calme.

Assez souvent les relations entre vivants ne sont pas assez envenimées pour constituer une brouille déclarée. Cependant les ancêtres la voient venir, aussi se fâchent-ils dès qu'un membre de la famille ne se tient pas à sa place et n'agit pas conformément au code des relations intra-familiales. C'est ainsi qu'ils ne supportent pas que la femme s'arroge dans un ménage trop d'importance. "Ta femme te commande ! Elle te parle comme elle veut ! Ton père n'est pas content !" disait un devin tandis qu'un autre remarquait : "C'est ta femme qui est le mari ! on dirait qu'elle commande la case !".

Le conjoint doit aussi manifester respect et égards à ses beaux-parents en suivant scrupuleusement les usages. Si la bru n'offre pas à son beau-père après la naissance de son premier enfant un plat de viande achetée par elle, malheur à elle ! Car c'est l'acceptation de ce plat par le père de son mari qui lui permet de lui adresser librement la parole désormais. Les ancêtres n'apprécient pas qu'elle adopte avec lui, le temps aidant, un ton familier sans avoir fait l'offrande rituelle. Ils s'irritent également si la belle-fille utilise la cuisine de sa belle-mère non seulement parce qu'elle risque de toucher aux ustensiles de cuisine sacrés ou qu'en rôdant autour d'un premier à mil qui n'est pas le sien elle agit comme un voleur, mais parce qu'ils savent que cette cohabitation mène à la mésentente, mésentente qu'ils puissent de maladie, ainsi que nous l'avons entendu révéler par le devin. Les querelles entre co-épouses sont, elles aussi, mal supportées par les ancêtres, particulièrement par l'esprit du "Baba", du père : "Tes femmes se disputent toujours lorsque tu leur donnes leur part de mil ! Ton père est fâché de voir qu'elles ne s'entendent pas et il rend malades tes enfants !".

Les ancêtres interviennent aussi lorsqu'un membre de la famille commet un acte d'impureté, un "madama", notion complexe qui est d'une importance primordiale dans le domaine socio-religieux. Mais le lien entre les maladies et la faute est moins apparent que lorsqu'il s'agit de brouilles : selon certains devins les maladies seraient le résultat de l'impuissance des esprits familiaux à intervenir pour d'autres elles seraient bien un châtement envoyé par eux. Une conclu-

sion est certaine : l'impureté peut entraîner la mort.

Quand et comment commet-on un "madama" ? Les manifestations de "madama" sont très fréquentes et très souvent causées par des femmes. Le "madama" est lié en effet aux relations sexuelles d'une part - c'est alors qu'on rencontre les cas de "grands madama" - et également aux périodes de règles des femmes, qui n'occasionnent que de "petits madama". Le caractère très répandu du "madama" serait récent selon nos vieux informateurs, et dû aux contacts de plus en plus fréquents avec les groupes ethniques voisins, beaucoup moins soucieux que les Mofu de codifier et limiter les relations sexuelles. C'est un fait en tout cas que les devins voient actuellement le "madama" partout. Chez certains c'est un véritable leitmotiv.

La société Mofu n'admet pas qu'un homme ou une femme puisse avoir à son gré des relations avec un partenaire autre que son conjoint. Si cela arrive le coupable sera nécessairement frappé de maladie, mais pas immédiatement : dans un délai d'un an environ. Une autre variété de "grand madama" se produit lorsqu'un Mofu a des relations avec un non - Mofu : Giziga, Foulbé etc..., et c'est ce dernier qui est évoqué de plus en plus souvent dans les consultations divinatoires.

Le "madama" peut également se rencontrer à l'occasion de rapports conjugaux. Cette constatation semble montrer que pour les Mofu l'idée de "madama" serait attachée aux relations sexuelles en elles-mêmes qui, en dehors de quelques rares cas, seraient source de souillure. Elle semble traduire aussi la nécessité d'une réglementation de la transmission de la vie, celle-ci ne pouvant se faire que dans le cadre du mariage et avec l'approbation des ancêtres. Les relations entre mari et femme ne doivent avoir lieu en effet que dans la maison du chef de case. Si un homme et sa femme couchent ensemble dans leurs champs par exemple, ou dans la maison d'un autre Mofu, ou sur une terre ou dans une maison étrangère, ils commettent encore une "grande impureté". Ainsi que le rapportait un devin : "Ton "Baba" fait le gardien et dit : "Tu as construit une case et tu couches avec ta femme dehors. Pourquoi ?" De plus dans la maison elle-même seule la chambre à coucher peut abriter les relations conjugales. Impossible par exemple de dormir dans la cuisine : "Les ancêtres disent : "C'est là que l'on prépare notre nourriture et tu vas encore y coucher !".

Lorsqu'un homme a commis un "madama" il ne transporte pas cette souillure avec lui. Par contre les femmes - et c'est pourquoi elles sont considérées avec défiance - peuvent apporter le "madama" chez autrui, à son insu bien sûr. La femme qui vient de coucher avec un autre homme que son mari contamine la maison où elle est entrée pour demander du feu ou pour boire de la bière : le "grand madama" qu'elle a commis s'introduit derrière elle. La femme divorcée et remariée ne peut plus, sa vie durant, entrer dans la case d'un homme appartenant au clan de son premier mari : là aussi elle apporterait la "grande impureté" qu'elle commet depuis qu'elle a quitté son mari (1). Enfin la jeune femme en visite chez son père ne doit pas avoir couché avec son propre mari le jour où elle retourne dans la case paternelle, car là aussi, il y aurait "grand madama". Lorsque la case d'un de nos voisins de Wazan brûla, le devin par les cailloux appelé dès le lendemain révéla que c'était le "baba" qui y avait délibérément mis le feu. En effet, la fille aînée de la maison avait été envoyée rejoindre son mari peu auparavant. Elle était très jeune si bien que son séjour devait être symbolique et ne durer qu'un mois pour seulement manifester l'alliance : son mari ne devait pas avoir encore de relations sexuelles avec elle. Elles eurent lieu pourtant mais la fille n'osa rien dire à ses parents à son retour. Elle continua à se comporter en fille vierge, entrant librement dans la salle des greniers et descendant dans le grenier de son père chaque fois qu'il le lui demandait. Devant ce "madama" prolongé le "baba" avait fait flamber la maison contaminée. Le remède préconisé par le devin était d'abord la purification de tous les lieux souillés par le passage de la jeune femme, ensuite la reconstruction d'une case neuve en choisissant un nouvel emplacement et en n'utilisant aucun des matériaux récupérables dans la précédente maison.

Ces exemples montrent bien que le "madama" n'est pas seulement une faute individuelle ; il peut atteindre celui qui n'a enfreint

(1) C'est à la force de cette croyance qu'il faut, selon nos informateurs, attribuer la rareté du divorce en pays Mofu. Effectivement notre enquête de 1969 sur le massif de Wazan nous a montré que 77 % des femmes mariées de tous âges (411 sur 528) n'avaient jamais quitté leur mari. Une seconde enquête portant spécialement sur le mariage - effectuée cette fois sur le massif de Duyangar auprès de 188 femmes, entre avril et juin 1970 - a abouti à la même proportion en l'explicitant : 76 % des femmes interrogées n'avaient eu durant leur vie qu'un seul mari, 15 % seulement ayant divorcé. Ce faible taux de divorce est d'autant plus notable que les populations voisines présentent une mobilité matrimoniale élevée : par exemple chez les femmes Muktele B. JULLERAT (op. cit.) a trouvé une proportion de 72 % de divorces.

aucune prescription. Personne n'est assuré de ne pas avoir de "madama" chez soi. Aussi existe-t-il chez les Mofu une véritable hantise de l'impureté qu'ils chassent préventivement au moment de chaque grande fête de massif, la poussant de quartier en quartier jusqu'à la rejeter chez les groupes ethniques voisins. De plus entre les fêtes, les chefs de famille vont souvent consulter le devin qui, seul, peut dire si la maison est contaminée ou non. "Lorsqu'il y a "madama" la maison n'est pas claire "nous ont plusieurs fois déclaré les devins, expliquant que le "madama" y répand des ténèbres si épaisses qu'elles empêchent les esprits ancestraux de voir ce qui s'y passe. Momentanément aveugles, ils ne peuvent plus protéger les membres de la maison des maladies, et ils ne peuvent plus ou ne veulent plus manger la nourriture qui leur est offerte. Avant tout sacrifice le devin conseille donc de "chasser le "madama" et de procéder à une purification de la maison. S'il découvre un grand "madama" la purification se fera au moyen de l'offrande aux ancêtres d'un petit mouton ou d'un daman entier (1) ; s'il s'agit d'un petit "madama", un estomac de daman, un jeune poulet, parfois un lézard suffisent.

Avec les transformations dues à la vie actuelle les Mofu se trouvent de plus en plus souvent confrontés à des situations imprévues sur lesquelles les ancêtres ont pourtant leur opinion révélée par les devins : ceux-ci les présentent comme des partisans de l'ordre traditionnel opposés à tout changement. Nous ne citerons que deux cas, les seuls d'ailleurs que nous ayons rencontrés au cours de toutes les consultations observées, mais qui nous paraissent néanmoins significatifs de cette attitude conservatrice.

A un jeune collégien venu la consulter sur ses échecs scolaires (2) une femme-devin déclara : "Ton père est fâché contre toi parce que tu ne vis plus avec lui et que tu ne l'aides pas. Si ton père a besoin

(1) *Procavia dorsalis*. Le daman des rochers est le seul animal sauvage qui soit vraiment répandu en pays Mofu.

(2) Les Mofu sont très faiblement scolarisés - trois enfants sur cent environ fréquentaient en 1965 les écoles officielles ou confessionnelles installées au pied des massifs d'après les estimations de A.M. PODLEWSKI : "Dynamique des principales populations du Nord-Cameroun", Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum. Vol. III n° 4 - 1966 - 194 p. (cf. p. 91). Cette scolarisation est récente puisque la majorité de ces écoles a été ouverte il y a moins de dix ans. Il s'agit d'une scolarisation presque uniquement primaire : les collégiens Mofu sont en tout moins d'une trentaine et doivent, pour poursuivre leurs études, quitter leurs montagnes qu'ils ne regagnent qu'aux vacances.

de donner des feuilles aux chèvres, il doit les chercher lui-même car tu n'es pas là ! Pourtant il voit les autres enfants aider leurs parents. Aussi son "baba" se fâche avec lui contre toi : c'est pour cela que ça ne va pas pour toi ! Un fils doit vivre avec ses parents !" Une jeune femme mariée depuis trois ans et n'ayant pas encore d'enfant s'entendit dire par le devin : "C'est ta mère défunte qui fait cela ! Elle dit : "ma fille va à la Mission et elle ne s'occupe plus de mon sacrifice (1) ! Elle ne m'a pas donné une chèvre !" C'est pourquoi elle t'empêche d'avoir des enfants".

2) Action de sorciers et accusations de sorcellerie

La place énorme qu'occupent les ancêtres et leurs multiples exigences dans les développements des devins ne doit pas conduire à passer sous silence les autres motifs d'explication, invoqués de façon moins fréquente sans doute, mais qui n'en font pas moins partie de la "formalisation" propre à la société Mofu.

Un premier motif sur lequel nous n'insisterons pas est l'action possible d'un sorcier. Devant une maladie, c'est l'explication à laquelle songent les devins immédiatement après la colère des ancêtres. Nous avons déjà décrit l'idée que se font les Mofu de la sorcellerie et montré l'importance de cette notion. Soulignons pourtant que beaucoup de détails éclairant et nuanciant ces conceptions nous ont été révélés par l'enregistrement des consultations divinatoires. C'est par elles que nous avons compris que l'âme pouvait être cachée par les sorciers et que cette soustraction temporaire entraînait la maladie et c'est ainsi également que nous avons découvert le pouvoir qu'ont les sorciers de déposer des substances nuisibles dans le corps d'autrui. Corrélativement les consultations divinatoires nous ont appris le pouvoir anti-sorcier du devin-spécialiste.

La présence du spécialiste est le seul recours dont dispose aujourd'hui la société Mofu pour contrecarrer les agissements du sorcier. Autrefois elle utilisait en plus un moyen beaucoup plus radical : la suppression du sorcier lui-même. C'était au chef de massif d'arbitrer les accusations de sorcellerie et de statuer sur le sort du coupable. Lorsqu'après une mort suspecte un clan allait porter plainte auprès du chef, celui-ci convoquait le ou les coupables présumés - les faisant venir au besoin par la force - leur deman-

(1) L'implantation chrétienne est très faible chez les Mofu : A.M. PODLEWSKI (op. cit. p. 91) estimait en 1965 que 99,9 % des Mofu avaient pour religion le culte des ancêtres".

dant à chacun d'apporter un poulet. Cette fois la mise à mort du poulet constituait une ordalie. Aidé de ses conseillers le chef examinait la position de chaque poulet : celui dont le poulet adoptait une position néfaste était considéré comme sorcier et mis à mort sur le champ - enterré vivant - "s'il appartenant à un clan peu représenté". En cas contraire, un serment solennel prêté en présence du chef devant certains génies spécialisés lui procurait un répit, parfois même la libération.

Aujourd'hui encore le chef de massif reçoit des plaintes pour sorcellerie et il est arrivé durant nos enquêtes que le poulet soit interrogé sur la culpabilité d'un suspect. La seule sanction encore disponible est le bannissement du massif, mais les chefs de massifs la prononcent de moins en moins, sans doute en raison de complications administratives possibles (1). Il y a donc un profond malaise dans la société : celle-ci sait qu'il existe en son sein des individus dangereux et agissants, les devins ne cessant de dénoncer leur action. Parfois elle soupçonne leur nom mais elle ne possède plus de moyen définitif de s'en débarrasser : il lui faut subir leur présence (2).

3) Action magique

Il existe encore d'autres explications possibles aux maladies : il s'agit cette fois d'action magique. En certaines sociétés la nuance entre sorcellerie et magie est ténue ; chez les Mofu, il s'agit de deux phénomènes distincts. La magie se présente chez eux essentiellement comme une magie protectrice de clan. Chaque clan possède un autel collectif, le "bizikuley" dédié aux jeunes gens du clan morts sans descendance depuis plusieurs générations - dont la fonction consiste à rendre malade tous ceux qui nuiraient à un des membres de ce clan. Il s'attaque surtout aux voleurs, et aux voleurs "de plein air". Le "bizikuley" apparaît donc comme la matérialisation de la puissance des ancêtres - ancêtres lointains cette fois - qui continuent à veiller sur leurs descendants. Nous avons rencontré plusieurs cas où le devin

(1) Une circulaire émanant du Ministère de l'Intérieur datant de 1958 interdit aux Tribunaux Coutumiers de prendre désormais en considération les affaires de sorcellerie.

(2) Ce désir de démasquer les sorciers explique le succès extraordinaire que rencontra en 1961 un Mada, Mokwiya, inventeur d'un serment de disculpation de sorcellerie. On peut évaluer à 20.000 personnes au bas mot, le nombre de ceux qui allèrent prêter ce serment, Mada et Mofu surtout et aussi groupes montagnards voisins.

découvrit dans la maladie du consultant la riposte du "bizikuley". Une femme souffrant d'un violent mal de dents finit par se rappeler sous les questions du devin qu'elle avait prélevé l'année précédente des lanières d'écorce sur un arbre poussant dans le champ d'un voisin - les lanières d'écorce dûment bouillies, mâchées et étirées constituent le cache-sexe des femmes Mofu. Le devin lui expliqua que ce vol avait entraîné son mal de dents et qu'elle n'avait plus qu'à le réparer par un cadeau approprié offert au voisin spolié qui implorerait alors pour elle la clémence du "bizikuley" de son clan et la fin de sa magie maléfique. Une autre femme dont l'enfant était malade reconnu devant le devin qu'elle avait ramassé des tiges de mil dans le champ de sa voisine. Là aussi la restitution entraînerait la guérison lui affirma le devin.

4) Action de la famille proche, la "parole active"

Sorcellerie, magie, ce sont là des croyances répandues dans toutes les sociétés africaines et dont seules les modalités peuvent être caractéristiques d'un groupe ethnique donné. Plus originale apparaît l'idée Mofu suivant laquelle la "parole" gardée dans le coeur, nous dirions le ressentiment provoqué chez quelqu'un par des phrases blessantes ou une conduite déplaisante ou malveillante, peut directement influencer sur l'insulteur, non pas cette fois sur sa santé mais sur son efficacité en tous les domaines.

Seuls possèdent cette "parole active" le père et la mère d'un individu donné et ses grands parents paternels et maternels mais aussi, tout particulièrement, l'ensemble de son clan maternel, ses "gumsa". Ils peuvent faire "menksey" c'est-à-dire "maudire" (peut-être simplement "punir") leur parent. Les Mofu appellent en français cette malédiction ou punition "la mauvaise parole" ou, beaucoup plus souvent "la parole" comme s'ils sous-entendaient que toute parole en soi est mauvaise ou au moins porteuse de dangers. Cette parole n'est d'ailleurs pas forcément explicite : elle peut être silencieuse. L'offensé "garde la parole en son coeur" et il ne fera pas savoir à l'intéressé qu'il est responsable du "menksey". Il faut noter d'ailleurs qu'à la différence du "zigle" ou brouille qui se rencontre entre parents vivant ensemble, le plus souvent même dans la même maison - ce qui explique l'intervention des esprits ancestraux partageant cette habitation - le "menksey" ou la "mauvaise parole" s'exerce à distance, vis-à-vis d'un membre de la génération au-dessous de la sienne - du point de vue de la parenté classificatoire - et dans le cas des "gumsa" vis-à-vis d'un

individu appartenant à un clan allié mais différent du sien.

L'homme en butte au "menksey" ne tarde pas à s'en apercevoir par les changements survenus dans sa vie qui ne sera plus qu'échecs. Nous ne nous étendrons pas sur la malédiction émanant des parents directs ou grands-parents paternels : nous connaissons son existence et ses modalités mais ne l'avons jamais rencontrée au cours de nos consultations. Par contre dans diverses consultations détaillées - cailloux, haricots, conversation directe avec les défunts - nous avons vu le devin faire appel à la "parole" des parents maternels comme motif d'explication : c'est parce que le consultant avait offensé un de ses "gumsa" (par élimination, le devin lui indiqua lequel) que deux de ses trois fils avaient quitté la montagne pour la ville : "Tes enfants sont partis à cause de la parole de ton "gumsa" ; c'est elle qui les a envoyés à Maroua !" Un autre consultant s'inquiétait : "Cette année, je n'ai presque rien gagné au marché de coton ; mon mil n'a pas donné, je n'ai pas réussi à acheter un boeuf". Interrogé, il finit par avouer au devin que ses parents maternels lui avaient autrefois prêté une chèvre et qu'il l'avait perdue... et non remboursée ; le devin lui démontra aisément que c'était le ressentiment de ses "gumsa" qui étaient cause de son insuccès.

Seule solution, le "mepsimey" ou réconciliation solennelle (à laquelle nous avons assisté une fois) provoqué par l'offenseur repentant. "Si tu organises le "mepsimey" tes enfants reviendront dans la montagne, c'est sûr !". De même le jeune homme qui ne parvenait pas à se marier trouvera femme. Il lui suffira de boire la bière - faite avec son propre mil - dans laquelle auront craché tous les parents maternels après qu'ils auront exposé longuement leurs doléances puis leur volonté de pardon. "Avec la salive, ils cracheront leur satisfaction qui va pénétrer en toi et chasser les mauvaises paroles qui te bloquaient le coeur".

5) Action des génies de possession et des génies de montagne

A côté des ancêtres constamment évoqués dans les explications des devins, les autres esprits font plus modeste figure. Ils interviennent pourtant, et là aussi les propos tenus par le devin et les consultants nous éclairent sur leur personnalité.

Les génies qui sont cités le plus souvent sont Facalao et

Sitene (1). Quoique d'origines diverses ils sont présentés à peu près de la même façon. Ils sont constitués par l'esprit d'un homme ou d'une femme mort sans descendance qui erre en plaine jusqu'à ce que, s'étant emparé d'un passant, il possède une place à lui où il trouve une nourriture régulière. Ces génies habitent à l'extérieur des cases ; leur autel est toujours au pied d'un rocher ou d'un petit arbre non loin de la maison. Cette proximité explique qu'ils puissent s'entendre avec les esprits de l'intérieur de la case pour nuire à ses habitants. Les consultations divinatoires reconstituent parfois une attaque généralisée de tous les esprits unis contre le chef de la case, attaque qui peut fort bien être déclanchée par Facalao ou Sitene. Les raisons du mécontentement de ces génies sont le plus souvent très terre à terre. Les maladies qu'ils envoient sont causées par exemple par l'absence de sacrifices : "Votre Sitene est mécontent de vous ! Vous le méprisez ! Vous ne lui avez pas donné sa chèvre depuis plusieurs années !" ou par un sacrifice mal fait : "Lorsque vous avez offert un poulet à Facalao, vous l'avez égorgé au lieu de l'étouffer !" enfin par un lieu de culte mal entretenu : "Facalao est fâché contre vous parce que vous ne lui avez pas refait sa case cette année ! elle est cassée mais ça vous est égal !..."

Facalao et Sitene se préoccupent aussi de la présence du "madama" mais très indirectement : à une consultation nous avons entendu le devin déclarer : "Tes enfants sont malades à cause de Facalao : offre-lui vite un sacrifice et nettoie-lui sa case. "La consultante protesta : "Comment ! mais je lui ai offert son sacrifice il n'y a pas longtemps ! avec un bélier et deux poulets !" Sans se troubler le devin précisa : "oui, mais ce sacrifice, Facalao ne l'a pas mangé parce qu'un homme qui venait de coucher avec sa femme y assistait !" montrant bien que l'impureté contrarie également ces génies. Cette irritation de génies étrangers devant un manquement aussi typiquement Mofu que le "madama" montre que Facalao et Sitene commencent à être intégrés dans le système de croyances Mofu au point de se voir attribuer les mêmes traits de caractère que les ancêtres. Il le faut d'ailleurs car leur personnalité reste encore assez vague et a besoin d'être

(1) J. BOUTRAIS, observateur des Mofu du massif de Molkwo descendus en plaine, note de son côté : "La notion de "guinadji" (terme fulfude désignant collectivement les génies de possession) s'est introduite dans le monde surnaturel des Habe (montagnards païens) à côté de leurs ancêtres et intervient souvent comme principe d'explication invoqué par les devins pour les maladies". J. BOUTRAIS, "Aspects géographiques de l'installation des montagnards en plaine au Nord du Cameroun" - Doc. ronéot. Yaoundé - 1968 113 p. (cf. p. 96).

étouffée pour justifier l'abondante utilisation qu'en font les devins : un décompte approximatif montre que leurs interventions sont censées dérégler la vie des Mofu moins profondément mais presque autant que celles des ancêtres. Toutefois la puissance de Facalao et Sitene est limitée : leur colère vient généralement s'ajouter à celle des esprits ancestraux ; elle n'est pas suffisante pour justifier à elle seule une maladie grave, encore moins un décès.

De façon surprenante ce sont les grands génies de quartiers et massif qui apparaissent le moins souvent dans les consultations divinatoires. Sur la quarantaine de consultations détaillées que nous avons recueillie , ils n'interviennent que quatre fois. Les "mbolom ma ngwa" ou "génies de la montagne" sont pourtant présentés par les Mofu comme "les véritables chefs du village". Ce sont des sortes de génies tutélaires constitués par l'ensemble des esprits ancestraux séparés de leurs descendants par plus de cinq générations. Ne pouvant plus prétendre à un culte rendu à l'intérieur d'une famille, ils reçoivent collectivement dans la montagne des sacrifices annuels offerts par les chefs de quartiers. Le chef de massif dessert le plus important d'entre eux considéré comme le "génie de la chefferie".

L'origine, la personnalité, le rôle des "mbolom" sont fort intéressants à cause de leur complexité et nécessitent une longue étude. Nous ne voulons retenir ici que les seuls aspects qui aient été dégagés par notre assistance aux consultations ; la puissance bienfaisante des "mbolom" qui n'exclut ni la sévérité ni un esprit de surveillance toujours aux aguets. Cette ambivalence nous est apparue lorsqu'un devin rappela à une consultante se plaignant de la folie de sa fille : "Tu as épousé un homme de Maldoa qui était resté longtemps sans se marier. Cela le tourmentait et il avait été supplier le "mbolom" de sa montagne : "Mon "mbolom" ! aide-moi !". Il avait fini par se marier grâce au "mbolom" mais il n'avait pas d'enfant. Il recommença à supplier le "mbolom" de Maldoa. Quand ta fille est née, il aurait dû donner au "mbolom" une chèvre pour le remercier. Il devait lui casser les pattes et la laisser vivante près de la place du "mbolom" en criant : "Tiens mon "mbolom" ! voici ton cadeau !". Mais lui n'a rien fait ; c'est pourquoi le "mbolom" a fini par se fâcher et a rendu ta fille folle".

Car il arrive aussi, comme nous l'avons constaté dans d'autres consultations, que le "mbolom" de la montagne envoie une mala-

à l'imprudent qui a nui à son desservant, et frappe de maux de tête l'enfant dont un des parents a commis une faute.

Dans ces deux cas le devin conseille l'érection d'un autel spécial dédié nommément à cet important génie. Une négligence dans l'offrande des sacrifices peut entraîner aussi un châtement rapide : si un consultant avait perdu son boeuf - qui s'était sauvé de son étable et avait disparu - c'est parce qu'il avait laissé se détériorer un autel élevé autrefois au "mbolom" de la montagne : la construction d'un autel neuf lui ferait retrouver l'animal, puisqu'il était perdu dans la montagne sur lequel le "mbolom" avait juridiction...

On retrouve chez le "mbolom", protecteur et gardien en chef de toute la montagne mais aussi censeur, le double aspect qui apparaissait dans la personnalité du "baba" défunt. Toute l'autorité réservée à l'esprit du père dans le cercle restreint de la famille, nous la rencontrons chez le grand "mbolom", étendue cette fois aux dimensions d'un quartier, voire du massif tout entier, mais une autorité moins pesante et plus souvent bénéfique.

6) Dieu et humains

Dans aucune de nos consultations nous n'avons entendu un devin reconnaître dans la vie de ses consultants l'action directe de "Bi-Erlam", le Dieu "Seigneur du Ciel" : le seul devin qui le faisait figurer dans ses consultations découvrait invariablement des figures favorables lorsqu'il arrivait à la chambre le désignant. En effet comme il nous l'expliqua ensuite : "C'est Dieu qui commande tout, la terre et chacune de nos actions, C'est lui qui nous a tous "pondus". Mais Dieu est toujours bon ; même s'il est fâché on ne le sait pas...". Il y a là, trop rapidement exprimée, l'idée d'un Dieu laissant aux puissances intermédiaires le soin d'agir directement sur des êtres qui pourtant en dernier ressort dépendent de lui.

CONCLUSION

Par le biais des consultations divinatoires, c'est à un aperçu assez complet de la pensée métaphysique Mofu que nous parvenons finalement. L'étude de la divination constitue bien le meilleur prélude à la mise en évidence des valeurs-clés propres à une société. Elle est même un stimulant à cette recherche. Mais son imbrication à la vie de tous les jours - qui fait la richesse de son étude - possède un autre sens. Elle nous montre en effet à quel point la divination est pour les Mofu une nécessité. Grâce à des bouts de paille, grâce aux pattes d'un poulet figé dans la mort, grâce à des devins dont l'inspiration - au double sens du terme - n'est jamais à court, les Mofu peuvent déchiffrer les événements de leur existence. La maladie de l'enfant, la stérilité de l'épouse, la sécheresse du mil ne sont plus des malheurs incompréhensibles. Ils prennent une signification et deviennent moyen de communication entre l'au-delà et les vivants. La santé de toute une famille, l'issue d'un mariage, l'installation dans une maison neuve ne constituent plus des questions angoissantes ; la réponse est là. En traduisant en langage courant la volonté des ancêtres et des génies la divination libère les Mofu de l'inquiétude.

Mais la divination trouve sa justification à un autre niveau : l'analyse des contenus divinatoires nous montre aussi combien l'action du devin est à la fois contraignante et nécessaire. Par la voix de ses spécialistes en divination le Mofu se voit sans cesse "rappelé à l'ordre" au sens propre : il est constamment invité à respecter les règles de sa société, ces règles qui seules peuvent assurer le fonctionnement harmonieux de son existence, lui assure-t-on.

Ainsi la divination chez les Mofu apparaît-elle en dernier ressort comme la légitimation des lois sociales et comme un puissant moyen de contrôle de ces lois.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITES

1. R. BASTIDE : 1968 "La connaissance de l'événement" in "Perspectives de la sociologie contemporaine". PUF - pp 159 - 168.
2. E. BOURGUIGNON : 1968 "Divination, transe et possession en Afrique transsaharienne" in "La divination" PUF II pp 331-368.
3. J. BOUTRAIS : 1968 "Aperçus géographiques de l'installation des montagnards en plaine au Nord du Cameroun". Doc. ronéot. ORSTOM - Yaoundé 113 p.
4. G. CALAME-GRIAULE : 1965 "Ethnologie et langage - La parole chez les Dogon" NRE - 589 p.
5. A. CAQUOT et M. LEIBOVICI : 1968 "La divination" (études recueillies par) - PUF - T I 356 p. - T II 559 p.
6. R. DEROLEZ : 1968 "La Divination chez les Germains" in "La divination" op. cit. T. I pp. 257-302.
7. EJ. de DURAND : 1968 "Aperçu sur les présages et la divination de l'ancien Pérou" in "La divination" op. cit. T. II pp 1-67.
8. J. DE DURAND-FOREST : 1968 "La divination dans le Mexique moderne" in "La divination" op. cit. T II pp. 151-190.
9. E.E. EVANS-PRITCHARD : 1965 2e éd. "Witchcraft, oracles and magic among the Azande" Clarendon Press. Oxford - 558 p.
10. J. FAUBLEE : 1968 "Présages et divination à Madagascar" in "La divination" op. cit. T. II pp 373-391.
11. H. FAVRE : 1968 "Les pratiques divinatoires des Mayas" in "La divination" op. cit. T. II pp. 191-246.
12. R. JAULIN : 1968 "Sur la géomancie" in "La divination" op. cit. T. II pp 473-551.
13. B. JUILLERAT : 1969 "Structures lignagères et règles matrimoniales chez les Mouktele (Nord-Cameroun)" Doc. ronéot. 281 p.
14. H. LEROUX : 1948 "Animisme et Islam dans la subdivision de Maradi (Niger)" Bull. IFAN - Dakar T. X pp 595-697.
15. G. MARCHESSEAU : 1945 "Quelques éléments d'ethnographie sur les Mofu du massif de Durum." Bull. Soc. et. Camer. n° 10 - pp. 7-53.
16. J.Y. MARTIN : 1968 "Les Matakam du Nord-Cameroun - Dynamismes sociaux et problèmes de modernisation" Doc. ronéot. ORSTOM - Yaoundé 303 p.
17. E. MOHAMMADOU : 1970 "Histoire des Peuls Feroobe du Diamaré" Doc. ronéot. Niamey - Yaoundé 482 p.

18. J. MOUCHET : 1944 "Duvangar, rites agraires et classes d'âges". Bull. Soc. Et. Camer. n° 6 pp 51-61.
19. G. NICOLAS : 1968 "Un système numérique symbolique : le quatre, le trois et le sept dans la cosmologie d'une société Hausa (vallée de Maradi)". Cah. d'Et. Afric. n° 32. pp 566-616.
20. D. PAULME : 1956 "Oracles et devins africains "Rev. Hist. Relig. T. CXLIX n° 2 - pp 145-156.
21. A.M. PODLEWSKI : 1965 "Les forgerons Mafa" Doc. ronéot. ORSTOM - Yaoundé 55 p.
22. A.M. PODLEWSKI : 1966 "La dynamique des principales populations du Nord Cameroun" Cah. ORSTOM, Sér. Sc. Hum. Vol. III n° 4-194p.
23. G. PONTIE : 1969 "Les Giziga du Sud de Maroua" Doc. ronéot. ORSTOM - Yaoundé 267 p.
24. A. RETEL-LAURENTIN : 1969 "Oracles et ordalies chez les Nzakara "Ed. Mouton - Paris- La Haye. 418 p.
25. J.F. VINCENT : 1967 a "Techniques divinatoires des Saba, Hadjeray du Tchad" in Journ. Soc. African Vol XXXVI fasc. 2 - pp 44-63.
26. J.F. VINCENT : 1967 b "Cultes agraires et relations d'autorité chez les Saba, Hadjeray du Tchad" Doc. ronéot. Yaoundé 141 p.
27. F. VYNCKE 1968 "La divination chez les Slaves" in "La divination" op. cit. T. I pp 303-331.

S O M M A I R E

I.	PRESENTATION DES MOFU ET INVENTAIRE DE LEURS PROCEDES DIVINATOIRES....	2
II.	DESCRIPTION DES DIVERS PROCEDES	11
	1. La divination par le jet de pailles	11
	2. La divination par les pattes de poulet	16
	3. La divination par le mouton et la chèvre	23
	4. La divination par les cailloux	23
	5. La divination par la calebasse	33
	6. La divination par évocation directe des morts	36
	7. La divination par les haricots	38
III.	STATUT ET ROLE DES DEVINS	39
	A. LES FEMMES-DEVINS DE FACALAO	39
	B. LES DEVINS "MBIDLA"	42
	1. Initiation du devin	43
	2. Les génies de divination : origine, personnalité et présence.	47
	3. Rôle du devin	50
	a) Conseiller des montagnards et du chef de massif	50
	b) Magicien et guérisseur anti-sorcier	52
	c) Purificateur	55
IV.	MOTIFS ET INTERPRETATIONS DES CONSULTATIONS	56
	A. INVENTAIRE DES MOTIFS DE CONSULTATION	56
	B. INTERPRETATION DES CONSULTATIONS	61
	1. Action, personnalité et rôle des ancêtres	62
	a) Nature du culte des ancêtres	63
	b) Personnification des ancêtres	64
	c) Irritabilité des ancêtres	65
	d) Contrôle social des ancêtres	69
	2. Action de sorciers et accusations de sorcellerie	75
	3. Action magique	76
	4. Action de la famille proche, la "parole active"	77
	5. Action des génies de possession et des génies de montagne.....	78
	6. Dieu et humains	81
	CONCLUSION	82
	BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITES	83
	SOMMAIRE	85